EOS

COMMENTARII
SOCIETATIS PHILOLOGAE POLONORUM

EDITORES

VICTOR STEFFEN IOANNES WIKARJAK

Volumen LVIII 1969/1970
Fasciculus 2

WRATISLAVIAE — VARSAVIAE — CRACOVIAE
OSSOLINEUM

CONSILIUM EDITORUM

SOPHIA ABRAMOWICZ, TORUNII
BRONISLAUS BILIŃSKI, ROMAE
MIECISLAUS BROŻEK, CRACOVIAE
CASIMIRUS FELIX KUMANIECKI, VARSAVIAE
GEORGIUS ŁANOWSKI, WRATISLAVIAE
VICTOR STEFFEN, POSNANIAE
IOANNES WIKARJAK, POSNANIAE

COMMENTARII EDUNTUR ADMINISTRANTUR
POZNAŃ, UL. MARCHLEWSKIEGO 125
KATEDRA FILOLOGII KLASYCZNEJ

EDITORUM ADIUTOR
ANDREAS WÓJCIK

Commentarii eduntur sumptibus
Academiae Scientiarum Polonae

Zakład Narodowy im. Ossolińskich – Wydawnictwo. Wrocław 1970.
Nakład: 400+110. Objętość: ark. wyd. 12,30, ark. druk. 9,75, ark. A¹ 13.
Papier druk. mat. kl. III, 70g, 70×100. Oddano do składania 11 II 1970.
Podpisano do druku 30 IX 1970. Druk ukończono w październiku 1970.
Wrocławska Drukarnia Naukowa. Zam. 1066/70. Cena zł 45.–

à détourner Achille du champ de bataille et à le faire venir près du mur de Troie. Dans le chant XXI, la poursuite d'Agénor, ou plutôt d'Apollon (vv.545—605), qui éloigna Achille, était nécessaire, du point de vue de la composition, pour laisser le temps aux Troyens de se réfugier dans la ville (vv. 606—611). Dans le chant XXII, en faisant intervenir les dieux, et plus précisément ici, Phébus Apollon, le poète fait revenir Achille des bords du Scamandre. C'est un exemple typique de l'intervention des dieux. C'est une scène sans netteté, qui sert à masquer, sous des apparences dramatiques, la nécessité de faire revenir Achille sous le mur de Troie.

Un dialogue assez désinvolte s'engage entre Apollon et Achille (vv. 7—20). Le dieu gronde Achille d'avoir osé poursuivre un dieu, tout en oubliant de poursuivre les Troyens. Pour marquer l'insistance, Apollon souligne, à deux reprises, qu'Achille, homme mortel, ne peut aspirer à l'atteindre, lui, un dieu (διώκεις, | αὐτὸς θνητὸς ἐὼν θεὸν ἄμβροτον, vv. 8—9; οὐδέ νύ πώ με | ἔγνως ὡς θεός εἰμι ... vv. 9—10). La réponse d'Achille n'est pas empreinte de pieuse crainte en face du dieu, qu'il rend responsable de l'avoir empêché de poursuivre les Troyens, diminuant ainsi sa gloire.

Il n'y a là qu'un élément de la composition n'attribuant aucune nuance de question religieuse, dans cette scène. Résultat: Achille s'en revient vers Troie. Le narrateur le présente par le truchement des comparaisons: il le compare à un cheval, vainqueur à une course de chars courant aisément au grand trot dans la plaine. „Ainsi Achille mouvait agilement ses pieds et ses genoux" (vv. 21—24). Ces deux éléments visuels: Hector, seul, debout près de la porte Scée, hors de la ville — et Achille courant à travers la plaine forment un contraste artistique très net.

Ensuite, le narrateur présente Achille vu avec les yeux du père d'Hector. Pour Priam, l'image d'Achille courant se réduit rien qu'à la lueur d'un astre (παμφαίνονθ' ὥστ' ἀστέρ'... v. 26). Ce qui surprend, c'est le choix tout particulier de l'astre (Syrius), qu'il décrit avec insistance dans 5 vers: „Sa claire lueur (du chien d'Orion) brille dans les ténèbres de nuit parmi les astres nombreux (ἀρίζηλοι δὲ οἱ αὐγαὶ | φαίνονται πολλοῖσι μετ' ἀστράσι νυκτὸς ἀμολγῷ, v. 28); c'est le plus brillant des astres (λαμπρότατος μὲν ὅδ' ἐστὶ, v. 30). Mais c'est un astre qui apporte des malheurs aux hommes (κακὸν δέ τε σῆμα τέτυκται, v. 30). C'est ainsi que cette lueur condensée du Syrius est devenue le *tertium comparationis* par rapport à la lueur de l'armure d'Achille (ὡς τοῦ χαλκὸς ἔλαμπε περὶ στήθεσσι, v. 32). Cette lueur et cette course précipitée (ἐπεσσυμένος πεδίοιο, v. 26, θέοντος, v. 32) sont pour le père d'Hector des éléments de mauvais augure.

C'est ainsi que, dès le début du chant, le poète signale une opposition très nette entre les personnages principaux, une opposition extérieure et interne: Hector qui attend, immobile, hors des murs de Troie, tandis qu'Achille court vers lui, agile, fougueux, ne respirant que la vengeance, scintillant comme un astre de malheur. Après cette action introductrice remplissant 26 vers (7—32), visant à mettre en relief la personne d'Achille par le truchement de la lueur puissante et de la force dynamique, nous voici devant la première partie de la trame centrale.

Z księgozbioru
Polskiego Towarzystwa Filologicznego

Eos LVIII/2 1969/1970

ANALYSE STRUCTURALE DU CHANT XXII DE L'*ILIADE*

Par

JANINA NIEMIRSKA-PLISZCZYŃSKA

ACTION INITIALE DU CHANT (vv. 1—33)

Le chant XXII présente la fin des activités guerrières contenues dans le poème, et le champ de bataille ne va plus former la trame centrale des chants XXIII et XXIV. Le chant XXII, terminant l'action fondée sur les exploits guerriers et constituant l'apogée de celle-ci, une sorte d'accord militaire final du poème, atteint à une extrême tension et au sublime. Car c'est ici que le sort fait définitivement pencher la balance de la victoire au profit des Achéens, après le duel d'Achille et d'Hector.

Ces deux personnages, autour desquels évoluent les autres, ne se sont pas rencontrés, jusqu'ici, face à face. Cela ne se réalise que dans le chant XXII, et uniquement dans celui-ci, d'ailleurs dans des circonstances tragiques. Le narrateur nous prévient tout de suite que le chant en question porte la marque d'une catastrophe à venir. Il se sert d'une comparaison, brève mais expressive: „Les Troyens, après avoir fui comme des faons (v. 1), se réfugient dans la ville". Il définit ainsi leur attitude: plus faibles, effrayés, fatigués; ils se „rafraichissaient de leurs sueurs (v. 2), buvaient et apaisaient leur soif, appuyés (κεκλιμένοι) aux beaux créneaux". C'est un tableau pantomimique, plein de mouvement et qui exprime cette pensée: les Troyens ont eu à peine le temps de se réfugier, les murs les protégèrent à temps de la mort qui les menaçait. Cela est confirmé par la phrase: „Les Achéens, s'approchaient du mur, le bouclier appuyé à l'épaule" (v. 4). Le poète se servit deux fois du mot κλίνω: une fois en parlant des Troyens (v. 3): „appuyés sur leurs créneaux"; une autre fois en parlant des Achéens: „appuyant les boucliers sur leurs épaules" (v. 4). C'est un contraste d'attitudes guerrières: défensive et offensive. Sur ce fond formé par les deux armées et les masses du peuple, on aperçoit la silhouette d'Hector, tout seul, debout devant la porte Scée, hors des murs de la ville (v. 6). Il est là non seulement par sa propre volonté, mais parce qu'il est enchaîné par le sort funeste (Moïra, v. 5). Cette attitude résulte de la structure interne d'Hector, de son éthos ainsi que des nécessités objectives, c.-à-d. du Destin. Le tableau se fonde sur un contraste: en opposition aux masses qui s'agitent, celle des fuyards et celle des poursuivants, Hector reste seul, silhouette grèle et immobile, devant le mur puissant de Troie où il aurait pu se réfugier et éviter la mort, mais il ne l'a pas voulu.

Donc les 6 premiers vers du chant présentent d'une manière synthétique, cohérente et claire, la situation initiale de ce chant, et ils suggèrent même la mort d'Hector. Nous avons ensuite un emploi habile des moyens de composition (vv. 7—20) visant

HECTOR PARLANT AVEC SES PARENTS ET MONOLOGANT (vv. 33—130)

On doit, tout d'abord, noter le crescendo de l'atmosphère d'épouvante. Le narrateur en est le premier porteur. Il a employé, en parlant d'Hector, les mots: ὀλοιὴ Μοῖρ' ἐπέδησεν (v. 5). Puis il transmet au père d'Hector cette fonction d'exprimer la frayeur. Le narrateur montre cette peur comme spontanée et authentique. Le père voit beaucoup plus tôt que le fils la catastrophe imminente de celui-ci, et il essaie de le faire entrer dans la ville avant qu'Achille n'ait pu l'apercevoir. Priam gémit, frappe la tête de ses mains haut levées, il crie et il supplie son fils (vv. 33—35). L'immobilité d'Hector fait contraste avec l'image faite d'éléments dynamiques et acoustiques. Le narrateur répète (vv. 5—6, 35—36) qu'Hector reste devant la porte de la ville. Priam, en une pose pathétique, „ayant levé les mains, dit des mots touchants" (v. 37), commençant sa longue (38 vers) allocution (vv. 38—76). La première partie de l'allocution est renfermée dans le cadre d'ordres et de prohibitions répétées avec instance: Ἕκτορ, μή μοι μίμνε, φίλον τέκος, ἀνέρα τοῦτον (v. 38), et: Ἀλλ' εἰσέρχεο τεῖχος, ἐμὸν τέκος (v. 56). Au fond, ces ordres et défenses n'ont qu'un seul et même but: celui de faire revenir Hector derrière le rempart. Priam l'appelle paternellement, à deux reprises: φίλον τέκος, ἐμὸν τέκος. Le ton d'imploration n'entrave nullement l'argumentation logique: 1. tu es seul sans compagnons οἷος ἄνευθ' ἄλλων, (v. 39); 2. il est beaucoup plus fort que toi (v. 40): ἐπεὶ ἦ πολὺ φέρτερός ἐστιν. En même temps que la compassion pour son fils, dans le coeur de Priam grandit la haine éprouvée pour l'ennemi qu'il appelle σχέτλιος, cruel (v. 41); qu'il maudit et désire voir dévoré par les chiens: αἴθε θεοῖσι φίλος τοσσόνδε γένοιτο, | ὅσσον ἐμοί· τάχα κέν ἑ κύνες καὶ γῦπες ἔδονται | κείμενον. Ce n'est qu'alors que sa haine trouverait quelque soulagement (v. 43). La haine de Priam avait grandi à mesure que ses fils périssaient des mains de cet ennemi. Priam mentionne ici Lycaon et Polydore, et il craint la perte du troisième qui est le plus important pour la ville. 3. Le père fait appel aux vertus civiques d'Hector: il l'incite à sauver les Troyens et les Troyennes (vv. 56—57). La harangue de Priam, c'est bien le début d'une *laudatio funebris* d'Hector encore vivant. Quant aux autres fils, Priam est prêt à les racheter, s'ils sont encore vivants dans le camp des Achéens. C'est la première allusion à la rançon qu'il va offrir pour le corps d'Hector (χαλκοῦ τε χρυσοῦ τ' ἀπολυσόμεθα, v. 50). Enfin, dans la dernière partie de la harangue du père, le tableau de son propre sort — si la ville de Troie, privée d'Hector, sombre (vv. 59—76) — a une double fonction artistique: a. celle d'éveiller chez Hector la compassion pour son malheureux père (πρὸς δ' ἐμὲ τὸν δύστηνον ἔτι φρονέοντ' ἐλέησον, |δύσμορον ..., vv. 59—60) et de le faire revenir dans la ville pour le défendre (ce qui permettrait à Priam de sauver son fils) et b. celle qui prédit les évènements qui auront lieu après la fin du poème. C'est une vision de Troie détruite, qu' Euripide va développer dans ses *Troyennes*. Priam voit, en ce moment, la mort de ses fils, ses filles et ses brus traînées par les Achéens, ses chambres dévastées et pillées, les enfants assommés contre le sol (vv. 62—65). Priam présente sa propre mort d'une façon brutale. Au premier plan, il y a les chiens qui déchireront son corps, quand il sera tombé, abattu par une épée ou une lance,

paraison —, le poète dévoile d'une façon inattendue l'âme du hèros. La force de ce contraste est remarquable. Nous apprenons que ce n'est pas un monolithe, c'est au contraire un héros déprimé, vaincu par avance, avant même d'avoir abordé l'adversaire; il se débat parmi des projets irréalisables. La première possibilité envisagée est celle de vaincre Achille, qui confirme sa propre opinion sur lui-même: il se savait présomptueux (v. 104). La deuxième, qu'il rejette aussitôt, est celle d'aller au-devant d'Achille, sans armes, et de lui offrir la paix. Cette possibilité se réalisera dans le chant XXIV, quand Priam ira baiser les mains du meurtrier de ses enfants. C'est ici qu'Homère applique cette nouvelle structure de relations entre les personnages principaux, fondée sur le pardon. Pour le moment, c'est un projet irréalisable, au moins dans le cas d'Hector; ce n'est qu'au moment où Achille aura satisfait son désir de vengeance qu'il sera capable de pardonner au père d'Hector. La décision prise par le fils de Priam (c'est à dire celle de lutter) est une décision de désespéré, et elle ne résulte pas de prémisses rationnelles. Agité par des sentiments contraires, il choisit la solution la moins profitable à ses concitoyens, mais qui est une nécessité interne, conforme à son caractère violent cherchant la gloire.

Du point de vue de la structure de ce chant, le monologue d'Hector remplit non seulement les fonctions mentionnées ci-dessus, mais c'est un retardement dans la catégorie du temps (de la durée) épique. Achille doit bien apparaître, et, vers la fin du monologue, le voilà réellement tout près: ὁ δέ οἱ σχεδὸν ἦλθεν Ἀχιλλεύς (v. 131). C'est la partie suivante du chant qui commence.

ACHILLE POURSUIT HECTOR (vv. 131—247)

De nouveau, des comparaisons signalent l'approche d'Achille. Le narrateur le fait ressembler à Arès lui-même (v. 132) et son armure brillante, à la lueur d'un feu ardent ou du soleil levant (vv. 133—134). L'élément visuel est accompagné de l'élément dynamique: il secouait sa terrible pique (v. 133). Cette condensation de lueurs et de mouvements a pour but d'effrayer tout à fait Hector déjà déprimé. Epouvanté, il se met à fuir (vv. 136—137), ce qui est exprimé rien qu'avec des verbes (7). La description de la poursuite est faite de comparaisons: le faucon, le plus rapide des oiseaux (Κίρκος ... ἐλαφρότατος πετεηνῶν, v. 139) et la colombe tremblante que le rapace attaque facilement (ῥηϊδίως οἴμησε μετὰ τρήρωνα πέλειαν, v. 140). Cet assortiment suggère déjà le résultat. Il n'y a ici aucun doute quant au vainqueur. Donc, la comparaison, comme moyen d'expression, est plus efficace que toute une description, car elle devance les faits. La colombe ne peut trouver son salut que dans la fuite, la lutte ne peut pas entrer en ligne de compte, c'est pourquoi elle essaie de fuir en dessous du faucon (ὕπαιθα φοβεῖται, v. 141), mais celui-ci fond sur elle (ἐπαΐσσει, v. 142) à plusieurs reprises (ταρφέ'), avec des cris aigus. Les attaques répétées ne laissent aucun répit à la colombe. Cette poursuite est illustrée par la comparaison: Achille volait droit (v. 143). Hector, effrayé, fuyait au pied du mur de Troie (τρέσε δ'Ἕκτωρ | τεῖχος ὑπὸ Τρώων, vv. 143—144). Ici, le poète emploie la même expression dont il s'était déjà servi au début du chant en parlant d'Achille:

la fureur: du serpent — χόλος αἰνός (v. 94), celle d'Hector — ἄσβεστον μένος (v. 96). Le serpent attend un homme, Hector, appuyé sur son bouclier brillant, attend Achille. Donc, extérieurement, ce tableau traduit l'inflexible volonté d'Hector de lutter contre Achille, et son courroux est un élément qui active sa volonté (ἄσβεστον μένος, v. 96; ὀχθήσας, v. 97). Cependant, son monologue intérieur (vv. 99—130) nous le montre tout autre. Il nous explique pourquoi Hector ne veut pas, malgré les instances désespérées de ses parents, se réfugier derrière le mur. Il craint, tout d'abord, les reproches de Pulydamas — question d'ambition. Pulydamas avait conseillé de mener une lutte défensive, avec les troupes placées derrière les remparts, à partir du moment de l'apparition d'Achille (vv. 101—102). Et maintenant Hector reconnaît, avec regret, que Pulydamas avait raison ἀλλ' ἐγὼ οὐ πιθόμην· ἦ τ' ἂν πολὺ κέρδιον ἦεν (v. 103). Conscient de sa responsabilité pour la ruine de la ville, il est désespéré: ὤλεσα λαόν (v. 104), Ἕκτωρ... ὤλεσε λαόν (v. 106). Cette répétition a une grande valeur d'expression affective: Hector a honte devant les Troyens (v. 105), il se reproche de ne pas avoir été raisonnable: ἀτασθαλίῃσι ἐμῇσιν (v. 104), ainsi que de sa présomption: ἦφι βίηφι (v. 107). Voilà pourquoi il veut risquer ce duel avec Achille: ou bien il le tuera (v. 109) ou bien il périra glorieusement (v. 110). Mais une autre idée lui vient: celle d'aller lui-même, sans bouclier, sans casque, sans lance, pour offrir la paix à Achille et lui proposer un partage en deux parties égales de tous les biens de Troie (ἄνδιχα πάντα δάσασθαι, v. 120). Cependant il se rend bien compte que ce projet est insensé, et qu'Achille le tuerait sans hésiter (vv. 122—125); ce ne serait pas une causerie idyllique comme entre un jeune homme et une jeune fille (vv. 126—127). Enfin il se décide de lutter (129—130).

C'est ainsi qu'ondoie ce monologue intérieur du héros, qui n'a trouvé d'égal que celui d'Hamlet. Si la personne d'Achille nous est montrée dans son aspect extérieur, au début du chant, où sont mis en relief les éléments visuels: la lueur et le mouvement, Hector, en tant que personnage principal de ce chant, est montré de diverses façons. Il est d'abord caractérisé indirectement par les harangues des parents et par sa propre réaction envers celles-ci. La harangue du père est une appréciation du rôle d'Hector dans la société troyenne, et elle le présente comme unique défenseur de la ville, du royaume et de la famille; en prenant en considération les conséquences de la mort d'Hector, Priam attache beaucoup moins d'importance à la mort de ses autres enfants, d'autant moins que pour la ville, c'est la mort d'Hector qui compte (vv. 52—55). L'allocution de la mère est déjà une vision de mort d'Hector. Le narrateur nous fait connaître l'éthos de la conduite d'Hector, en montrant ses réactions envers les allocutions de ses parents: il n'a pas obéi et il garde le silence. Son attitude qui s'est manifestée par l'obstination envers les supplications des parents ainsi que la comparaison avec un serpent de montagne, pénétré de fureur, qui attend un homme, inculque au lecteur l'idée d'un héros monolithe qui n'a qu'un seul désir: celui de combattre son adversaire Achille (v. 36). Ayant accumulé tant de moyens d'expression pour présenter cette attitude d'une façon très plastique — puisqu'il y a là les énonciations du narrateur, celles des parents ainsi qu'une com-

ici, appliquée à Hector, elle a un accent éminemment ironique: il mouvait agilement (ses pieds et) ses genoux (λαιψηρὰ πόδας καὶ γούνατ' ἐνώμα, v. 24; λαιψηρὰ δὲ γούνατ' ἐνώμα, v. 144).

Le poète confie au narrateur la description des lieux où s'effectue la poursuite. Lieux idylliques: deux sources aux belles eaux, celles du Scamandre. De nouveau, nombreuses sont les comparaisons: d'une source chaude une fumée sort comme d'un feu ardent, l'autre offre sa fraîcheur comme la grêle, la neige froide ou la glace (vv. 147—152). Tout près, il y a des bassins en pierre où les Troyennes lavaient le linge, en temps de paix: ἐπ' εἰρήνης (v. 156). Autrefois, c'etait paix et silence. Maintenant, on y voit un poursuivi (φεύγων, v. 157) et un poursuivant (ὄπισθε διώκων, v. 157).

Le narrateur rappelle le prix de cette course. Il n'est plus question d'une peau de boeuf ou d'une victime, mais de la vie d'Hector: ἀλλὰ περὶ ψυχῆς θέον Ἕκτορος ἱπποδάμοιο (v. 161). Et de nouveau voici un ensemble de comparaisons (vv. 162—166): ils couraient comme des chevaux de course, autour des bornes, espérant obtenir le prix; c'était (d'habitude) une course en l'honneur d'un guerrier mort: ἀνδρὸς κατατεθνηῶτος (v. 164). Ici, on peut voir une allusion à des évènements ultérieurs de l'*Iliade*: aux jeux en l'honneur de Patrocle.

C'est ainsi que le poète signale la structure des chants qui viendront, s'appuyant sur celle des précédents. Ici, les deux guerriers courent trois fois autour de la ville de Priam. La description de la poursuite remplit 35 vers (vv. 131—166), et avec quelle précision artistique est-elle narrée: il y a là nombre de comparaisons simples et complexes pour marquer les étapes: introduction et course. Le narrateur rappelle incessamment, par des contrastes, la présence du poursuivi et du poursuivant. La description réaliste des lieux, formant un cadre idyllique, fait contraste avec l'atmosphère de guerre, et elle renforce l'accent de cruauté. Ensuite, durant la scène de la poursuite, il y a des retardements.

Premier retardement: scène sur l'Olympe (vv. 166—187). Elle a un caractère dramatique et se déroule dans le cadre du dialogue entre Zeus et Athènè. Zeus demande aux dieux, ce qu'il faut décider quant à l'issue de cette poursuite: faut-il laisser vaincre le noble Hector par le fils de Pélée? Personnification de la logique même du poème ainsi que celle de la raison divine, Athènè prend la parole. Elle est scandalisée par la faiblesse de Zeus envers l'homme mortel, „depuis longtemps marqué par le Destin" (raison objective — πάλαι πεπρωμένον αἴσῃ, v. 179). Athènè demande, étonnée: „Veux-tu l'affranchir de la mort provoquant des lamentations"? (v. 180). Zeus cède volontiers. Ce retardement a trois buts: 1º il annonce la fin du duel; 2º il est un moyen artistique pour exprimer le temps du duel; 3º il exprime la raison objective de l'activité humaine, de la mort d'Hector.

La durée de la poursuite

On revient à la trame centrale, à la poursuite qui continue (v. 188). Le narrateur s'efface, et il n'y a plus que la comparaison (vv. 189—193) dans laquelle le *tertium*

aux portes du palais. Ici, les mots, ἅπαξ εἰρημένα, ont une fonction particulière, ainsi que d'autres rarement employés par Homère: les chiens gardant les portes (πυλαώρους, v. 69, v. aussi le chant XXIV 681); furieux (ἀλύσσοντες, v. 70); dans un état pitoyable (οἴκτιστον, v. 75, ἅπ. εἰρ. — uniquement dans l'*Iliade*) il y a là le cadavre nu et repoussant d'un vieillard. Avec ce choix de vocabulaire, Homère obtient ici l'expression d'une vision unique. Après la harangue de Priam, le poète nous présente encore un tableau visuel de l'affliction de celui-ci: il arrachait ses cheveux blanchissants de sa tête (v. 77). Et le narrateur termine la scène par cette remarque: mais il ne parvint pas à persuader le coeur d'Hector (v. 78): οὐδ' Ἕκτορι θυμὸν ἔπειθεν.

Puis c'est la mère qui apparaît. Son allocution est précédée d'un tableau de sa détresse de mère: elle se lamente (ὀδύρετο, v. 79), elle verse des larmes (δακρυχέουσα, v. 79), elle ouvre son corsage (κόλπον ἀνιεμένη, v. 80), de l'autre main elle présente son sein (ἑτέρῃφι δὲ μαζὸν ἀνέσχεν), elle verse des larmes (δακρυχέουσ', v. 81). Tout en pleurant, elle parle. Dans l'image de Priam, c'étaient les mouvements qui avaient la primauté: les mains battaient la tête, le vieillard s'arrachait les cheveux, il gémissait; dans l'image de la mère, le poète met au premier plan les pleurs et le sein. Dans son allocution, d'ailleurs assez brève (v. 82—89), elle prie Hector d'avoir pitié d'elle, elle lui rappelle qu'elle présentait le sein pour l'apaiser, quand il pleurait (λαθικηδὲα μαζόν, v. 83, mot employé une seule fois dans les deux poèmes). Elle exprime la prière que Priam avait déjà faite, mais en d'autres paroles: évite ce terrible guerrier en le réfugiant derrière les murs (ἄμυνε δὲ δήϊον ἄνδρα | τείχεος ἐντὸς ἐών, vv. 84—85). Elle appelle Achille cruel: — σχέτλιος (v. 86). Son intuition de mère voit déjà son fils mort. On ne le pleurera pas sur un lit, car les chiens le dévoreront près des vaisseaux achéens (vv. 87—89). Elle l'appelle avec des mots aussi tendres que ceux du père: τέκνον ἐμόν, φίλον θάλος; et le poète souligne l'antériorité de l'intimité des relations mère-enfant, en rappelant à tout moment qu'elle a donné la vie à celui-ci. L'allocution exprime une condensation du sentiment maternel, mais elle remplit d'autres fonctions encore: elle intensifie l'horreur de la solution définitive du conflit entre Achille et Hector, et elle fait fonction d'élément structural annonçant la suite de l'action, c'est à dire la mort inévitable d'Hector.

Les deux scènes en question sont bouclées par la remarque du narrateur: ils n'ont pu convaincre l'âme d'Hector. De cette façon, le narrateur confirme, une fois de plus, l'obstination d'Hector, qui se manifeste dans les actes de celui-ci: οὐδ' Ἕκτορι θυμὸν ἔπειθον, v. 91.

Avant de citer le monologue d'Hector, le narrateur s'attarde à la description faite d'un ensemble de comparaisons très développé et illustrant la tension interne chez Hector attendant son adversaire. Le dynamisme de cette comparaison est renforcé par un tableau qui sert d'introduction. Hector est là, devant le mur de Troie — le puissant Achille s'approche (v. 92). La comparaison montre un serpent de montagne attendant un homme. Repu d'herbes excitantes, enroulé autour de son trou, furieux, il lance des regards sauvages (vv. 93—95). Le *tertium comparationis*, c'est

LE DUEL (vv. 248—405)

C'est maintenant la phase d'introduction, c'est à dire les allocutions des adversaires, qui précèdent le duel. C'est Hector qui commence (vv. 250—272). Cette allocution, prononcée par un guerrier qui va lutter, nous surprend. Il y est question d'accords qu'Hector propose (ἁρμονιάων, v. 255, employé une fois dans l'*Iliade*; on le rencontre dans l'*Odyssée*): il s'agit de respecter le cadavre de l'ennemi; Hector ne prendrait que les armes et rendrait le cadavre d'Achille aux Achéens. Ce qui importe, dans cette allocution, c'est l'accent final: „Et toi, fais de même" (ὡς δὲ σὺ ῥέζειν, v. 259). Du point de vue de l'éthos d'Hector, l'allocution fait comprendre que celui-ci n'espère pas vaincre l'adversaire. Garantir le respect pour le cadavre, en cas d'échec, c'est l'essence de son allocution. Ce thème deviendra le thème principal du chant XXIII (réalisé par Achille qui fera rendre les honneurs funèbres au corps de Patrocle) ainsi que du chant XXIV par l'action de Priam voulant préserver le cadavre d'Hector d'être déshonoré tout à fait. La présomption d'Hector consiste à proposer naïvement un arrangement quelconque exigeant de respecter le corps de l'ennemi vaincu et qui pourrait être Achille! Hector ajoute, à la fin de l'allocution :„et toi, fais de même", ce qui est une sorte de prière, d'imploration ou de doute (?). La réponse d'Achille (vv. 260—272) est sarcastique et désinvolte. Il se moque des propositions d'Hector, ce qui est exprimé par συνημοσύνας (v. 262, employé une seule fois dans les deux poèmes), à nuance de raillerie. Il repousse toute possibilité de pactiser, de même qu'il n'y a pas de confiance entre loups et hommes ou d'accord entre loups et agneaux (vv. 261—269); le *tertium comparationis* de cette comparaison, c'est le caractère total de cette lutte à mort. Il n'y a pas d'échappatoire (ὑπάλυξις, v. 270, mot employé une fois dans l'*Iliade*, et qu'on retrouve une fois dans l'*Odyssée*) pour Hector qui doit payer toutes les souffrances (euphémisme de mort) des compagnons (pluriel euphémique au lieu de: Patrocle). Ces euphémismes expriment la profonde douleur qu'Achille ne veut pas trahir en face de l'adversaire.

Le duel commence: les piques sont lancées (vv. 273—305) de part et d'autre. Entre ces lancements s'intercale une autre allocution d'Hector.

Achille lance, le premier, sa pique. Il manque l'adversaire. Athènè lui rapporte la pique. Avant de lancer la sienne, Hector, en euphorie, puisque l'attaque d'Achille a échoué, parle. Il reproche à l'adversaire d'être un adroit parleur (ἀρτιεπής, v. 281, employé une fois dans les deux poèmes, ce qui met en relief la raillerie) et d'être rusé (ἐπίκλοπος, employé une seule fois dans l'*Iliade*, et plus souvent dans l'*Odyssée*). Le poète fait ainsi le portrait moral du héros, et il le montre orgueilleux et présomptueux. Les actions des deux adversaires commencent par la même phrase qui souligne le parallélisme des situations: Ἦ ῥα, καὶ ἀμπεπαλὼν προΐει δολιχόσκιον ἔγχος (vv. 273, 289). La pique d'Hector n'atteint pas le but, mais le héros n'en a pas d'autre. Les dieux agissent contre Hector, et celui-ci se rend compte que la mort approche. Il l'exprime dans son monologue (forme dramatique).

La première phase de la lutte est d'une composition mixte: les descriptions faites par le narrateur alternent avec les allocutions d'Hector: N — H —N — H.

meurtrier de Patrocle. Cette description est précédée d'une harangue d'Achille (vv. 377—394) adressée aux chefs achéens. Le vainqueur dicte la tactique militaire à suivre, après cette victoire remportée sur le plus grand ennemi. Mais l'orateur ne s'y attarde pas. Il rappelle aux guerriers qu'un cadavre, celui de Patrocle, gît près des vaisseaux, sans sépulture: ἄκλαυτος, ἄθαπτος (v. 386, ces deux mots sont employés une seule fois dans l'*Iliade*, et plus souvent dans l'*Odyssée*; tous les deux ont le ἀ- privatif au début). En ce moment, la pensée du lecteur est en présence de deux cadavres: celui tout près, et l'autre près des vaisseaux: cadavre pour cadavre. Loi du talion. Tous deux non ensevelis. Mais Achille ne se préoccuppe que d'un seul (scil. Patrocle) qu'il n'oubliera ni durant sa vie ni même après sa mort. L'effusion de haine se manifeste dans l'appel à chanter le péan: Νῦν δ' ἄγ' ἀείδοντες παιήονα (v. 391) pour fêter la victoire remportée sur Hector, donnant aussi le signal de traîner le corps du vaincu vers les vaisseaux: τόνδε δ' ἄγωμεν (v. 392). Le narrateur est choqué de la cruauté du traitement imaginé par Achille (ἀεικέα... ἔργα, v. 395). Et voici une description d'un réalisme très poussé: Achille perça les tendons des pieds, y attacha des courroies et les lia à son char. Toute l'attention du narrateur se concentre, comme un projecteur, sur la tête d'Hector traînée dans la poussière, cette tête si grâcieuse autrefois, dont les cheveux noirs étaient couverts de poussière maintenant. Les allocutions des Achéens inconnus ainsi que celle d'Achille ont en même temps la fonction d'éloge funèbre en l'honneur d'Hector. Elles nous apprennent combien grande était la peur des Achéens devant le nom d'Hector qui leur avait causé plus de pertes que toute l'armée troyenne (v. 380): ὃς κακὰ πολλ' ἔρρεξεν ὅσ' οὐ σύμπαντες οἱ ἄλλοι. Plus encore, on espère que les Troyens privés d'Hector ne seront plus capables de continuer la lutte.

EPILOGUE DU CHANT (vv. 405—515)

Celui-ci est constitué par trois tableaux: la mère pleurant son fils qu'elle avait vu, la première, traîné par l'ennemi; le désespoir du père; le désespoir de la femme d'Hector, Andromaque. Tous ces tableaux sont faits d'éléments visuels et acoustiques. Les cris et les sanglots accompagnent constamment les actions.

Le réaction de la mère (vv. 405—407) forme un tableau pantomimique: elle s'arrachait les cheveux, elle jeta son voile, elle poussa un grand cri. Ce fut comme un signal pour la réaction: celle du père, les gémissements et les lamentations de celui-ci et de ses compagnons: ὤμωξεν (v. 408) ἐλεεινὰ... κωκυτῷ τ' εἴχοντο καὶ οἰμωγῇ κατὰ ἄστυ (v. 409). Le narrateur introduit une comparaison soulignant la catastrophe, en évaluant synthétiquement, et par une image, l'absence d'Hector à Troie: c'était comme si la haute Troie eût pris feu depuis le sommet (vv. 410—411): ὡς εἰ ἅπασα | Ἴλιος ὀφρυόεσσα πυρὶ σμύχοιτο κατ' ἄκρης.

Ensuite, le narrateur décrit les mouvements de Priam: il se roulait dans la boue, il s'efforçait de se libérer des mains qui le retenaient, et il voulait atteindre les portes de la ville. L'allocution de Priam annonce, de fait, le sujet du chant XXIV, et se rattache aux thèmes déjà signalés dans le chant étudié ici: le père a l'intention d'aller

qui se met à courir, suivie de ses servantes. Son monologue (vv. 450—459) prouve qu'elle a le pressentiment d'un grand malheur, mais qu'elle ne veut pas admettre cette triste réalité, car elle dit par un euphémisme: „il arrive un malheur aux enfants de Priam". Donc, pas à Hector, mais aux „fils de Priam". Et un autre euphémisme: elle craint qu'Achille „ne mette fin à sa vaillance funeste" (vv. 455—457). „Vaillance" et non pas vie. Elle ne veut pas admettre cette vérité en sa conscience. Toute la puissance de l'amour est exprimée dans le mot employé une seule fois dans l'*Iliade*, justement ici: προθέεσκε (v. 459): „il courait bien en avant". Grâce au choix de petits détails très expressifs, le poète nous présente le pressentiment d'Andromaque et l'orgueil dont le mari fait l'objet: deux euphémismes et ἅπαξ εἰρημένον. La surprenante activité d'Andromaque, en contraste avec la tranquillité qu'elle avait gardée jusqu'ici est exprimée par la comparaison: elle s'élança telle une ménade: μαίναδι ἴση (v. 460), son coeur battait fort: παλλομένη κραδίην (v. 461), les servantes la suivaient en courant (v. 461). Sa réaction, en face de l'impitoyable vérité, est très forte. Quand elle aperçut le corps d'Hector traîné vers les vaisseaux par les chevaux rapides, elle perdit connaissance. La description en est faite tout au long de 10 vers. Il y a un réalisme de détails très marqué: une nuit sombre (ἐρεβεννὴ νύξ, v. 466) voila ses yeux, elle tomba à la renverse, elle perdit le souffle (ἐκάπυσσε, v. 467, mot employé une seule fois par Homère, dans les deux poèmes: ce n'est que Quintus de Smyrne qui, le seul dans toute la littérature grecque, s'en servira, 6,523), elle laissa rouler sa coiffure brillante (δέσματα, v. 468, une fois dans l'*Iliade*, deux fois dans l'*Odyssée*): le diadème (ἄμπυκα, v. 469, employé une fois dans les deux poèmes), la résille (κεκρύφαλον, v. 469, employé une seule fois dans les deux poèmes) et un bandeau tressé (ἀναδέσμην, v. 469, employé une seule fois par Homère, dans les deux poèmes), et le voile (κρήδεμνον, v. 470). Un groupe de femmes, de la famille du mari, l'entoura. Ayant recouvré ses sens, elle éclata (ἀμβλήδην, v. 476, une seule fois chez Homère, dans les deux poèmes) en sanglots. Cette description réaliste et minutieuse fait fonction de retardement pour remplir l'espace de temps pendant lequel Andromaque restait là, sans connaissance, et, d'autre part, cette description pose un accent logique et souligne l'importance de ce moment unique, ce qui est dû au choix de mots rares. Ce réalisme fondé sur les petits détails, appliqué par Homère à certaines scènes, est conforme à une des propriétés de la psychique humaine: c'est que nous retenons très fidèlement les détails des scènes qui ont eu une grande importance dans notre vie affective. Ainsi, le réalisme des détails devient porteur de l'expression artistique de nos sentiments. C'est la longue allocution d'Andromaque (vv. 477—514) qui exprime l'explosion de sa douleur. La première partie de l'allocution est une sorte d'introduction. Elle montre le sort des époux (Andromaque et Hector) tous deux également malheureux. Dans cette partie-là (vv. 477—490), il y a beaucoup d'adjectifs synonimiques définissants l'homme malheureux: δύστηνος (v. 477), δύσμορος (v. 481), αἰνόμορον (v. 481), ἅπ.εἰρ. dans l'*Iliade*, στυγερῷ ἐνὶ πένθεϊ (v. 483), δυσάμμοροι (v. 485). Mais la partie la plus importante de l'allocution d'Andromaque, c'est la vision de l'enfant-orphelin

comparationis, c'est l'incessante poursuite dont la notion est mise en relief par un mot qu'Homère emploie une seule fois dans les deux poèmes: ἀνιχνεύων (v. 192). Caractéristique de la course par la comparaison: un chien de chasse fait sortir de son gîte un faon et le poursuit à travers vallées et ravins. Si le faon se blottit sous un fourré, le chien le retrouve bientôt (ἀνιχνεύων, v. 192) et l'atteint. Ainsi Hector ne put échapper au rapide fils de Pélée. En quoi consistait la tactique de la poursuite d'Achille, le narrateur le dit lui-même en employant l'itératif ἀποστρέψασκε (v. 197) et deux adverbes ὁσσάκι (v. 194) et τοσσάκι (v. 197): Achille repoussait Hector en l'éloignant du mur, en le devançant si bien que celui-ci devait effectuer des parcours plus longs que ceux d'Achille et ne pouvait espérer aucun secours du haut des remparts. La deuxième comparaison présente cette poursuite comme en un rêve où le poursuivant ne peut atteindre le fuyard, mais celui-ci ne peut se détacher du poursuivant. Du point de vue psychologique c'est une juste observation sur le rêve. Le tableau de la poursuite qui dure s'appuie sur les comparaisons toutes seules, condensées, simples ou complexes. Dans ces dernières, le *tertium comparationis*, c'est la poursuite. En considérant les personnages: le faucon et la colombe, le chien de chasse et le faon, on peut prévoir l'issue de la lutte. L'expression en est catastrophique. La durée de la poursuite est exprimée par la comparaison avec les chevaux de course et la course vécue en rêve. La poursuite continue, mais la fin en est proche.

De nouveau, les dieux se mêlent aux destinées humaines: Apollon vient aider Hector (vv. 203—204). Achille donne un signe aux Achéens d'épargner son adversaire qu'il voudrait atteindre le premier (vv. 205—207). Et voici le deuxième retardement: deuxième scène sur l'Olympe (vv. 208—213) où l'on décide de terminer la poursuite par la victoire d'Achille et par la mort d'Hector. Zeus pèse les destinées des deux héros: celle d'Hector baisse.

Etape finale de la poursuite avec participation des dieux

Les dieux prennent part à la lutte. Apollon quitte Hector. Athènè s'approche d'Achille. Il y a ici une correspondance d'éléments de composition: cette situation rappelle celle du début du chant (Apollon-Achille) inclue dans le cadre de deux scènes dramatiques (Athènè — Achille; Athènè = Déiphobe — Hector, vv. 215—246). Maintenant, Athènè conseille à Achille de se reposer avant le duel. Le guerrier s'arrête, s'appuie sur sa pique à pointe de bronze, faite pour lui seul par Héphaistos: ἐπὶ μελίης χαλκογλώχινος (v. 225, mot employé une seule fois par Homère) et il attend. Le temps de son attente est rempli par la démarche d'Athènè auprès d'Hector. Un dialogue s'engage entre Athènè-Déiphobe et Hector qui suit le conseil de son „frère" et se décide de lutter (vv. 226—247). Le mot le plus important de l'allocution d'Athènè-Déiphobe, c'est φειδωλή (vv. 244, employé une seule fois par Homère, dans les deux poèmes). Il constitue l'essence de cette allocution: „ne ménageons pas nos lances". L'artifice de composition est terminé. Les deux guerriers se sont arrêtés.

le corps d'Hector) sont déjà mis en relief dans le chant XXII, de différentes manières, le plus souvent dramatiquement, par les énonciations de plusieurs personnes.

La deuxième énonciation d'Achille présente les sentiments à leur apogée d'intensité (vv. 344—354), et forme une gradation hyperbolique avec accents naturalistes: s'il le pouvait, Achille couperait le corps d'Hector en pièces, et il le mangerait tout cru— voilà le premier thème; — même si Priam offrait des rançons dix et vingt fois plus grandes pour le corps d'Hector, et même tout son pesant d'or, Achille ne permettrait pas d'honorer le corps du vaincu; au contraire, il le laisserait déchirer par les chiens et les vautours — voilà le deuxième thème relié au premier.

Donc, après le coup mortel porté à Hector par Achille, les allocutions ont été disposées de la façon suivante: 1. Allocution d'Achille 2. celle d'Hector 3. celle d'Achille: A — H — A. En tout: vers 345—360. Enfin, la scène du duel se termine par deux allocutions parallèles: celle d'Hector et celle d'Achille (vv. 355—364): H — A. Le narrateur applique une progression descendante pour noter les derniers moments de la vie d'Hector, dans l'avant-dernière et la dernière allocutions de celui-ci: Hector défaillant, „respirant à peine" (ὀλιγοδρανέων, v. 337), et ensuite „mourant" (καταθνήσκων, v. 355).

Le contenu des deux dernières allocutions dépasse déjà l'action de l'*Iliade*. Hector y prédit, avec précision, la mort d'Achille: il périra de la main de Pàris sur l'inspiration de Phébus Apollon, près de la porte Scée (vv. 359—360).

Cette scène se termine par une brève allocution d'Achille adressée au cadavre d'Hector (vv. 365—366) et typique pour ce guerrier qui considère la vengeance comme le but principal de sa vie. Vient ensuite une scène mixte: dramatique et descriptive, celle où le corps d'Hector est insulté par les ennemis. Le narrateur raconte, tout d'abord, avec quelle ardeur Achille enleva l'armure sanglante d'Hector; il décrit l'étonnement des Achéens surpris de voir inerte et accessible le corps du dangereux ennemi. Homère se sert ici d'un excellent moyen d'expression (emploi unique dans ses poèmes): il s'agit du mot ἀνουτητί (v. 371) signifiant: sans être blessé (cet adverbe apparaît une seule fois dans la littérature grecque, et l'adjectif ἀνούτητος ou ἀνούτατος uniquement dans l'épopée). Les Achéens ne s'imaginent qu'à grand peine qu'il soit possible de s'approcher du corps d'Hector sans craindre un coup d'épée. Le poète exprime leur ahurissement d'une façon dramatique, en employant l'itératif (εἴπεσκε, v. 372) par la bouche d'un des guerriers qui exprime l'opinion de ses compagnons: maintenant ils peuvent le toucher ἁμφαφάασθαι (v. 373). Ils ressentent le plaisir de pouvoir le blesser impunément: οὐτήσασκε (v. 375, cet itératif est employé une seule fois par Homère). Chacun blesse le cadavre et exprime son étonnement (v. 375):

Ὣς ἄρα τις εἴπεσκε, καὶ οὐτήσασκε παραστάς.

Ici finit le tableau des atrocités commises par les Achéens envers le cadavre de l'ennemi. Mais l'atmosphère d'horreur va augmentant, car une description nous présente maintenant le traitement affreux auquel Achille soumet le cadavre du

Aucune comparaison. Les dieux favorisent Achille: le résultat des deux lancements dépend de leur décision mise en oeuvre par Athènè. La même phrase annonce chaque lancement (v. 273, v. 289).

La structure de la deuxième phase du duel (vv. 306—330) s'appuie sur deux comparaisons: Hector attaque, épée en main (v. 308). Le narrateur décrit cette attaque, en se servant d'une comparaison. Il compare ce guerrier à un aigle volant haut et attaquant quelque faible animal, un agneau ou un lièvre. Le *tertium comparationis*, c'est la rapidité de l'attaque. De nouveau, en parlant d'Achille, le narrateur met en relief la lueur: sa pique très aiguë (εὐήκεος, v. 319, ἅπ.εἰρ. dans les deux poèmes) brille comme l'astre vespéral, le plus brillant des astres. Le coup d'Achille fut plus rapide, et la pique toucha juste. Homère décrit avec détails cette place où les clavicules séparent les épaules de la gorge (vv. 324—325). Ce réalisme descriptif a une fonction précise: il s'agit de justifier la fiction poétique qui permet à Hector de parler. La trachée ἀσφάραγος (v. 328, ἅπ.εἰρ. dans tous les deux poèmes) n'a pas été percée.

Très belle est la composition de ce duel, du point de vue de l'art guerrier. Hector attaque avec une épée, car il n'a plus de pique, personne ne lui en a donné, Déiphobe n'étant qu'Athènè déguisée. D'autre part, Achille dispose de la pique que lui a donnée la déesse, quand le premier lancement n'a pas atteint le but. Le coup porté par une pique est plus rapide que celui de l'épée. Avant qu'Hector ait pu arriver jusqu'à Achille, celui-ci lança la pique. Le narrateur n'a pas omis l'occasion d'ajouter que la fureur d'Achille était excitée par la vue de l'armure portée par Hector qui l'avait enlevée du corps de Patrocle (φρονέων κακὸν Ἕκτορι δίῳ, v. 320; χαλκέα τεύχη | καλὰ, τὰ Πατρόκλοιο βίην ἔναρξε κατακτάς, vv. 322—323). Chaque détail de l'action en cours s'appuie sur la phase précédente du duel. Le réalisme des détails, très convaincant, dénote une connaissance parfaite des exploits guerriers.

La troisième phase est constituée par deux dialogues d'Achille avec Hector agonisant ainsi que par l'affreux traitement auquel est soumis le cadavre du vaincu (vv. 330—405). La première allocution (vv. 331—336) d'Achille est un jugement porté sur le caractère d'Hector. Le vainqueur lui reproche la naïveté (νήπιε, v. 343) puisque Hector, en tuant Patrocle, n'avait pas pris en considération le vengeur, c'est à dire Achille, ami de Patrocle (v. 333).

Et toujours le thème de la crainte pour le corps après la mort: Achille menace de laisser dévorer le corps d'Hector par les chiens et par les oiseaux rapaces (vv. 335—336): σὲ μὲν κύνες ἠδ' οἰωνοὶ | ἑλκήσουσ' ἀϊκῶς. Dans sa réponse, Hector implore Achille de ne pas laisser dévorer son corps par les chiens (μή με ἔα παρὰ νηυσὶ κύνας καταδάψαι Ἀχαιῶν, vv. 337—343). Un autre thème réapparaît dans la demande d'Hector (vv. 340—343), celui de rachat du corps déjà mentionné dans ce chant (vv. 49—50): qu'Achille accepte les dons, bronze et or, qu'offriront les parents d'Hector pour le corps de leur fils. Ces deux thèmes, si importants dans les derniers chants du poème: 1º celui des insultes infligées au corps du héros tué (chant XXII, le corps d'Hector), 2º celui d'honorer le corps (chant XXIII, le corps de Patrocle; chant XXIV,

dans le camp des Achéens (Hector y avait pensé, lui aussi, dans son monologue) et implorer la pitié (λίσσωμ' ... ἠδ' ἐλεήσῃ, vv. 418, 419); il compare ses souffrances à celles de Pélée, le père d'Achille. Dans les deux cas il s'agit d'un fils (ὡς ἑνὸς, v. 425), dans le cas d'Achille, d'un seul, dans le cas d'Hector, du fils le mieux aimé et le plus important pour la ville. Priam, en tant que père, ne désire plus, ainsi que la mère d'Hector, que de pouvoir pleurer ce fils couché sur le lit de mort. L'allocution de Priam, comme on le voit, contient tous les thèmes du chant XXIV. Elle a, pour ainsi dire, un caractère éminemment structural, et elle dessine la charpente du chant ainsi que celle de l'épilogue du poème, en faisant un tout organique, bien que l'action guerrière soit déjà terminée. Mais voici qu'un nouveau plan d'idées (une nouvelle matière épique) émane de ces chants, une part du contenu non moins importante pour la conception de l'oeuvre: c'est l'idée de la paix et du pardon, idée supérieure à celle qui gouvernait jusqu'ici le contenu du poème, c'est à dire la colère (μῆνις).

La réaction pantomimique d'Hécube est suivie de ses lamentations verbales. Les situations, ici, sont disposées avec beaucoup de goût et adresse produisant de beaux effets esthétiques: il y a tout d'abords la réaction pantomimique d'Hecube, puis celle de Priam, viennent ensuite les lamentations verbales de Priam, puis celles d'Hécube: H — P — P — H. La mère (vv. 431—436) se lamente d'avoir perdu celui qui était son plus grand orgueil (εὐχωλή, v. 433; πᾶσι τ' ὄνειαρ, v. 433; μέγα κῦδος, v. 435) et à la fois celui de la ville, son Hector honoré comme un dieu (οἵ σε θεόν ὡς | δειδέχατ', v. 435) par tous les habitants de Troie. De cette façon, l'allocution de la mère remplit deux fonctions: elle exprime l'éthos de la mère (pour chaque mère l'enfant est l'objet de son orgueil), et elle exprime l'éloge funèbre d'Hector, défenseur de la ville.

La structure de l'épilogue du chant, toute en gradations, a prévu une place pour la réaction de la femme d'Hector, au sommet du récit (vv. 437—515). C'est une scène qui, dans l'*Iliade*, n'a pas d'égale, quant à la puissance d'expression du lyrisme dramatique. Rien que par la disposition des parties, le poète fait comprendre que les liens les plus intimes unissent, avant tout, le mari et la femme. En opérant avec des contrastes, le poète atteint à un haut degré de précision, de clarté et de puissance d'expression. Voici donc l'intérieur, montré comme si un rideau s'était levé, avec son atmosphère d'intimité: la femme attend le retour de son mari. On a l'impression d'un train de vie habituel, et pourtant quelque peu solennel. La femme n'attend pas, inoccupée: elle tisse une toile pourpre (funèbre, couleur choisie inconsciemment); elle fait préparer un bain chaud. Un bonheur de famille semble rayonner de ce train de vie de tous les jours. Le narrateur cesse, pour un moment, d'être un observateur impartial: il parle avec pitié de cette confiante naïveté d'épouse qui ne se rend pas compte le mari ne prendra plus de bain (νηπίη, οὐδ' ἐνόησεν, ὅ μιν μάλα τῆλε λοετρῶν | χερσὶν Ἀχιλλῆος δάμασε γλαυκῶπις Ἀθήνη, vv. 445—446) atteint par le coup que lui a porté Achille, conformément à la volonté d'Athènè. Tout à coup, ce silence du foyer est déchiré par des cris venants du rempart (v. 447), ceux d'Hécube. C'est le branle-bas dans la maison: la navette tombe des mains d'Andromaque

(vv. 490—507). Cela est particulièrement souligné grâce à un choix très riche de mots rares, employés une seule fois par Homère. Ce tableau est très suggestif et dramatique. Etre orphelin signifie être isolé des compagnons de son âge: παναφήλικα (v. 490, une seule fois dans les deux poèmes); l'enfant baisse toujours la tête (ὑπεμνήμυκε, v. 491, employé une seule fois dans les deux poèmes), l'orphelin devient presque un mendiant envers les amis de son père, il va les tirer par le manteau ou la tunique, et ceux-ci, par pitié, lui permettent de mouiller ses lèvres dans la coupe, mais il ne pourra pas mouiller son palais (ὑπερῴην, v. 495, une seule fois dans les deux poèmes). A la timidité de l'orphelin s'opposeront l'orgueil et la hardiesse de l'enfant qui a ses parents (ἀμφιθαλής, v. 496, une seule fois dans les deux poèmes), ce qui s'exprime dramatiquement par des remarques blessantes rappelant à l'orphelin l'absence de son père, au festin; c'est à dire que l'enfant peut en être éliminé, lui aussi (ἐκ δαιτύος, v. 496, une seule fois dans les deux poèmes d'Homère). Par ces mots, le poète fait suggérer par Andromaque que l'enfant-orphelin est sans aucune défense envers son entourage. Et ce n'est qu'à ce moment que nous apprenons le nom héroïque de l'enfant: Ἀστυάναξ comme par dérision, vu les conditions où il se trouve, puisque ce nom le désignait comme défenseur de la ville. Maintenant, par contraste, le poète fait décrire, par le récit de la mère, le genre de vie qu'Astyanax a mené jusqu'ici: assis sur les genoux du père, il ne mangeait (ἔδεσκε, v. 501, cette forme n'a été employée qu'une fois par Homère) que la moëlle; et comme il s'amusait, le charmant enfant! (νηπιαχεύων, v. 502, une seule fois dans les deux poèmes); quand il en avait envie, il dormait (εὕδεσκ', v. 503, une seule fois chez Homère) dans son lit. Enfin, l'épithète de „défenseur de la ville", et non pas le nom, rappelle à la femme son mari Hector (dans une vision réaliste) dont le corps sera dévoré par les vers grouillants, quand les chiens se seront rassasiés. Le poète a obtenu ici un très fort contraste par l'opposition de ce corps nu et des vêtements fins et élégants (v. 511, λεπτά τε καὶ χαρίεντα) préparés pour lui. Toute la réaction d'Andromaque est encadrée dans les travaux féminins du tissage. Au début, nous voyons Andromaque tissant un vêtement pourpre pour son Hector, à la fin de la scène, dans la phrase finale, elle se promet de brûler tous ces vêtements (καταφλέξω, v. 512, une seule fois dans les poèmes d'Homère), car ils seront sans aucun profit pour lui. Ainsi, la scène commençant par une description du bonheur (par le truchement de la femme qui tisse un vêtement pour son mari) finit par le désir violent de brûler son ouvrage, ce qui est le symbole de la ruine complète de la maison. Le chant s'éteint sur une note de deuil: pleurs et sanglots des Troyennes (v. 515).

CONCLUSIONS

Parmi les chants de l'*Iliade*, il serait difficile d'en trouver un qui puisse surpasser en perfection celui-ci, quant à la cohésion et la clarté de la structure. C'est un chant qui termine l'action guerrière du poème. Nous y voyons l'unique rencontre des deux guerriers les plus célèbres des deux armées; leur duel, le plus important du poème, décide de leur sort ainsi que de celùi des armées. Le poète maintient con-

séquemment la structure formant deux zones d'action superposées: celle terrestre et celle divine. Ce qui se passe sur le champ de bataille mène inévitablement à la perte d'Hector. Ce qui se passe sur l'Olympe conduit à la décision de mettre fin à la vie d'Hector. Le plateau de sa destinée baisse: il y a accord entre les raisons humaines et celle des dieux, entre la justice objective et le sort subjectif, ce qui forme ensemble l'idée de Destin.

La structure du chant est fondée sur un parallélisme rigoureux. Au commencement, l'action engage les deux héros; Achille y est montré avec plus d'insistance. On note aussitôt un contraste: Achille dans la lueur de sa puissance, Hector à l'ombre de la porte Scée. Avant le duel, il y a une scène à trois personnages, près de cette même porte: allocution de Priam, allocution d'Hécube, enfin le magnifique monologue d'Hector, contenant le débat intérieur. Puis, c'est l'étape initiale précédant le duel: la poursuite décrite presque uniquement avec des comparaisons. La durée de cette poursuite est suggérée par celle de la scène sur l'Olympe (entre Zeus et Athènè), insérée dans la description de la poursuite que le poète reprend et présente de nouveau à l'aide de comparaisons. Puis il y a encore un retardement, réalisé par l'insertion de la décision des dieux qui interviennent dans la destinée d'Hector. Le monde divin, dans la personne d'Athènè, participe à la lutte et arrête la poursuite. Viennent les allocution des adversaires: H — A. Achille lance sa pique, sans succès. Hector parle, puis il lance sa pique, sans succès, lui aussi. Piteuse allocution d'Hector. Dernière phase du duel: il y a, tout d'abord, une description des dispositions psychiques des héros, exprimée par une agglomération de comparaisons, puis une description réaliste du coup mortel. Viennent ensuite les allocutions finales: H — A — H — A et la vive réaction dramatique des Achéens et d'Achille à la mort d'Hector ainsi que la description faite par le narrateur du traitement affreux auquel fut soumis le corps d'Hector, description selon les formules d'un réalisme brutal et s'appuyant sur les détails. A la fin, il y a un ensemble tripartite correspondant à celui du début du chant (Priam-Hécube-Hector): ici, c'est l'épilogue constitué par les scènes de désespoir de la mère, de celui du père et de l'épouse. Les scènes où se manifeste le désespoir d'Hécube et celui de Priam ne sont pas construites schématiquement, bien qu'il y ait parallélisme de structures. Le narrateur décrit la réaction pantomimique de la mère, puis celle du père, puis vient l'allocution du père et enfin celle de la mère, ce qui forme une belle composition en chiasme: H — P — P — H. Le poète a surtout mis en relief la scène exprimant la douleur d'Andromaque, qui forme un ensemble de situations. Dans l'ensemble tripartite du début du chant: Priam — Hécube — Hector, la part d'Hector (monologue) en est la dernière partie. Dans l'épilogue tripartite du chant, la part d'Andromaque, faisant pendant à celle d'Hector, en est la partie la plus importante et la plus belle. L'élément stylistique qui renforce ce parallélisme, c'est la progression, la disposition hiérarchique. La composition tripartite est particulièrement mise en relief.

L'atmosphère d'horreur dure jusqu'à la dernière scène du chant. La tension atteint son apogée dans la scène du duel, mais elle ne baisse que très peu à mesure

qu'on approche de la fin du chant. Elle est soutenue par: 1º un réalisme qui n'hésite pas devant les détails crus 2º les comparaisons qui fournissent, tour à tour, des variations sur le thème de l'agression qui apporte la mort 3º le contraste très net des scènes, par ex. celui de l'atmopshère de bonheur tranquille dans lequel vit Andromaque et de l'affreux tableau présentant le corps d'Hector traîné dans la poussière par le char d'Achille.

L'éloge funèbre d'Hector est un thème répété durant le chant entier et, puisque sa première formule précède de beaucoup la mort du héros, il sert à intensifier les accents d'horreur qu'évoque la vision de la mort d'Hector annoncée irrévocablement, aussi bien par les événements qui se déroulent sur terre que par ce qui se passe sur l'Olympe.

Le poète parvient à suggérer le temps (la durée) épique en introduisant, à deux reprises, le retardement qui consiste ici à reporter l'action dans le monde des dieux. Il souligne adroitement la durée, en exploitant la simultanéité de l'action guerrière et des faits de la vie privée: par ex. devant les yeux d'Andromaque désespérée, se déroule le cortège de guerriers suivant le corps d'Hector traîné par un char.

Le poète introduit d'une façon très complète les thèmes importants pour la fin du poème: il en est ainsi avec le thème du rachat du corps d'Hector, qui forme le motif conducteur du chant XXIV et auquel il est fait allusion, plus d'une fois, dans le chant XXII. Ainsi, Priam parlait déjà de racheter ses deux fils (vers 50); dans son monologue, Hector parle de cesser la guerre et de partager les richesses (v. 120); et encore une fois, juste avant sa mort, Hector implore Achille d'accepter une rançon pour le corps (v. 340). Le deuxième thème déjà amorcé dans le chant XXII, c'est celui d'aller, tout seul, sans armes, au-devant d'Achille et demander la paix (v. 113). Le troisième thème, le plus important pour la structure du chant XXII, et concernant le rachat du corps d'Hector, c'est celui de la douleur paternelle éprouvée par le vieux Priam, exprimée dans le chant XXII (vv. 418—419) par l'analogie à la souffrance qu'éprouverait Pélée, le père d'Achille. Et enfin le thème qui prime les précédents, celui de l'attitude de respect ou irrespect pour le corps du guerrier vaincu, est déjà évoqué par l'action qui se déroule dans le chant XXII.

Dans le chant étudié, on trouve encore une vision très vive des derniers moments de la ville de Troie, et qui ne font plus l'objet de l'affabulation de l'*Iliade*: on y prédit la mort d'Achille de la main de Pâris, la mort de Priam, la destruction du palais royal. La mort d'Hector devient le signal de ces ravages.

Reste à étudier le problème moral qui émane de ce chant. La richesse des moyens d'expression qui caractérise celui-ci, l'emploi de contrastes très puissants entre les situations, l'atmosphère d'horreur et de pathos sont mis au service des problèmes éthiques les plus élevés de l'*Iliade*. Parmi les éléments constitutifs de ceux-ci, on peut citer: les remords d'Hector qui est conscient de ses responsabilités envers sa patrie; sa détresse et sa bravoure — celle-ci durement éprouvée au moment de la rencontre avec l'adversaire furieux et intransigeant; les efforts infructueux de Priam visant à sauver la ville et son fils; la tragédie personnelle d'Andromaque

et sa souffrance de mère; le désespoir d'Achille causé par la mort de son ami Patrocle, non assouvi par la mort de l'ennemi détesté et laissant un regret profond et sans remède; et enfin le rôle de l'irrévocable destin qui décide de la mort d'Hector. Ce sont autant de problèmes qui sont si bien mis en évidence grâce à la netteté du dessin et aux plus hautes qualités de ce chant construit de main de maître.

Lublin

Eos LVIII/2 1969/1970

EXPERIENCE AND ITS ARTISTIC ASPECT IN SAPPHO'S SUBJECTIVE LYRICS

By

JERZY DANIELEWICZ

The two and a half thousand years which separate us from Sappho's times could not diminish the effecting influence of her unusually moving poetry, unfortunately preserved only in fragments. On the contrary — the model for the experiencing of reality offered by the Greek poetess is equally comprehensible to the contemporary reader, who upon studying the subjective lyrics of Sappho is inclined to assimilate their contents.

Although the subjective elements, which are the topic of this discussion, appear distinctly in the love songs and songs to girl wards, they can also be traced in the group of poems written in the form of a hymn or of a prayer. Song 1. (Lobel-Page) [1] — Ποικιλόθρον', ἀθανάτ' 'Αφρόδιτα — is the best example of a hymn used to express some deeply personal experiences. The initial concentration of epithets of the cult of Aphrodite (ποικιλόθρονε, ἀθανάτα, δολόπλοκε) and the phrases used to enrich the apostrophe πότνια, ὦ μάκαιρα remind us, formwise, of the structure of a cult hymn. The poetess employs the loftiest form of a prayer [2]; reminding the goddess of her previous generosity, she asks for more favour. The prayer embraces the poem making it more coherent. The memories of the previously granted help grow into a charming poetic picture. The poetess describes Aphrodite's arrival in a golden chariot drawn in the air by quick sparrows, stopping only to describe the face of the smiling goddess. She also quotes, in a direct speech, Aphrodite's words full of motherly care and indulgence (11. 15—24). Thus constructed song assumes finally the form of a dialogue between the goddess and Sappho. The fact that the poetess's talk deals with her memories makes the dialogue take place on different time levels. Nevertheless, the time boundaries are not clear — Sappho wishes to have the once heard words repeated in order to bring her relief in love sufferings. The past becomes a reality as a reflection of present desires. The whole text is subordinated to this mood. Her impatience to fulfil her personal demands can be seen in each line of the song, in spite of the song's lofty hymn form. Sappho asks Aphrodite to exempt her from love sufferings and to kindle a passion in the heart of one of her girl wards who has been avoiding her. One can read between the lines her admiration and sympathy for the goddess whom she trusts and whose assurances she always re-

---

[1] *Poetarum Lesbiorum fragmenta*, ed. E. Lobel et D. Page, Oxford 1955.

[2] Cf. L. Winniczuk, *Twórczość poetek greckich*, Warszawa 1956, p. 33.

members. Her individual attitude towards Aphrodite which is full of intimacy is clear even after the first apostrophe. Sappho addresses the goddess, not in the third person, which according to D. Page [3] was typical of Homeric hymns, but in second. A tendency to give to the cult epithets the character which would agree with the straightforward atmosphere of the poem may also be seen in the song. Thus, one can understand the word δολόπλοκε (1. 2), most likely Sappho's neologism, as a result of the poetess's slight irritation with the goddess [4]. The phrase μειδιαίσαισ' ἀθανάτωι προσώπωι (1. 12), which represents the poetic evolution of the ,,ornamenting epithet" (epitheton ornans) — φιλομμειδής, well-known from Homer's works and used in epics, also fits the general atmosphere of the song. Such an exploitation of the Homeric motif is brought about by her sensitiveness which is so typical of lyrical poetry, the sensitiveness to a word in context.

Let us return, however, to the problem of the connection between the general character of the poem and the subjective meaning expressed by it. The form of a hymn-prayer turned out to be useful for Sappho, mainly because it introduced, in a natural way, the situation of confession, characteristic of lyrics of every literary period. Such a confession is realized with great emotional involvement. The intensification of emotions can be found even in the rhythm of the song, although its metrical structure does not allow for different versions due to the type of foot employed by the poetess; a restrained rhythm, based at the beginning on a trochaic meter, suddenly becomes subordinated to choriambic acceleration in the middle of a verse, and ends with the same restrained trochaic tempo. Here, the choriambs may act as emotionally distinctive factors. This phenomenon appears in two parallel ines (21 and 23), where the anapaestic adverb is incorporated into the choriambs:

καὶ γὰρ αἰ φεύγει, ταχέως διώξει (21)
αἰ δὲ μὴ φίλει, ταχέως φιλήσει (23)

Being aware of the subjectivity in this kind of a deliberation, I shall confine myself, in my further examples, to the places, where the acceleration of rhythm seems to correlate very highly with the meaning. It usually does, when the impression of movement and speed is being expressed. The same can be said about the choriambs or rather the anapaests included into them, in the description of the flight of the flock of birds drawing the goddess' chariot (cf. 1. 10: ὤκεες στροῦθοι περὶ γᾶς μελαίνας and 1. 11 f.: πύκνα δίννεντες πτέρ' ἀπ' ὠρανωΐθε-/ρος διὰ μέσσω).

The form of the invocation hymn (κλητικὸς ὕμνος), which leads to a state of religious ecstasy in Sappho, does not interfere with the conveyance of subjective meaning. The same goes for the descriptive parts of the song, which, under the influence of strong personalization and lyricization, express the poetess's mood

---

[3] D. Page, *Sappho and Alcaeus, An Introduction to the Study of Ancient Lesbian Poetry*, Oxford 1955, p. 17.

[4] Cf. Page, *o. c.* p. 6.

at the moment. One may come to a similar conclusion while reading fragment 2 (L.—P.) — δεῦρύ μ' ἐκ Κρήτας ἐπὶ τόνδε ναῦον. Having accepted C. M. Bowra's[5] observations concerning the compositional rule of describing the place to which Aphrodite is called (proving that it serves different cult functions of Aphrodite), one cannot help noticing that the description is the result of the poetess's esthetic inclinations. The memories of the hours spent in gorgeous meadows, full of fragrant flowers, are frequent motifs in her songs (cf. fr. 94 and 96, L.—P.), since she liked to endow the scenery with a rosy shade ("locus amoenus"). More detailed analysis of the described sensations shows what a subtle and receptive nature the Lesbian poetess had. She notices odours (sweet breath of a wind from meadows), temperature and moisture (cool dew on apple tree twigs), sounds (whisper of water), colours (meadows full of spring flowers), chiaroscuro effects (a shade made by rose shrubs). The atmosphere of the place fascinating and enchanting for everybody is expressed by an unusually poetic metaphor: αἰθυσσομένων δὲ φύλλων / κῶμα καταίρει. This mood of enchantment is experienced, first of all, by the authoress herself, and it inspires her to depict the place in this way. The functional rule of composition mentioned above is supported by an esthetic dominant of a subjective character, having equal importance to that of the rule.

While talking about Sappho's lyrics one cannot omit the so called "standard of intimacy" of her poetry. Her poems are unusually exoteric, there is always a tendency for autoanalysis, for a detailed description of her personal experiences,but that is made by an aloof observer. The famous fragment 31 (L.—P.) — φαίνεταί μοι κῆνος ἴσος θέοισιν — is a good example of such a situation. Worth noticing is the fact, that Sappho describes the physical symptoms of sensations aroused in her at the moment she sees her beloved girl ward talking to a man and laughing in his presence[6]. The analysis of sensations is so detailed, that we can use a popular phrase "pathography" of love, when thinking about this song. As A. Turyn[7] pointed out Sappho assigned a new function, i. e. erotic character to the pathographic elements, known from the Greek poetry of Homer's times. This interesting way of demonstrating feelings, in spite of describing their outside, physical symptoms, is beautiful in its simplicity and directness. Lack of any artificiality in addition to economy in the choice of words and spontaneity in using comparisons and metaphors, close to the rules of colloquial style, make the song of the ancient poetess more authentic.

The attitude represented by Sappho is that of an observer who is analysing feelings, and leads in fragment 16 (L.—P.) — οἱ μὲν ἰππήων στρότον — to rather

---

[5] C. M. Bowra, *Greek Lyric Poetry*, Oxford 1961, p. 197 f.

[6] I concur here with Page's interpretation (*o. c.* p. 30 ff.), in which he rejects Wilamowitz's theory (*Sappho und Simonides*, Berlin 1913, p. 56 ff.) that the song has a typically occasional, i. e. wedding character.

[7] A. Turyn, *Studia Sapphica*, Eos, Supplementa VI, Lwów 1929.

general reflexions upon the human ideal of beauty (τὸ κάλλιστον). The poetess gives several examples of different opinions on the subject, and says herself that the most beautiful thing for man is "what he loves" (κῆν' ὅτ-/τω τις ἔραται). She thinks, as W. Steffen noticed [8], that there are no objective values, but only subjective ones. The same was claimed by a sophist Protagoras of Abdera in his well known statement πάντων χρημάτων μέτρον ἄνθρωπος. Her subjective views are illustrated by two examples, one from mythology (the beautiful Helen leaving the best of husbands because of Aphrodite's call), and one from her personal life (the picture of absent Anactoria is dearer to her than those of the Lydian chariots or of a battle between hoplites in full armour). In C. M. Bowra's opinion, the last example may be treated as including some elements contrasting with a man's ideal of beauty represented by Alcaeus[9]. The song as a whole proves that Sappho's experience could be realized in her poetry in a form far from a simple description, coming to be a stimulus for writing a poem of a reflexive and philosophic character.

From the tone assumed by the poetess, one can see that she wants not only to propagate her views but also to convince the reader that these views are correct (cf. 1.5 f.: πάγχυ δ' εὔμαρες σύνετον πόησαι / πάντι τοῦτ'). So, one can suppose that there was also a didactic purpose in writing the song — i. e. to make the girls from θίασος realize the importance of love in life. That point is worth noticing since it may lead to very interesting interpretations.

Let us take as an example Sappho's famous pathographic song (fr. 31, L.—P.). How are we to explain the atmosphere of adoration for a person of the same sex, reflected even in the physiological sphere? We know the inclination for exalting their affections of Sappho and her girl wards [10], we also realize that Hesiod's "overpowering Eros" (Ἔρος λυσιμέλης), who shakes the poetess's heart, is one of her most favourite motifs [11]. That rather increases than dispels our doubts. The scholars' opinions, if they say something clear on the subject [12], are divided. D. Page in the quoted passage from his book about Sappho and Alcaeus opposes the defenders of Sappho's pure character, who have as their mainstay the authority of Wilamowitz [13]. Page, however, states objectively that no evidence can be found in Sappho's preserved poetry that there are any connections between her and the behaviour ascribed to the women inhabiting the island [14]. Recently, new voices have arisen in order to defend the Lesbian poetess against the accusations which are connected

[8] *Antologia liryki greckiej*, ed. W. Steffen, Wrocław 1955, p. 109.

[9] *O. c.* p. 180 f.

[10] Cf. fr. 94, 1 (L.—P.): τεθνάκην δ' ἀδόλως θέλω, and fr. 95,11 (L.—P.): κατθάνην δ' ἵμερός τις ἔχει με.

[11] Cf. fr. 130 and fr. 47 (L.—P.).

[12] Cf. Page, *o. c.* p. 140 ff., and G. L. Koniaris, *On Sappho, Fr. 31 (L.—P.)*, Philologus CXII 1968, Heft 3/4, p. 173 ff.

[13] Wilamowitz-Moellendorff, *o. c.*

[14] H. Ruediger is of the same opinion on the subject, see: *Griechische Lyriker*, Zürich — Stuttgart 1968, p. 31 f.

with her name as a result of a long tradition. L. Winniczuk, for example, states [15] that the imputations of her perversive relations with the girls are not current now. A. Lesky [16], a representative of recent authorities, expresses a similar opinion in his *History of Greek Literature.* If we take into consideration the discussed fragment 31, we may accept W. Steffen's [17] opinion that we deal here with the feelings aroused by the thought of a parting with a girl ward. On the other hand it is easy to observe the erotic base of these feelings what was already obvious for Longinus, who in his treatise *On Sublimity* (10,1) wrote: "All the symptoms of this type are characteristic of those in love".

After accepting the "didactic" point of view which is proposed above we can interpret the controversial song Φαίνεταί μοι κῆνος in a different way. While in song 16 (Οἱ μὲν ἰππήων στρότον) the poetess makes her girls realize the importance of love in life, here she shows them in what way such love could and should be experienced. She acts according to her own individual way of experiencing reality, and that proves her great sensitiveness and subtlety of feelings. In other words Sappho wants her girl ward to follow her own model of experiencing reality [18], exaggerated and exalted a little, but still sincere and moving. The motive behind her endeavours is to cultivate in the girls consigned to her care the ability of experiencing real love. On the other hand the thought of the future departure undoubtedly diminishes the poetess's joy of the girl's happiness. Sappho's Eros, appearing in her songs not necessarily in a narrow, physical meaning, manifested himself in her desire to keep the girls with her. Thus, all these feelings created by her sensitive imagination can appear together in song 31.

Considering Sappho's imagination, it is worth noticing that it sometimes becomes a powerful motif, having a great constructive influence on the process of building up her songs. Her imagination is the source of a charming poetic picture (fr. 96, L.—P.), in which Sappho presents the girl from her circle who in distant Lydia longs for her beloved girl-friend Atthis. The picture is artistically functional; the poetess consoles Atthis and says that her feelings are returned and that her girl -friend is also painfully experiencing the separation, although her queenly beauty among the Lydian girls is that of the moon among the stars [19]. The description of a moonlit night which follows the comparison deserves a separate discussion. D. Page [20] considers this description the most important element, the consolation of Atthis being only the frame. In my personal opinion it is longing that turns out

---

[15] Winniczuk, *o. c.* p. 21 and 30 f.

[16] A. Lesky, *Geschichte der griechischen Literatur*, Bern — München 1963, p. 170.

[17] Steffen, *o. c.*, Introduction, p. XCV and p. 106, Notes.

[18] Sappho's own opinions are illustrated in her criticism of a woman who does not understand poetry (fr. 55, L.—P.), as well as in her advice concerning her pupil-girls' dresses and appearance (cf. fr. 81 b, L.—P.).

[19] A similar comparison may be found in fr. 34 (L.—P.).

[20] *O. c.* p. 95.

to be the main motif of the poem. The independence of the night picture unlike that of the first part of the comparison is considerable, but it may be a result of the influence of Homer's epic technique. The discussed comparison in its structure fully deserves the name of a Homeric comparison. It does not mean that the poetess wanted to diminish the role of a thematic presentation. On the contrary —the comparison is an illustrative and enriching element, and we are to understand it in that way. It is obvious that the comparisons of Sappho's songs differ in theme and tones from Homeric models. The subtle nature of the poetess, easily effected by the beauty of the moonlit scenery becomes clearly visible here. The esthetic inclinations of the poetess are well seen in the choice of objects described by her. Blooming roses, flowery fields and pearly dew appear here like in fragment 2. The stress is laid on the picture of "the rosy-fingered moon" (βροδοδάκτυλος μήνα), outshining all the stars in the sky [21] — a conscious transformation of a Homeric motif. The picture agrees in its mood with the rest of the poem and it has an important constructional role, namely that of transferring lyrism to the poem. The night scenery presented by Sappho, was, in the opinion of the ancients, best for expressing longings, memories or sorrows. A. Turyn pointed out [22], that the night scenery motif, especially the seaside night scenery motif had one function in all the works of Greek epic writers of all literary periods. Sappho's lyrical disposition brings about the fact that the descriptive elements of the comparison full of the melancholy and delicacy typical of the poetess are hard to find elsewhere.

The motif of memories is most frequently adapted by Sappho and it is very characteristic of her poetry, especially of her songs about girl wards. In the above mentioned fragment 16 the memories of Anactoria resulted in a philosophical consideration and made the poetess think of the problem of subjectivity while discussing human ideals of beauty. One finds an example of a different use of the same motif in fragment 96, in which Sappho's girl ward longs for her beloved girl-friend Atthis (a lyrical subject being in the third and not in the first person). The departure of a girl, whose name the reader does not know, is the subject of a whole song (fr. 94, L.—P.). In the song Sappho comes back to the moment in which she was saying good-bye to the departing girl. She cites the girl's own words full of despair and sorrow τεθνάκην δ' ἀδόλως θέλω, as well as her own consoling answer, in which she reminds the girl of the time they spent together among flowers, feasts and cult ceremonies. Sappho's words, controlled, but full of motherly cordiality, contrast with the girl's affected speech. While carefully reading the passage one may notice the stress placed on the authoress's present feelings as well as the experiences, contrasted with the plain of her memory. That results in an ambivalent character of Sappho's consolation; it might be addressed to the poetess herself, because her old feelings are awaken by memories.

---

[21] Cf. fr. 34 (L.—P.).
[22] *O. c.* p. 59 ff.

The picture of Sappho's inner emotions would not be complete if we did not take into account her motherly feelings. Her deep love for the child did not need sophisticated words. The form depended on spontaneity of feelings and not on dissimulation. When one reads Sappho's lines devoted to her beloved daughter Cleis, in which she compares the girl to golden flowers and finds her more precious than the whole land of Lydia (fr. 132, L.—P.), one cannot help feeling, that it was impossible to find more congenial form of expressing this. Her motherly feelings are also visible in fragment 98 (L.—P.), where she complains that she cannot give her daughter what she herself was given by her mother; instead of a multicoloured headband her child will be offered only a Mytilenian fillet and flowers [23].

The purpose of the above analysis of most of Sappho's subjective songs has been to answer the following question: In what formal equivalent did Sappho choose to express her most personal experiences? The poetess's sincerity of feelings and her indisputable mastery of form brought forth the admiration of the ancients. Their conscious imitations of and borrowings from her works meant the acceptance of the artistic assumptions of the poetess. The range and depth of the emotional states expressed by Sappho and her conscious auto-analysis resulted in an enormous popularity of her art. Its reflection can be traced both in violent and passionate works of Catullus and in the reflexive lyrics of Horace.

The importance of Sappho for the world lyrics had not ceased to exist with the decline of the epoch; her songs belong to the canon of the best known works in literature. This is due, first of all, to the subjective lyrics, which are felt by the contemporary reader as representative of the literary genre. Owing to them Sappho will remain for this reader the most lyrical of Greek poets.

Poznań

---

[23] I concur here with W. Steffen's interpretation, see: *De Sapphus carmine Hauniensi-Mediolanensi*, Eos XLIII 1948—49, p. 77.

Eos LVIII/2 1969/1970

SELF-PUBLICITY AND POLEMICS IN GREEK CHORAL LYRICS

By

STANISŁAW GZELLA

The first and most important task, which every choral poet had to take upon himself, was to ensure the sufficient number of patrons and commissions. The great supply of choral productions and the keen competition among the suppliers did not allow him to fold his hands and wait for the orders. If he wanted to pursue his calling, he must have bustled about his concern. It was of especially great importance in the sixth and fifth century when the power of the hereditary nobility decreased and the aristocratic ideals of choral poetry started fading and giving way before the new democratic ones. The public spot-light was at that time more and more turned away from the hymns and encomia and directed at the developing drama. The choral poet was forced to solicit the custom. With the view of enlarging the circle of his customers and encreasing the quantity of their commissions he advertised his own production and criticized that of his rivals. In discussions he was engaged in or speeches he delivered, in poetical letters he sent to the tyrants and rich noblemen as well as in the songs composed to order he would persuade his listeners or readers that choral poetry was an art which they ought to have held dear, liked much, and called for as often as possible. At the same time he would censure the literary views of his competitors and find faults with the songs of their implying that the only poet worth to be commissioned was himself. In the fifth century he kept repeating these advertising arguments in a more and more insistent manner putting them in every composition of his and making them a guiding thought of many a song of his (e. g. *Pyth.* 1, *Nem.* 4, *Isth.* 2). He was actually not much different from his caricature in Aristophanes' *Birds* where we see him coming to Nephelococcygia in search after commissions and gains and delivering a sonorous allocution impregnated with commercials. He could not choose but defend his trade.

1. THE VALUE AND USEFULNESS OF CHORAL POETRY

In the first place the choral poet endeavoured to manifest the value and usefulness of the art he cultivated. He usually brought three aspects of the choral poetry to his addressees' notice, namely its divine origin, beautifying charm and (in case of epinicia) indissoluble bond with the athletic victory.

Choral poetry flows from the divine inspiration. It is god that really creates it (fr. 146 T) and it is from him that the poet and the customer get the choral song as a gift (*Ol.* 7,7, *Ol.* 3,10, Bacch. 18,4; 12,223). Hence it may be understood that

the choral production is called 'Απολλώνιον ἄθυρμα (*Pyth.* 5,23, Bacch. 8,87) and Μουσᾶν ἄγαλμα (*Nem.* 3,13, Bacch. 9,11) or the wise daughter (*Nem.* 4,3), the soil (*Nem.* 10,26), the field (*Pyth.* 6,1 f.), the garden (*Ol.* 9,27), the flower (*Isth.* 8,16), the sound (*Nem.* 6,39) and the chariot (*Pyth.* 10,65, *Isth.* 1,6) of the Muses or Charites.

Choral poetry is χάρις ζωθάλμιος (*Ol.* 6,10), that is a beautifying charm of life. It brings joy to those who listen to it (*Ol.* 9,30, Bacch. 9,11 ff.) and is able to gratify them more than the warm bath or sensual pleasures (*Nem.* 4,1—5). It is like refreshing water (*Nem.* 7,62, *Isth*, 6,70 f.), sweet honey (*Ol.* 10,102 f., fr. 46,43 T), delicious wine (*Isth.* 6,1—3) or divine nectar and ambrosia (*Ol.* 7,7, Bacch, 1,1 f.). Not only men, but the gods, heroes and the very dead enjoy listening to choral poetry. During the wedding festivities of Zeus the immortal guests, being in the lap of luxury,were not fully satisfied, because they missed the choral song (fr. 20 T). The king of the gods himself is enchanted and spellbound when he hears the sound of the lyre accompanying a song (*Pyth.* 1,5—12). The heroic demigods of the past ages were sometimes treated with honour of listening to the songs performed by Apollo himself and the Muses (*Nem.* 5,22—26, *Isth.* 8,56—60). It is choral poetry that makes Hyperboreans happy (*Pyth.* 10,37—39). Indeed, the ghosts of the nether-world are pleased with it (*Pyth.* 5,96—103). Only contemptible beings like Typhon or the vulgar mob are not responsive to the charm of choral poetry (*Pyth.* 1,96—103, *Nem.* 7,23 f., fr. 48,13—15 T).

The choral song is firmly connected with the athletic victory. It is so necessary to the victors as the wind to the sailors and the rain to the farmers (*Ol.* 11,1—6). It makes a public issue of their success divulging it among the living and posterity (*Pyth.* 8,33—35, Bacch. 2,1—5; 9,13 f.; 12,232 f.). It noises the report of the victory abroad with more expedition and efficiency than the messenger galloping on horseback or sailing on board of a hasty ship (*Ol.* 9,23/4—27). It is like the fire signal which is able to spread a report with immense rapidity (*Isth.* 3,4,61 f.). The choral song makes the victor's name notorious and his person admirable (*Ol.* 10,97^{b}—100, *Pyth.* 10,55—59, Bacch. 8,1—6). It brings greater fame than the immovable statue which some victors buy for their own honour (*Nem.* 5,1—5) [1]. It magnifies the human feats and achievements (*Nem.* 4,40—42, *Isth.* 5,64, *Pyth.* 5,99, *Ol.* 10,95) and makes them seem more glorious than they really are (*Nem.* 7,20—23). It sets the hero of the song in the rank of the kings (*Nem.* 4,83 f.). The choral song secures the gained fame in duration (Bacch. 8,78—87). It is something of a looking-glass reflecting the victory for the living and posterity (*Pyth.* 6,14—18, *Nem.* 7,14) or of a huge statue rendering it memorable (*Nem.* 8,47). Memory of the victors remains vivid due to nothing but to the choral song (*Pyth.* 3,112—115, *Isth.* 1,93—

---

[1] Sculpture flourished on Aegina in the sixth and fifth century (cf. Wagner, *Äginetische Bilderwerke*, Stuttgart 1817, p. 323) and certainly competed with choral poetry there. Perhaps it is why Pindar in his song for an Aeginian customer sets his own art against that of the sculptors.

100[b], *Isth.* 3,4,53—60, *Isth.* 5,28—32, Bacch. 3,90—96). Even the most splendid success in athletics falls into oblivion if it is not extolled by the choral poet (*Ol.* 10,95—97[b], *Nem.* 9,6—8, *Isth.* 7,16—21, fr. 126, fr. 273 T). The victor, who did not order an epinicion, resembles an issueless and heirless rich man who has nobody to bequeath his fortune to (*Ol.* 10,90—94) and his victory is like that of a cock fighting on the country yard (*Ol.* 12,13—18). In the choral song the victory comes into bloom again (*Nem.* 9,48 f.). On account of all these qualities the choral song is the most precious reward (*Pyth.* 2,14, *Nem.* 5,48, *Nem.* 7,16; 63, *Isth.* 1,45, *Isth.* 3, 4,7, *Isth.* 5,27, *Isth.* 8,1—5). It can be compared with the wreath or headband adorning the victor's temples (*Ol.* 1,8 f., *Ol.* 11,13 f., *Nem.* 7,77—79, *Nem.* 8,14 f., *Isth.* 5,69 f., *Isth.* 7,39, fr. 207 T) or with the gold chalice given to the suitor as a free gift by the young girl's father in token of his consent to their marriage (*Ol.* 7,1—6). It makes the victor so happy that he forgets the pain inflicted on him by his adversary's blows (*Nem.* 3,17 f., Bacch. 18,35 f.). Last not least, the choral song, owing to its sacral nature, should be looked upon as the means of winning the favour of gods and, consequently, of ensuring new victories in future (*Ol.* 2,13—17, Bacch. 16,130 ff.).

2. SELF-PRAISE OF CHORAL POETS

Persuading his listeners or readers that choral poetry was valuable and useful, the poet made sometimes a condition: The song renders glorious and immortalizes the customer provided that it is well composed (*Nem.* 4,6,8, *Isth.* 3—4,58 f., Bacch. 8,82—84). This way the poet would awaken suspicion and distrust as to the worth of his rival's poetry and imply that only his own songs are trustworthy. He endeavoured to strengthen the customer's confidence for that matter with point-blank self-praise. He praised his own person telling roundly he was superior in abilities to his competitors and he praised his own poetry enumerating its merits and excellencies.

Examples of high self-respect and self-assertion, ὑπερφανία, of the choral poets can be found already in fragments of the 7th—6th century. It is generally understood that Alcman liked to speak well of himself and his poetry (e. g. fr. 13; 49; 67; 92; 93; 94 D) and that Ibycus expressed openly his sense of personal greatness (fr. 3,43—48[a] D). The same note of boastfulness sounds often in the songs of Pindar and other choral poets. Everyone believed himself to be the man of Apollo's choice (fr. 159 T), the servant of the Muses and Charites (*Ol.* 3,4, *Ol.* 10,101, *Nem.* 3,1, fr. 169 T, Bacch. 5,13 f.; 11,1—4; 15,1—5,), the prophet (fr. 46,3 f.; fr. 168 T, Bacch. 8,3), the sage and the teacher of wisdom (*Ol.* 1,8 f.; 116, *Ol.* 11,10, *Pyth.* 3,113 f., *Pyth.* 4,248), equal in dignity with the kings (*Ol.* 1,111[b]—115, fr. 137 T). Everyone considered his profession to be a holy vocation and sacral duty (*Nem.* 4,43, *Ol.* 3,7). Everyone claimed an exceptional fame (Bacch. 5,13; 18,11) and contended that he had the advantage over his rivals trying to prove it by means of various metaphors: e. g. he compared himself to a victorious competitor in running (*Nem.* 8,19), in long jumps (*Nem.* 5,19 ff.), in javelin-throwing (*Pyth.* 1,42 ff.), in throwing the discus

(*Isth.* 2,35 ff.), to an archer (*Ol.* 9,5 ff.) or to an owner of the chariot (*Ol.* 6,22 ff.); he called himself an eagle superior in strength of his wings to other birds (*Nem.* 3,77 f., *Ol.* 2,94/5—97, Bacch. 5,16—33) or a nightingale conspicuous by the beauty of its song (Bacch. 3,97 f.) or a loud-humming bee (Bacch. 10,8). He gloried in his ingenuity and devicefulness (*Ol.* 2,91 f., *Nem.* 3,9, *Isth.* 5,51—53, *Ol.* 13,91, Bacch. 5,31—33; 18,1—4), he displayed his originality (*Ol.* 3,4 f., fr. 86 T, Bacch. 18,8—11) or stressed his adherence to the tradition (*Ol.* 10,81 f., Bacch. fr. 5), he brought his veracity to his listeners' notice (*Ol.* 1,28—36, *Ol.* 13,50; 89, *Pyth.* 2,86—88, fr. 244; 245 T) and called their attention to his concise style and brevity of composition (*Pyth.* 9,79—82, *Pyth.* 10,51—54; 81—84, *Pyth.* 11,41—45, *Nem.* 4,33 f., *Nem.* 10,19 f., *Isth.* 6,53—56, fr. 86 T), to the popularity or exclusiveness of his poetry (*Isth.* 1,1—4, *Ol.* 2,93 f.) and to many other excellencies of it (*Ol.* 6,27—31, *Ol.* 9,23/4, *Ol.* 10,98, fr. 223 T, Bacch. 5,195—197; 12,216 f.).

3. SUGGESTIONS AND OVERTURES OF NEW SONGS

Bringing forward reasons in support of the superiority of his own poetry, the choral poet meant to warn his listeners and readers to commission nobody but him. He wouldn't stop at that. He used to hint around for new commissions. For instance, he wished his Muse to flourish, that is to become more famous on account of encreasing number of commissions (*Ol.* 6,105, fr. 46,134 f. T), or he gave his customer to understand that his victory made such a rich and ample subject that it deserved another song (*Pyth.* 6,5—14, *Nem.* 9,42 f.), or he prompted him to take example by somebody who ordered many songs and found much pleasure in them (*Pyth.* 4,298 f.). Sometimes he made a clear tender of his poetical abilities and without mincing words offered to compose a new song.

Pindar usually foretold his customer new victories and in this connection expressed his readiness for order. In *Pyth.* 10,55—59 he hopes that the victorious favourite of Thorax will carry the day again giving occasion to new triumphal solemnities and new songs. He puts his trust in Thorax' friendship expecting to be commissioned by him again for that future occasion. In *Ol.* 1,106—116 he makes a prophecy that on the next Olympic games Hieron will gain victory with his chariot and give him commission for a new epinicion. He contends that he is the most worthy poet of all the Greece to praise the greatest Greek ruler upon every occasion. He commends himself to Hieron in two other songs as well. In *Pyth.* 3,63—76 he declares he is willing to come with a new song to Syracuse again, in *Pyth.* 2,96 he wishes to be commissioned and admired by the noblemen and to enjoy their company: ἀδόντα δ' εἴη με τοῖς ἀγαθοῖς ὁμιλεῖν. In *Isth.* 6,1—8, on purpose to offer his poetical services to a rich aristocrat, he builds a beautiful metaphor. He refers to an old custom of banqueters. It was usual for them to fill the crater with wine three times and to pour out a drink-offering in honour of the gods as many times. Pindar's song is as if a crater full of the wine of poetry and a libation made to gods by way of thanks for the victory they helped to carry off. For the first time Pindar filled it

composing and performing *Nem.* 5 which was an expression of Lampon's gratitude to Zeus for his son Pytheas' victory in Nemea. In *Isth.* 6 he pours out the second libation in honour of Poseidon and the Nereids, to whose help Lampon attributed the Isthmian victory of his other son, Phylacidas. The poet wishes this boy to be victorious on the stadium of Zeus in Olympia and himself to be commissioned by Lampon again to fill the crater of poetry for the third time.

4. THE CENSURE OF THE COMPETITORS' VIEWS AND PRODUCTION

In parallel with self-publicity the choral poets cultivated criticizm. Within the compass of their songs they polemized with each other. Everyone denied his rivals abilities and found faults with their production.

Both in his encomia and in his hymns Pindar was occupied with criticizm. He reflected upon the sources of poetry, pronounced judgement on many questions concerning the composition of choral songs [2]. He found it necessary to treat those subjects in his poetry on account of the censure his production continually encountered on the part of his rivals. Already Corinna was his critic. She charged one of his early compositions with the lack of mithological element and the other one, in which he tried to repair this defect, with its excess: δεῖ χειρί σπείρειν, οὐχ ὅλῳ τῷ θυλάκῳ [3]. Simonides reproached him with the introduction of novelties comparing his original songs with new wine (fr. 49 D):

> ἐξελέγχει ὁ νέος οἶνος, οὔπω
> πέρυσι δῶρον ἀμπέλου. ὁ δέ
> μύθος ὅδε κενεόφρων.

Bacchylides took his uncle's side defending tradition and warning against innovation (18,37, fr. 26, fr. 5 B). Both Cean poets were surely not alone in their critical opinion on that matter. Sometimes the rivals of Pindar endeavoured to set him at variance with his customers putting a bad construction upon his songs or attacking him from political positions. In the year 474 upon his return home from Sicily they spread rumours that he was an emissary of the tyrants, on the other hand they accused him of meaning well to Athens pointing at the Athenian dithyramb of his (fr. 92 T)[4]. About the year 467 they divulged on Aegina that in his delphic paean (fr. 46 T) he had offended the local heros, Neoptolemos[5]. A lot of customers gave ear to those charges and leant to believe them. Pindar had to vindicate himself and defend his interest. He gives reasons for his method of concise composition which was one of the symptoms of the innovation imputed to him. He disapproves of μακραγορία — longwindedness, the opposite of his method. It comes out both

---

[2] Cf. G. Norwood, *Pindar*, Berkeley 1945, p. 165—185.
[3] Cf. Plut., *de gloria Atheniensium* 4, p. 347 f.
[4] Cf. Norwood, *o. c.* p. 123; Wilamowitz, *Pindaros*, Berlin 1922, p. 263.
[5] Cf. *Schol. Pind. Nem.* 7,94 a, p. 129,6 Dr.

in old dithyrambic poetry (fr. 86,1—3 T) and in the songs of his rivals who are like the croaking daws and ravens (*Nem.* 3,78, *Ol.* 2,94/5 f.). It makes the song tedious and is altogether unseemly in lyrical poetry (*Pyth.* 8,30—33). Avoiding it Pindar tries to seize the essence of the matter in every topic and represent it as curtly as possible after the fashion of the laconic people from Argos (*Pyth.* 9,79—82, *Isth.* 6,53,55 f.). True enough, he gives sometimes impression of haste and ramblingness resembling an active bee which never sits on a flower still (*Pyth.* 10,51—54), but then he manages to capture and hold the interest of his audience (*Nem.* 10,19 f.). He fights repeatedly for the right to break away from the tradition and to alter the myths, if they are untruthful. On behalf of truth he cleans the mythological stories of the fabulous fiction invented, in his opinion, by Homer and other poets (*Ol.* 1,28—36). He is aware that his veracity provokes the conventionalists to fulminate against him. He awaits their anger with head held high reading another proof of his own greatness into their censure (*Nem.* 7,20 ff.). Refering to the metaphor of Simonides (fr. 49 D) he praises original songs (*Ol.* 9,51—53/4):

> ἔγειρ' ἐπέων σφιν οἶμον λιγύν,
> αἴνει δὲ παλαιὸν μὲν οἶνον, ἄνθεα
> δὲ ὕμνων νεωτέρων.

In *Pyth.* 11,52—55 he refutes the imputation of being sympathetic with tyranny:

> τῶν γὰρ ἀνὰ πόλιν εὑρίσκων τὰ μέσα μακροτάτῳ
> ὅλβῳ τεθαλότα, μέμφομ' αἶσαν τυραννίδων.
> ξυναῖσι δ' ἀμφ' ἀρεταῖς τέταμαι. φθονεροὶ δ' ἀμύνονται ἄτᾳ.

In *Pyth.* 9,93—99 he fights it out with those κακολόγοι πολίται who impeached him of having a liking for Athenians. In *Nem.* 7 he makes an ample apology regarding the alleged offence of Neoptolemos in his delphic paean[6].

In his struggle with the rivals Pindar did not act on the defence only. He replied to their charges with fierce counterattacks spattering them with offensive epithets: Βοιωτία ὗς (Ael. *V. h.* XIII 25), πίθων (*Pyth.* 2,72), κόρακες (*Ol.* 2,96), laying the blame of malice (*Ol.* 8,54 f.), calumnies (*Pyth.* 2,73—96), and greediness (*Pyth.* 1,92 f., Isth. 2,6—8)[7] upon them, denying their abilities and depreciating their production (*Ol.* 2,91—97). He endeavoured to prove his judgement with reasons iniciating the heated contention as to *ars* and *ingenium* which has outlived the lyrical age. His stand was clear[8]. He distinguishes the innate poetical talent issueing from gods or destiny from the acquired, valueless one (*Ol.* 9,107/8—112). The real poet has no need of learning his profession. He *nascitur* (*Ol.* 2,91—97, *Nem.* 4,37—43, *Nem.*

---

[6] Cf. F. Mezger, *Pindars Siegeslieder*, Leipzig 1880, ad loc.

[7] Dissen, Boeckh, Fennel and Wilamowitz following the scholiast read an allusion to φιλοκέρδεια of Simonides into Pindar's opinion on new and old poetry in *Isth.* 2,6—8.

[8] Cf. Mezger, *o. c.* p. 166.

3,38—40). Pindar attributes the title of the real poet only to himself, claiming an exclusive right to be admired and commissioned. He foretells his final triumph over his rivals (*Nem.* 4,36—43):

ἔμπα, καίπερ ἔχει βαθεῖα ποντιὰς ἅλμα
μέσσον, ἀντίτειν' ἐπιβουλίᾳ· σφόδρα δόξομεν
δαΐων ὑπέρτεροι ἐν φάει καταβαίνειν.
φθονερὰ δ' ἄλλος ἀνὴρ βλέπων
γνώμαν κενεὰν σκότῳ κυλίνδει
χαμαὶ πετοῖσαν. ἐμοὶ δ' ὁποίαν ἀρετάν
ἔδωκε Πότμος ἄναξ,
εὖ οἶδ' ὅτι χρόνος ἕρπων πεπρωμέναν τελέσει.

He never mentioned his competitors by names, it being contrary to convention, nevertheless, his audience always knew well whom did he allude to and in many cases we are able to guess it as well.

In *Ol.* 2,91—97 he bids defiance to his two greatest rivals from Ceos:

... πολλά μοι ὑπ' ἀγκῶνος ὠκέα βέλη
ἔνδον ἐντὶ φαρέτρας
φωνάεντα συνετοῖσιν· ἐς δὲ τὸ πὰν ἑρμανέων
χατίζει· σωφὸς ὁ πολλὰ εἰδὼς φυᾷ· μαθόντες δὲ, λάβροι
παγγλωσσίαι κόρακες ὥς, ἄκραντα γαρύετον
Διὸς πρὸς ὄρνιχα θεῖον.

The identification of the authour with the eagle and of Simonides and Bacchylides with the croaking ravens is not arbitrary. There is every appearance that it is true. The ode was composed by Pindar soon after he had left Syracuse where the first round of his competition with Simonides and Bacchylides for Hieron's patronage took place. Somehow or other he left his rivals in possession of the field. He had good reason to be afraid of their hostile „croaking" also in Acragas. Both poets were well known there. Simonides was held in high esteem by the noblemen of Acragas, he had dealings with Xenocrates who had commissioned him to compose an epinicion (fr. 12 D), he frequented the court of Theron as a diplomatic messenger of Hieron (schol. Pind. *Ol.* 2,29 d., p. 69,17 Dr). Occasionally he didn't fail to advertise the Muse of his own and, perhaps, of his nephew and to impeach that of his Theban competitor with the lack of clarity and other faults. He was likely to have a circle of his adherents in Acragas. It being so, Pindar turns to Theron as to the wise man who understands poetry and warns him not to be misled by those who recommend the mediocre Cean poets. They are conceited but empty of innate abilities. That he had Simonides and Bacchylides in mind, he gave to know making use of dualis praesentis indicativi of the word γαρύειν. This form denotes two competitors of Pindar, so related to each other that they can be mentally easily coupled. The dualistic form and its meaning in this context came already to the attention of the scholiast.

His comment to this place runs as follows: εἰ δέ πως εἰς Βακχυλίδην καὶ Σιμωνίδην αἰνίττεται, καλῶς ἄρα ἐξείληπται τὸ γαρύετον δυικῶς. καὶ οὕτως ὄντως ἔχει ὁ λόγος (schol. Pind. *Ol.* 2,158 d, p. 99,21 Dr). The ancients accepted his authority with one consent. Attempts made by some modern scholars to shake this unanimous tradition are not forcible. They either question the correctness of the delivered form γαρύετον emending it into γαρυέτων (Bergk, Schroeder) or try to undermine its dualistic signification in other way, viz. they contend that it could have been used instead of pluralis (Friederichs, Mezger ad loc.). Some scholars, acquiescing in the delivered form γαρύετον and its dualistic meaning, set aside Simonides and Bacchylides and look for other pair of Pindar's rivals[9]. They beat their brains in vain. The words of Bacchylides (fr. 5 B):

> ἕτερος ἐξ ἑτέρου σοφὸς τό τε πάλαι τό τε νῦν,
> οὐδὲ γὰρ ῥαῖστον ἀρρήτων ἐπέων πύλας
> ἐξευρεῖν

appear to be a sane response to Pindar's challenge and may be treated as a ground for belief that the Cean poets knew the contents of *Ol.* 2 and took Pindar's remark of two croaking ravens personally.

In *Pyth.* 2, a poetical letter sent to Hieron in the year of his greatest victory in Olympia, in 468, Pindar virtually polemized with the syracusian courtiers. He suspected them to have influenced the tyrant's decision to commission Bacchylides. They are ingratiating like dogs (v. 52) and sly like foxes (v. 76), they begrudge the poet his fame (v. 89 f.) and will not resign themselves to their own mediocrity (v. 93—96). Pindar declares an unplacable and relentless war to them and predicts their defeat (v. 83—85). Actually it is Bacchylides that makes him envious and angry. In his opinion the Cean poet succeeded at Syracuse in consequence of base machinations and mean slanders of Hieron's courtiers. Bacchylides gets ahead, like Archilochus did, by help of the malicious tongue (v. 52—56). He certainly does not owe his new commission to his poetical abilities which do fail him. He is like a monkey, a creature able to amuse, but stupid and worthy of contempt. Only gullible children admire it: καλός τοι πίθων παρὰ παισίν, αἰεὶ καλός. (v. 72 f.). The imputation of the practice of imitation and, perhaps, of courting the popular taste and favour implied by the image of a monkey was not quite groundless as far as Bacchylides was concerned.

Pindar continues the polemic with him in a couple of songs for Aegina the custom of which both poets canvassed for. Following the scholiast we identify with Bacchylides in *Nem.* 4,36—43 the ἄλλος ἀνήρ who is jealous of Pindar's ability and fame and who promulgates some false doctrine without success and in *Nem.* 3,38—40 the ψεφεννὸς ἀνήρ whose mind is unperfect, whose art is learnt from others and whose songs are without worth. We also think that this very poet Pindar alludes

---

[9] See J. B. Bury, *The Nemean Odes of Pindar*, London 1890 (ad *Nem.* 17).

to in *Nem.* 7 where he sets his own difficult poetry against an easy "wreathing" (v. 77—79) and deprecates verbosity (v. 105). Indeed, using the word μαψυλάκας which sounds like the name of Bacchylides, he makes it plain it is his rival from Ceos he has in mind [10]. It is most probable that Bacchylides was in some way involved in the discussion between Pindar and Aeginian noblemen respecting the delphic paean (fr. 46 T). Contending for Aegina he attended with eager ears to Pindar's dealings with Aeginian customers and knew how to put to his use any blunder of his great rival.

The survived Pindaric and Bacchylidean songs of victory and other choral remains give us a faint and hazy notion of the polemics the choral poets used to put into the mouths of their dancing choruses and make it impossible to frame an interesting and fully comprehensible chapter of the ancient literary criticizm. These polemics were theoretical on the surface but had an economic base — they could have been always reduced to money matters. Hence it may be understood that in their form and course they were devoid of academic character and were often carried on *cum ira et studio* resulting in personal enmities of the debators.

Obkas ad Chojnice

---

[10] Bury, *o. c.* p. 126.

Eos LVIII/2 1969/1970

QUELQUES REMARQUES SUR LE CARACTÈRE COMIQUE DES PERSONNAGES SCÉNIQUES D'ARISTOPHANE

Par

ANNA M. KOMORNICKA

Τοῖς σοφοῖς μὲν τῶν σοφῶν μεμνημένοις κρίνειν ἐμέ
τοῖς γελῶσι δ' ἡδέως διὰ τὸν γέλων κρίνειν ἐμέ. (Ἐκκλ. 1155—1156)

Le comique propre aux comédies d'Aristophane a été analysé et discuté sous tous ses aspects: thème, action, situations, langue et style, satire politique et invectives personnelles, inventions bouffonnes, mythe et fantaisie au service du comique, enfin comique des personnages scéniques. C'est ce dernier aspect que je prends la liberté de rappeler dans cette communication.

Précisons tout d'abord que l'on fera abstraction du thème comique que tel ou tel personnage invente ou réalise sur la scène, ainsi que de la situation comique proprement dite dans laquelle les personnages en question se trouvent à un moment donné. Ce que je me propose de présenter ici c'est le comique — si comique il y a — de la personnalité, des caractères et des tempéraments, de l'apparence extérieure enfin, des personnes que nous voyons paraître sur la scène.

En abordant ce problème, j'ai voulu concentrer toute mon attention sur le texte même d'Aristophane, sans me laisser influencer par les théories relatives à ce sujet lesquelles ont été exposées dans des ouvrages pénétrants et précieux, pour ne citer que ceux de Gelzer, Koch, Newiger, Rheinhardt, Srebrny, Süss, Wilamowitz, Zieliński et tant d'autres. En revanche, je me suis proposé d'analyser mes propres réactions à cet égard — et dans le cas d'une représentation au théâtre — celles du public, désirant surprendre au vif le rire ou sourire qu'elles manifestent, puis noter et étudier systématiquement les réflexions qui en découlent.

En analysant cet aspect du comique chez Aristophane, je me suis posé deux questions auxquelles — après avoir évoqué et examiné les personnages aristophaniens — j'aimerais bien essayer de donner la réponse.

1. Aristophane traite-t-il de la même manière comique tous les personnages qui se laissent classer dans le même groupe, par exemple: protagonistes et les «héros» des pièces particulières, les esclaves, les personnes épisodiques et d'importance secondaire, les divinités et héros mythologiques et fictifs etc. Quelle est, en un mot, la technique comique dont Aristophane fait usage à cet égard?

2. Sommes-nous autorisés à tirer des conclusions de la technique comique dont le poète se sert pour nous dépeindre ses personnages en ce qui concerne ses desseins autres qu'artistiques?

Examinons donc les personnes en question, non pas dans l'ordre chronologique des comédies, mais d'après le rôle que l'auteur leur a assigné. Commençons par les „héros" et vedettes des comédies. Ici déjà, au sein d'un seul groupe du même genre, les différences sautent aux yeux. Essayons d'évoquer ceux qui se ressemblent le plus à cet égard; Dicéopolis, Trygée, Pisthétairos, Euelpidès, Chrémyle, Lysistrata, Praxagora. Bien qu'ils détiennent en leurs mains l'action comique et plaisante par excellence, mais visant à des fins fort sérieuses, leur caractère n'évoque que très rarement une teinte comique. Ainsi Dicéopolis conclut une paix privée, à lui seul, Lysistrata encourage les femmes à se refuser aux hommes tant que ceux-ci mèneront la guerre. Trygée s'envole sur un escarbot au ciel pour libérer la déesse Eirene, Praxagora organise avec ses complices un coup d'Etat pour s'emparer du gouvernement du pays et ainsi le sauver du désastre dans lequel les hommes l'ont précipité et Chrémyle s'acharne à poursuivre et guérir l'aveugle Ploutos pour rendre riches ses misérables concitoyens. Bonasses ou pleins d'ingéniosité, naïfs ou perspicaces, ces héros et ces héroïnes ne sont jamais tournés en dérision, Aristophane les ayant fait porte-paroles de ses opinions à lui, de ses intentions et de ses plus chers désirs.

Les „Redende Namen" qu'ils portent attestent soit leur caractère (Dicéopolis, Pisthétairos, Euelpidès) soit leur métier (Trygée) soit la fonction qu'ils-ou qu'elles plutôt — sont censés accomplir (Lysistrata, Praxagora).

Strepsiade par contre dénote une individualité beaucoup plus nettement comique. Campagnard également, ayant mené „une vie douce, vautrée à l'abandon, foisonnant d'abeilles" il s'est vu épouser une citadine lascive et dépensière; ses propos, sa conduite révèlent un esprit borné, mesquin, avare. La guerre est un malheur pour lui, car „il n'est plus permis de châtier les esclaves". Et voilà la façon imagée dont il se caractérise lui-même et sa femme: „je sentais, moi, le vin nouveau, les claies au fromage, la laine — l'abondance; elle — parfums, safran, baisers lascifs, dépense, gourmandise" (*Nuées* 50 sqq.). Il ne se fait pas d'illusions pour ce qui est de ses capacités à suivre l'enseignement des sophistes: „vieillard sans mémoire, à l'esprit lent, apprendrai-je les finesses des raisonnements précis?" (129 sq.). Dans le dialogue avec Socrate il prend au pied de la lettre, sottement, les théories également ineptes et pseudo-scientifiques que celui-ci lui dispense (les mesures, métriques évidemment, il les prend pour demi-sétier de farine, rapproche βροντή et πορδή etc.). Il n'en est pas pour autant aussi sot lorsqu'il s'agit de l'argent qu'il refuse de rendre à ses créanciers. Dans l'enseignement des sophistes, il ne cherche que le moyen de se tirer de ses dettes („je veux apprendre l'un des deux raisonnements, celui qui ne restitue rien" et ailleurs „qu'on ne me parle pas d'ouvrir de graves avis... je veux seulement tourner la justice à mon profit et στρεψιδήσαι, glisser des mains de mes créanciers").

„As-tu de la mémoire?" lui demande Socrate.

„C'est selon si l'on me doit, je me souviens fort bien. Si moi je dois, je suis oublieux tout aussi bien".

„Des dispositions naturelles?"

„A parler, oui. A frauder, non" (483).

Socrate l'appelle ἀμαθής, βάρβαρος, πρεσβύτης παλαιογενής et puis quand l'infortuné vieillard, fier de sa malice déclare „si je devais perdre ma cause faute de témoins... alors quand il ne resterait plus qu'une affaire à juger avant la mienne, j'irai me pendre, car à un mort on n'intente pas de procès" — Socrate s'écrie: „jamais je ne vis homme aussi rustre, inepte, gauche, oublieux, δυσμαθής". Il est fort divertissant de suivre l'évolution du caractère de Strepsiade, mais nous y reviendrons plus tard.

Phidippide est un type moins pittoresque que son père. Par certains de ses traits il est le prototype de la jeunesse dorée de la comédie nouvelle et des comédies latines. Vaurien oisif et paresseux, il ne s'intéresse qu'aux courses et aux chevaux („il répand l'ἵππερον sur les biens de son père"), n'ayant d'égard pour personne. Nous faisons sa connaissance lorsqu'il dort et prend part — en rêvant — à une course, tandis que Strepsiade nous raconte les rêves que lui et sa femme nourrissaient à son sujet lorsqu'il était enfant: „Quand tu seras grand, lui disait-elle, tu conduiras ton char vers la cité comme Mégaclès, vêtu d'un tunique de pourpre. Moi, je lui disais: quand plutôt tu ramèneras tes chèvres du mont Phellée, comme ton père, vêtu d'une peau de bique "(*Nuées* 69 sqq.). Le fils prodigue n'a réalisé aucun de leurs désirs. Se laissant persuader, et de mauvaise grâce, par Strepsiade de prendre des leçons chez les sophistes, il en sort imbibé de leur doctrine et devient roué, hâbleur, ainsi que l'avait souhaité son père. „Sur son visage s'épanouit le 'Qu'as-tu à dire, toi?' et cette manière de paraître offensé alors que l'on offense et maltraite les autres, et ce regard attique!". Implacable pour son père, il prétend avoir le droit de le battre, lui et sa mère, si la fantaisie l'en prend. Tout en tenant des propos amusants, Phidippide nous répugne et le poète ne lui accorde pas la même indulgence qu'il laisse entrevoir pour le vieux Strepsiade.

Philocléon se rapproche par l'aspect comique des deux personnages précédents. C'est également une individualité haute en couleurs, comique par excellence et dépeinte par Aristophane d'une manière très ingénieuse, accusant des formes multiples. Les fait que dans sa personne — de concert avec le choeur des dicastes — le poète a voulu présenter l'image de la „héliaia", ne rend que plus authentique, que plus achevé le caractère du vieux Philocléon. La silhouette de celui-ci est traitée de façon à faire ressortir un trait dominant du personnage, trait auquel toute sa personnalité et son comportement sont assujettis; il s'agit d'ailleurs — à strictement parler — non d'une particularité de caractère, mais plutôt d'une passion, d'un „hobby" qu'il a, d'une „maladie" comme l'appellent les esclaves du prologue qui la font deviner aux spectateurs. La façon pittoresque et plaisante dont ceux-ci ridiculisent leur maître mérite d'être évoquée: „la nuit son esprit voltige autour de la clepsydre, lorsqu'il se lève, il serre les trois doigts comme s'il mettait l'encens à la nouvelle lune", au lieu de crier „vive Dèmos" il crie „vive Kèmos" (l'entonnoir de l'urne des suffrages), il prétend que „le coq avait été séduit par les prévenus pour le réveiller tard", „c'est une abeille ou un bourdon avec les ongles souillées

de cire", „il entretient une grève à la maison, par crainte de manquer un jour de cailloux" etc. Son fils Bdélycléon qui veut le faire guérir de cette „maladie invétérée et infuse dans la cité" (651) en parle dans sa prière à Apollon en ces termes: „fais qu'il n'ait plus ce caractère par trop acerbe et dur comme l'yeuse, mélange un peu de miel d'Anticyre à sa petite humeur; qu'il soit doux pour les gens, plus miséricordieux à l'accusé qu'à l'accusateur, qu'il pleure avec ceux qui l'implorent, que, corrigé de sa δυσκολία, il ôte les orties de sa colère" (*Guêpes* 877). Nous voyons que ces épithètes tantôt négatives, tantôt positives sont exprimées de façon à faire ressortir les défauts et les vices de Philocléon. Le choeur des héliastes, lui aussi, avoue que Philocléon a toujours été „inexorable, dur, quand on le suppliait, il baissait la tête. Λίθον ἔψεις !". Philocléon lui-même constate sa passion pour juger: „j'ai une envie folle (κιττῶ) de circuler le long des tableaux avec un coquillage" (349), „je ne demande qu'à me rendre auprès des urnes et a faire quelque mal (κακόν τι ποῆσαι)" — confidence plaisante certes, et déconcertante par sa sincérité („s'il m'arrive quelque chose, songez (dicastes) à me pleurer et m'enterrer sous la balustrade du tribunal"). Il fait l'impossible pour sortir de la maison et rejoindre ses compagnons. Ici, sa „maladie" est présentée tantôt par des métaphores et des comparaisons hyperboliques, tantôt par des inventions bouffonnes dans lesquelles Aristophane donne libre cours à sa fantaisie. Ainsi Philocléon s'échappe par des conduits d'eau et des lucarnes, „se plante, comme un choucas, des chevilles dans le mur pour sauter dehors" (129) furette, tapi, comme une souris, dans le fourneau, s'enfuit par le trou de la baignoire ou par la cheminée en guise de fumée. Le comique de ces métamorphoses saugrenues est encore accru par le fait que son entourage feint de se laisser mystifier („voilà notre homme qui se fait moineau. Il va s'envoler, où trouver un filet?", „La fumée? De quel bois es-tu?... C'est la plus âpre des fumées! Où est le couvercle?"). Les avantages de sa fonction de dicaste que Philocléon énumère (diverses prestations de la part de la famille de l'accusé, les suppliants qui lui font valoir son importance, la dérision de la richesse) — font ressortir sa cupidité, sa vanité, la dureté de son caractère, la „Schadenfreude" qu'il éprouve envers les riches et les puissants qui en dehors du tribunal n'auraient aucun égard pour lui, enfin son injustice. Il est néanmoins intéressant de noter qu'Aristophane a su nous rendre indulgents à l'égard d'un individu de cet acabit qui possède tout — semble-t-il — pour inspirer de la répulsion. Mais on arrive à comprendre que le tribunal semble lui offrir, pauvre diable qu'il est, la seule opportunité d'avoir l'illusion d'exercer un pouvoir, d'être „quelqu'un", sa vie de tous les jours étant des plus misérables et des plus tristes. C'est sous cet angle-là que le poète nous fait voir sa manie de juger et sa passion de condamner; c'est ainsi que Philocléon se sent défaillir à l'idée d'avoir absous l'accusé Labès et s'empresse de s'en excuser: „c'est malgré moi que je l'ai fait et contre mon tempérament" (1002). Il se laisse enfin persuader par Bdélycléon de renoncer à juger et de devenir homme du monde, instruit et habile. Le fait qu'il n'y réussit guère le rend encore plus grotesque et ridicule. Et c'est encore par la bouche d'un esclave qu'il se trouve qualifié dans sa nouvelle personnalité, par des

comparaisons amusantes: „déchaîné, gorgé de bonnes choses, il se mit à danser, à péter, comme un baudet repu d'orge grillée", „c'est un nouveau-riche phrygien", „un baudet échappé dans la paille" (1305 sqq.). Pour terminer, c'est au choeur de conclure philosophiquement: „converti à d'autres principes, il va se tourner pleinement vers les délices et la mollesse... mais on dépouille difficilement le naturel que l'on a depuis toujours" (1457).

Dèmos des *Cavaliers*, bien qu'affectant certaines similitudes avec les personnages que l'on vient d'évoquer, s'écarte sensiblement du genre comique de ceux-là étant donné la „dualité" de sa personnalité et de son rôle dans la pièce. Paysan attique, à l'exemple de Dicéopolis, Trygée ou Strepsiade, il est également censé représenter le δήμος Ἀθηναίων; cela lui donne, de toute évidence, un caractère comique particulier. Ses deux incarnations tantôt bien distinctes, tantôt superposées l'une à l'autre, font de Dèmos une invention ingénieuse d'Aristophane, un personnage comique extrêmement original. Aux yeux des serviteurs il n'apparaît qu'en „maître rustre d'humeur, croqueur de fèves, prompt à s'irriter", „petit vieux bourru, à l'oreille dure". L'opinion du choeur des cavaliers relative à Dèmos a en premier lieu trait au peuple des Athéniens: „facile à mener par le nez, tu aimes être flatté et dupé, toujours écoutant les orateurs à bouche bée, et ton esprit voyage au loin". Et voici ce qu'en dit le Charcutier: „ce vieillard est le plus fin des hommes, mais dès qu'il siège sur cette pierre (Pnyx) il est là, bouche bée" et ailleurs „quand quiconque disait l'aimer, veiller sur ses intérêts, il battait des ailes et dressait des cornes". Cette critique se rapporte aussi bien à Dèmos campagnard attique de la pièce qu'au peuple tout entier. Tout le comportement de Dèmos vis-à-vis du Paphlagonien est en effet celui d'un „idiot" et d'un „sénil" (c'est ainsi qu'il se qualifiera lui-même après son rajeunissement). Il est donc bien surprenant de l'écouter faire ses confidences au choeur: „C'est volontairement que je fais le sot, moi-même j'ai le plaisir d'avaler ma pâtée chaque jour et je tiens à nourrir un voleur comme seul ministre. Mais celui-ci, quand il est repu, je l'enlève de terre et le frappe" (*Cavaliers* 1125 sqq.) et ailleurs il continue: „je m'entends à les attraper, ceux qui se croient avisés et se flattent de me berner. J'ai l'oeil sur eux à tout moment, sans même avoir l'air de les voir quand ils volent; ensuite je les force à dégorger tout ce qu'ils ont volé. Le cornet de l'urne est ma sonde" (1141 sqq.). Ici, on serait plutôt enclin à voir le peuple des Athéniens se confier. Il n'en est pas pour autant — dans ses deux personnalités — borné, dépourvu de talent politique, ne vivant qu'au jour le jour, impulsif et inconstant. Le poète le faisait parler, agir et voir à son public, tel un miroir reflétant les faiblesses et vices de celui-ci. Une fois rajeuni par le Charcutier, ayant tout oublié du passé, Dèmos a de la peine à croire à son honteux passé, à son égoïsme et manque de perspicacité, à toutes les injustices qu'il laissait fleurir dans le pays, „je rougis de mes erreurs passées" conclut-il humblement.

Comiques par excellence, mais d'un type ridicule bien différent sont les deux agonistes des *Cavaliers*, le Paphlagonien et le Charcutier Agoracritos. Celui-ci, produit de la fantaisie du poète est dans une certaine mesure censé représenter le

type du démagogue contemporain d'Aristophane. Son cas, nettement paradoxal consiste à prétendre que seul un scélérat plus ignoble que le précédent (Cléon--Paphlagonien) peut triompher et se voir autorisé à mener le peuple. Notons d'ailleurs que cette fonction dont le poète l'investit, découle dans la pièce des oracles que les serviteurs ont dérobés et avec l'appui desquels ils encouragent le Charcutier à lutter contre le Paphlagonien. Celui-là possède, selon eux, toutes les qualités pour gouverner le peuple: „voix crapuleuse, naissance vile, façons de voyou". „Tu deviendras grand, lui dit le serviteur, car tu es πονηρός, κἀξ ἀγορᾶς, θρασύς". Mais mieux vaut s'assurer si le nouveau candidat répond réellement aux exigences de l'oracle: „tu m'as l'air d'avoir sur la conscience quelque chose d'honnête. Ne serais-tu pas ἐκ καλῶν κἀγαθῶν?". A quoi le Charcutier de s'indigner: „Rien que des gueux". „Te voilà bien doué pour les affaires". „Mais je n'ai aucune instruction (οὐδὲ μουσικὴν ἐπίσταμαι), je ne sais à peine que mes lettres et encore κακὰ κακῶς". „Ton seul tort est de les connaître, même κακὰ κακῶς" concluent les serviteurs. „Formé à coups de poing dans les échaudoirs, dans la palestre il s'exerçait à voler, à se parjurer, à regarder en face". Ainsi l'oracle définit l'homme prédestiné à prendre en mains le gouvernement du pays. Et nous entendons proférée par la bouche d'un esclave, cruelle dans son ironie, l'opinion:

Ἡ δημαγωγία γὰρ οὐ πρὸς μουσικοῦ
ἔτ' ἐστὶν ἀνδρὸς οὐδὲ χρηστοῦ τοὺς τρόπους,
ἀλλ' εἰς ἀμαθῆ καὶ βδελυρόν.

Cette „démagogie" consistera pour Agoracritos, „à mêler ensemble toutes les affaires de l'Etat et gagner le peuple par des petits mots sucrés". Lui-même vis-à-vis de Paphlagonien et de Dèmos se vantera de ses fourberies et s'enorgueillira des vilenies et lâchetés que d'habitude tout homme cherche à cacher aux yeux de son entourage. Cela aussi, cette ironie sarcastique, est un genre comique particulier dont Aristophane se sert en nous faisant connaître le Charcutier et son adversaire.

Avec le Paphlagonien nous passons — au sein du même groupe des héros comiques et protagonistes — à un sous-groupe, celui des personnages authentiques. Le Paphlagonien est donc à classer entre Dèmos (campagnard attique et maître des esclaves, et peuple athénien) d'un côté, et Socrate, Eschyle et Euripide, donc personnages historiques, de l'autre. Or, nous le savons, le Paphlagonien, qui joue un rôle très important dans la pièce, sinon le plus important, en tant qu'esclave de Dèmos, est également censé personnifier Cléon. C'est d'ailleurs ce double aspect qui fait du Paphlagonien aristophanien un des personnages comiques les plus fameux dans l'histoire de la comédie mondiale. Aristophane en créant sa silhouette, l'investit de tous les traits physiques et moraux — fort exagérés certes — de Cléon. Il attaqua celui-ci en tant que stratègue, homme politique et homme privé. C'est évidemment le caractère de Cléon — vu avec l'aversion que lui portait le poète — son tempérament, ses opinions, son activité, qui prévalent dans la conception comique du personnage scénique en question. Les incongruités, voulues certes, qui souvent en résultent,

rendaient aux yeux du public d'Aristophane — saisissant au vol chaque allusion — le comique du Paphlagonien d'autant plus vif et plus savoureux. Ainsi les serviteurs le haïssent pour avoir su „flatter et berner (le maître) avec des morceaux de cuir". „L'autre jour, dit l'un d'eux, j'avais pétri à Pylos un pain à la Laconienne, et le voilà qui, en fourbe consommé, me le chipe, et c'est lui qui a servi le pain pétri par mes mains" (allusion à la victoire remportée par Démosthène et dont Cléon eut la gloire). „Maître en fourberie et calomnie", quand il voit Dèmos hébété il s'en fait un art d'en tirer profit, contre les gens de la maison il débite des mensonges, „il extorque, sollicite", „rien ne lui échappe, il a l'oeil sur tout", „il est rapace, glouton, braillard". Le choeur avance contre lui les mêmes invectives: hâbleur, roublard, bête noire des cavaliers, gouffre" — πανοῦργος, ταραξιππόστρατος, τελώνης, φάραγξ (246), „il presse les comptables publics, guette et abuse les citoyens riches et naïfs". Ce qui est amusant, c'est que le Paphlagonien, à l'exemple du Charcutier, s'enorgueillit de ses hâbleries, parjures et dénonciations. („Moi je me moque du peuple autant que je veux... je le connais, je sais comment on l'appâte"). Mais vis-à-vis de Dèmos, il lui jure l'amour et la plus fidèle dévotion.

Le Socrate des *Nuées* fut maintes fois l'objet de pénétrantes analyses — pour ne rappeler que celle du professeur Krokiewicz dans son livre sur Socrate —. Il serait donc superflu de la reprendre ici; rappelons que le Socrate aristophanien représente sans doute le grand philosophe, mais vu par les yeux de ses contemporains, gens souvent peu avisés, ne jugeant l'homme en question que sur les apparences physiques („sa démarche superbe dans les rues, la façon de jeter les yeux de côté, de marcher pieds-nus", 361 sqq.) et sur le côté purement spectaculaire de sa doctrine, sinon de celles des sophistes qu'ils n'étaient pas en mesure, le plus souvent, de distinguer. C'est le choeur des initiés dans les *Grenouilles* qui nous fait voir que tout ce que les gens voyaient en Socrate, c'était sa manie de parler, λαλεῖν: „Il est donc agréable de ne pas rester assis près de Socrate à bavarder, en rejetant le culte des Muses... mais en discours pompeux et en frivoles futilités perdre son temps est d'un homme insensé" (1491—1495). D'autre part, il est du ressort du genre littéraire qu'est la comédie de donner du relief à ceux des traits propres audit personnage qui prêtent à rire. Le Socrate d'Aristophane garde toujours son sérieux en débitant des théories saugrenues sur l'astronomie, la théologie, la philosophie ou la linguistique que le Socrate authentique n'aurait certes jamais avancées (ὦ λεπτοτάτων λήρων ἱερεῦ, 1358). Ce personnage aristophanien est également ridicule dans son enseignement et dans les mesures qu'il entreprend pour dispenser ses leçons à ses adeptes. Il est évident que tant la dialectique que la doctrine qu'il prône ne font que parodier les sophistes et leur théories.

Eschyle et Euripide sont ridiculisés dans leur oeuvre en premier lieu. Les pastiches aristophaniens témoignent hautement de fantaisie et d'invention de même que de la culture profonde d'Aristophane. Par conséquent, les épithètes métaphoriques, les images et comparaisons qui dans le cas des autres personnages étaient censées qualifier leur caractère et leur comportement, ici, dans le cas des deux tragi-

ques, portent, le plus souvent, sur leurs pièces, sur les thèmes et trames tragiques, sur le style et les personnages du drame. Pour ce qui est de l'extérieur comique d'Eschyle, rappelons: „il fait des yeux de taureau, en baissant la tête", „le poète à la voix tonnante, sous le coup d'une violente fureur quels yeux il roulera... hérissant sa crinière naturelle, la chevelure qui couvre son cou velu, et fronçant un terrible sourcil, en rugissant il lancera des mots chevillés... de son souffle géant". Euripide le qualifie de ἄνθρωπος ἀγριοποιός, αὐθαδόστομος, avec sa langue sans frein ... bavard que rien ne déconcerte, fagoteur de mots pompeux (837), les autres épithètes n'étant relatives qu'à ses tragédies („et l'on verra des discours empanachés parmi l'éclat des casques... du poète inventeur" (928 sq.).

Pour ce qui est du caractère comique d'Euripide, à part les méchancetés sur sa prétendue origine, on ne retrouve que la critique de son oeuvre (contenu philosophique et moral ainsi que purement artistique) là même, j'y reviens, où elle semble viser la personne du tragique. „Le rival à la langue pointue aiguisant les dents... le faiseur de ciselures... travailleuse en bouche l'éplucheuse de vers, une langue effilée se déroulant, agitant le frein de l'envie et disséquant les mots" (815).

Les Esclaves qui paraissent sur la scène d'Aristophane ne sont pas, eux non plus, traités d'une manière uniforme. Il y a donc a. ceux dont le caractère ne dénote aucune touche comique (les serviteurs de Dicéopolis, les servantes de Praxagora ou de Perséphone), b. ceux qui accusent le comique fort banal propre aux esclaves de la farce et des comédies antérieures à Aristophane (comique qui se réduit aux complaintes sur leur sort, les coups qu'ils reçoivent et à l'hostilité qu'ils témoignent envers leurs maîtres), c. d'autres qui d'une façon amusante certes ne font que refléter l'originalité comique de leur maître (le serviteur de Socrate et celui d'Agathon), enfin d. des personnages épisodiques également mais d'un comique plus marqué, comme le serviteur de Pluton dans les *Grenouilles*. Je passe sous silence, je le répète, la fonction fort importante et comique le plus souvent, qu'exercent les esclaves dans les comédies aristophaniennes. Il se trouve néanmoins deux esclaves qui méritent d'attirer notre attention: ce sont Carion (*Ploutos*) et Xanthias (*Grenouilles*). Le premier a l'audace d'appeler son maître ignorantissime (ὦ σκαιότατε) et traite d'égaux les paysans libres, compagnons de Chrémyle. Il fait preuve en outre d'une certaine dignité à se défendre contre les invectives: „en tout cas me tenez-vous pour un homme de cet acabit en toute circonstance et croyez-vous que je ne puisse rien dire de rusé?" „Qu'il est fier et pendard" s'exclament les campagnards. Mais lui, il se moque ouvertement de „leur esprit sénile" (802). Notons toutefois que Carion n'est pas né esclave, il est tombé en esclavage pour n'avoir pas pu s'acquitter de ses dettes (147 sq.), voilà donc la raison de sa fierté naturelle. Néanmoins, au besoin il mangera en cachette de la viande appartenant au maître (318) et devenu riche grâce à Ploutos, en philosophe d'un type spécial, il soupire: „qu'il est doux d'être dans le bonheur quand on n'y a rien mis du sien! Un amas de biens a fondu sur notre maison, sans que nous ayons rien fait de mal!" (802 sqq.).

Xanthias est incontestablement un des personnages les plus comiques des comédies d'Aristophane. Lui aussi, il traite son maître (le divin et immortel Dionysos) de ridicule καταγέλαστος et de poltron (Ὦ δειλότατε θεῶν συ κἀνθρώπων, 485). Les scènes où, successivement, il prend et rend à Dionysos l'accoutrement d'Héraclès, suivant que celui-ci est bien ou mal accueilli, nous font rire aux éclats après plus de vingt siècles. Et à coup sûr, ce ne sont pas seulement les propos ou la situation grotesque qui nous enchantent, c'est également le contraste entre les deux caractères, du serviteur et du dieu, qui en fait un comique des plus attrayants et des plus achevés. Xanthias, spirituel, intelligent et rusé, sait tirer profit de chaque occasion et ridiculise son maître en employant souvent les arguments de celui-ci. En esclave qu'il est, il reconnaît son infériorité „sociale" („la vérité est, s'il arrive quelque chose de bon, qu'il essaiera de me reprendre ceci, je le sais bien. Je n'en montrerai pas moins un coeur viril et un regard d'origan"). A la fin, lorsque Eaque veut battre le prétendu Héraclès (Xanthias au moment donné), l'astucieux serviteur lui cède son esclave (Dionysos) et propose toutes sortes de tortures qu'on pourrait lui faire subir. Dionysos, atterré, se prétend immortel et fils de Zeus; à quoi Xanthias, imperturbable rétorque: „C'est pour cela qu'il faudra le fouetter bien fort. S'il est dieu, il ne sentira rien". Effronterie, gloutonnerie, ruse — voilà les traits propres aux esclaves de la comédie ultérieure, celle de Plaute et de Térence surtout, qui retrouvent en Xanthias leur prototype. (Il n'y a que leur fonction qui, dans la comédie latine, sera différente et plus variée.) Dans sa conversation avec le serviteur de Pluton, Xanthias souligne également l'attitude ironique et pleine de mépris des serviteurs vis-à-vis de leur maître „Comment ne serait-il pas homme noble, lui qui ne sait que boire et faire l'amour". Le propre des esclaves se ramène à „maudir en cachette le maître", „gagner la porte en grommelant après avoir reçu des coups", „écouter à la dérobée ce que disent les maîtres et en jaser dehors".

Pour ce qui est des Personnages Episodiques, signalons Lamachos, vantard et poltron à la fois que l'on revoit à deux reprises dans les *Acharniens*; la première fois il s'apprête à partir pour la guerre („aller garder sous la neige des défilés à la frontière"), — tandis que Dicéopolis va célébrer un banquet, — la seconde, quand on le rapporte blessé („en sautant un fossé il s'est heurté contre un pieu, s'est déboîté la cheville et s'est fait une fracture à la tête en tombant" = version du messager (1178 sqq.) et «malheureux! Je péris frappé par une lance ennemie»... selon sa propre version à lui (1192 sqq.). Evoquons en passant le Proboulos misogyne de *Lysistrata* dont le comique repose sur le contraste entre sa position dans la cité et l'irrévérence, voire la dérision, avec lesquelles le traitent les femmes en l'accoutrant de bandelettes, de couronne etc. Rappelons le Ἀνήρ anonyme de l'*Assemblée des Femmes*, un Strepsiade en miniature, prudent et méfiant pour ce qui est des réformes nouvelles, mais plein d'un „gros bon sens" comique. Il considère insensé l'empressement avec lequel Blepsidème veut livrer tout son bien à la Cité. („Cette sottise, sans même attendre ce que vont faire les autres... il faut gagner du temps, différer encore"). En philosophe

scep tique qui connaît bien la nature des hommes et celle de ses concitoyens en particulier, il constate: „Qu'un tremblement de terre survienne... quelque feu sinistre, qu'une belette vienne à traverser la route, ils cesseront d'apporter, homme stupide que tu es!" (791 sqq.). Par contre, il ne renonce nullement aux avantages et bienfaits que la réforme apporte et s'empresse d'aller dîner aux frais de l'Etat („il me faut trouver quelque expédient pour conserver ce que j'ai, tout en partageant... avec ces gens ce qui se fricasse en commun"). Agathon est ridiculisé par Aristophane pour son extérieur efféminé et ses prétendues moeurs perverties, abstraction faite de la critique de son style poétique. Il est d'ailleurs à noter que la satire mordante d'Aristophane s'acharne volontiers sur ce genre d'hommes, sur les „Cleisthènes" (cf. *Gren.* 48, 57, 427). Ce côté du caractère d'Agathon est présenté d'une manière fort amusante et ingénieuse à l'aide d'épithètes contrastées qui font ressortir les caractéristiques authentiques du personnage en question. „Comment est-il ton Agathon? serait-il le basané? le vigoureux? serait-il celui à la barbe touffue?" (*Thesm.* 31). Et lorsqu'Agathon apparaît, le Parent s'exclame: „Mais je suis donc aveugle, car je ne vois aucun homme ici. C'est Cyrène (une courtisane) que je vois". Par la suite Aristophane continuera à tourner en dérision à la fois le caractère et la manière d'écrire d'Agathon en énumérant ses objets de toilette et ses vêtements, propres tantôt à un homme, tantôt à une femme: „Que peut dire un luth à une robe de safran? Une peau à une résille? Quoi! Une fiole à huile à un soutien-gorge? Comme cela va mal ensemble! Quel rapport entre un miroir et une épée?... Est-ce en homme que tu es élevé? Où est ton membre? Ton manteau? Tes laconiennes? Oh, alors tu es femme! Mais où sont tes seins?" (137—143). Agathon lui-même loue la vie efféminée que menaient, selon lui, les fameux poètes, Ibycos, Anacréon, Alcée. „C'est choquant à voir un poète grossier et velu". Evoquons encore l'Archer Scythe dont le comique consiste dans le fait que barbare et tout simple d'esprit qu'il est, il ne se laisse pas pour autant adoucir par les imprécations du Parent ni corrompre et mystifier par Euripide („Le coquin renard! Comme il voulait faire le malin avec moi!"), mais se laisse tout de même prendre au piège par les appas de la fillette qu'Euripide déguisé en vieille femme lui amène.

Il se trouve encore un certain type de personnages dans les comédies d'Aristophane, „marqués d'une mauvaise frappe". Ce sont les Sycophantes. A part les innombrables invectives et critiques, parsemées à travers tout son oeuvre (*Ach.* 821, 907, 909), le poète nous les fait voir sur sa scène à quatre reprises. Dans les *Acharniens* l'un d'eux veut dénoncer comme ennemies les petites truies que le Mégarien espère vendre à Dicéopolis, un autre, dans la même pièce, du nom de Nicarchos, dénonce également les oiseaux et autre denrée que le Thébain apporte au marché de Dicéopolis. On le garrotte, le bâillonne et emballe telle une poterie dans de la paille, cette marchandise maudite „que l'on ne trouve qu'à Athènes et que les Béotiens n'ont point". Dicéopolis veut s'en débarrasser à tout prix et pour toujours. Dans les *Oiseaux* et dans *Ploutos* le ridicule de son caractère est mis en relief d'une façon très prononcée. Le voilà qui se présente lui-même: κλητήρ εἰμι νησιωτικὸς καὶ

συκοφάντης... καὶ πραγματοδίφης (huissier près des îles et sycophante ...et dénicheur de procès, *Ois.* 1421 sqq.). Il n'est ni γεωργός („il ne sait pas bêcher") ni ἔμπορος, mais il se dit lui-même être „celui qui accuse". En réponse au conseil de Pisthétairos: „Mais... il est d'autres besognes honnêtes par lequelles devrait gagner sa vie un homme de ton âge, d'une manière plus juste qu'à traîner des procès" (δικορραφεῖν, *Ois.* 1435), mais le jeune dénonciateur rétorque carrément: „Je ne veux pas. Je ne déshonorerai point mon sang. Je tiens de famille le métier de sycophante, donne-moi donc des ailes rapides et légères, d'épervier ou de crécerelle, que je puisse, après avoir cité les étrangers, soutenir l'accusation et ensuite revoler là-bas... pour saisir leurs biens". Il atteint le comble de l'impudence en prétendant aimer et servir son pays („Cela ne me regarde pas de servir ma cité autant qu'il est dans mon pouvoir?! ..... venir en aide aux lois existantes et empêcher qu'on y contrevienne?!", *Plout.* 911 sq., 914 sq.). Il se fait le défenseur de la démocratie („Je ferai que ce dieu puissant (sc. Ploutos) subisse aujourd'hui un châtiment, attendu qu'il renverse manifestement à lui seul la démocratie sans l'aveu du Conseil des citoyens ni de l'Assemblée", 946 sqq.). Il se fait un devoir de dénoncer les prétendus ennemis de la cité (*Ach.* 827), trouve juste, en „homme de bien et patriote" (*Plout.* 899 sq.) de se considérer τῶν τῆς ... πόλεως ἐπιμελητὴς πραγμάτων καὶ τῶν ἰδίων πάντων (*Plout.* 907), tandis que, en réalité, il ne fait qu'empiéter sur la liberté des autres, en fieffé coquin qu'il est, et pervertir la justice (στρεψοδικοπανουργία, *Ois.* 1468). Il a également le toupet de souhaiter „que Ploutos redevienne aveugle, ou ce sera la faillite de la justice", se croyant lésé par le fait que désormais les autres vont détenir l'argent que lui devrait posséder (871). Le danger que présentaient les sycophantes résidait — nous le voyons — non seulement dans le fait que ceux-ci exerçaient leur vil métier comme moyen de vivre („tu juges bon de t'occuper des affaires d'autrui pour vivre" lui reproche Carion), mais ce genre de vie et d'activité est devenu chez eux une vraie passion, les délations et les procés faisant leurs délices et leurs joies auxquelles ils ne renonceraient pour rien au monde. „N'aimerais-tu pas vivre tranquille et ne rien faire?" demande le Juste au sycophante. C'est une vie de bête (προβατίου βίος) s'il n'apparaît pas quelque occupation dans la vie „... et je ne veux rien apprendre... pas même si tu me donnes Ploutos en personne et le silphium de Battos" (*Plout.* 921, 924 sq.). Tous, sans exception, et Dicéopolis et Pisthétairos et Carion et le choeur des oiseaux (1473 sqq.) les condamnent. Le premier tourne le sycophante en dérision et le fait battre par ses serviteurs, Pisthétairos le fouette également comme une toupie à laquelle le sycophante aimerait ressembler, pour pouvoir tourner dans tous les sens, Carion est fort content de l'infortune du dénonciateur („c'est bien fait, s'il se ruine").

Les Femmes qui apparaissent sur la scène d'Aristophane ont — à l'exception de Lysistrata et Praxagora — les traits comiques propres à l'„archaia": curieuses, bavardes, instables, licencieuses, avec un penchant prononcé pour le vin. Mais le côté comique que l'on relève chez elles se ramène pour la plupart aux faiblesses de leur sexe, aux menus mais charmants travers du „das Ewig Weibliche"; leurs petites

ruses et leurs stratagèmes, reposant sur un fondement de bon sens inné et d'esprit de justice, ne font valoir que davantage tout le sérieux de leur conception de la vie, de leur talent administratif, de leur affection enfin pour leurs maris. Différant—à en juger par les fragments — de ses précurseurs et de ses contemporains, Aristophane ne raille pas les femmes méchamment. L'image de la femme qu'il a évoquée dans son oeuvre (*Thesmophories*, *Lysistrata*, *Assemblée des Femmes*) est une des plus subtiles, des plus pénétrantes, et des plus profondément humaines du théâtre comique de tous les temps. Il n'y a que les trois Vieilles de l'*Assemblée des Femmes* — l'une plus hideuse que l'autre — et la Vieille de *Ploutos* qui constituent une exception à la règle par leur obscénité vulgaire et agressive et par leur désir ridicule de satisfaire leurs appétits sensuels, désir ridicule à leur âge, — qu'elles exhibent impudemment. C'est précisément leur apparition, leurs silhouettes, leur conduite dévergondée, qui les rend extrêmement comiques.

Le fait que l'ancienne comédie attique tourne en dérision les Dieux et les Demi-Dieux, leur caractère, leur genre de vie, leurs relations entre eux-mêmes et avec les mortels (mortelles!), en somme toute la mythologie, est bien connu. Le comique que leur prête Aristophane est tantôt „traditionnel", comme c'est le cas d'Héraclès et — dans une certaine mesure — d'Hermès. Le premier que nous retrouvons deux fois (*Oiseaux* et *Grenouilles*) correspond à l'image du héros rustre, d'une naïveté joviale et bonasse, qui n'a de confiance qu'en sa force physique et se révèle incapable de jouer au diplomate (son seul intérêt lors des entretiens officiels avec les habitants de la Νεφελοκοκκυγία consiste dans la curiosité qu'il manifeste pour la façon dont on y assaisonne les mets, et il se trouve prêt à accepter les conditions de Pisthétairos si seulement celui-ci l'invite à déjeuner (*Ois.* 1583 sqq.). Gardien de la descente aux Enfers, il y fait également preuve de sa gloutonnerie proverbiale („dix mille fois j'ai eu une envie soudaine de la purée", 63). Le fait que dans les *Grenouilles* le comique de son caractère est mis en relief à la suite de mystifications bouffonnes (Xanthias et Dionysos déguisés en Héraclès) nous fait entrevoir, une fois de plus, la riche invention du poète pour caractériser et rendre comiques ses personnages. Ainsi, les servantes de Perséphoné, connaissant bien la gourmandise et la joie de vivre du héros, lui préparent des plats plantureux et lui amènent une joueuse de flûtes et des danseuses, tandis que deux hôtelières furibondes le poursuivent pour leur avoir dévoré un jour 16 pains, 20 portions de viande bouillie, aulx, salaisons, clayons de fromage. Et encore, au lieu de payer „il leur lança des yeux méchants et se mit à mugir, tira même son glaive d'un air furieux" (551 sq.). Hermès qui apparaît également deux fois (*Paix*, *Ploutos*) se montre hautain et impérieux dans sa colère contre Trygée, mais devient aimable et avenant à la vue des apprêts de cuisine que celui-ci lui apporte (193); par crainte de Zeus, il refuse d'abord les viandes dont il est avide, mais il se laisse corrompre par un cadeau plus précieux („je suis toujours compatissant aux coupes d'or", 425). Dans *Ploutos* le voilà avili — à la suite de la disette à l'Olympe — au point de demander du pain et de la viande à l'esclave Carion. „Quand tu dérobais quelque menue vais-

selle à ton maître, je faisais en sorte que ton larcin restât caché" à quoi Carion réplique: „Oui, à condition toujours d'en avoir ta part, brigand, car il t'en revenait toujours un gâteau bien cuit... mais tu ne partageais pas avec moi les coups quand j'étais pris en fripon". „Observe l'amnistie..." le supplie le dieu affamé (1139 sqq.). Désespéré enfin par le mépris du serviteur, il désire obtenir un poste quelconque dans la nouvelle cité. Le comique, fort original, réside ici dans le fait que les „postes" sollicités par Hermès répondent aux attributs, aux ἐπωνυμίαι que la religion des Hellènes lui attribuait. Il voudrait donc devenir „celui qui se tient près de la porte pour tourner" (Ἑρμῆς Προπύλαιος) ou bien un commerçant (il était patron des commerçants, un gain inattendu portait son nom: ἔρμαιον — Carion s'en moque cruellement: „Qu'avons-nous besoin d'un Ἑρμῆς Παλινκάπηλος"), revendeur, métier des plus bas et humiliants à Athènes. Hermès consentirait également à être employé comme un δόλιος, dupeur, (Carion: „Nous n'avons que faire de duperie à présent, il nous faut des moeurs simples") ou bien un guide, Ἑρμῆς Ἡγημόνιος ou encore un président de jeux Ἑρμῆς Ἐναγώνιος. Bien qu'il soit dieu de l'éloquence, son argumentation n'aboutit qu'au fait que Carion lui fait laver lui-même les tripes au puits, „afin de montrer tout de suite si tu es propre à servir "(1769 sqq.).

Par contre, le comique du caractère de Dionysos est une invention originale d'Aristophane, car ce comique se trouve intimement lié à l'intrigue et à l'action de la pièce. Le Dionysos des *Grenouilles* n'a, à strictement parler, presque rien de commun avec le caractère du dieu mythologique, avec les représentations iconographiques de celui-ci, et — chose surprenante — avec le personnage en question que l'on relève dans les tragédies. Dans la première partie des *Grenouilles*, il est tantôt fanfaron lorsque rien ne le menace, tantôt froussard (à la vue de l'Empouse ou à l'encontre d'Eaque). Dépourvu de toute dignité il rend la massue et la peau de lion à son esclave prenant sur lui le rôle de porte-bagage, lorsqu'Eaque s'en prend à la peau du soi-disant Héraclès, mais aussitôt que la situation change, il se montre impudent: il reprend à Xanthias l'ancien accoutrement qui, cette fois, lui promet avantages et plaisir. („Tu ne prends pas au sérieux la plaisanterie que j'ai faite en te déguisant... étant esclave et mortel, tu n'auras pas l'idée insensée et sotte de te croire le fils d'Alcmène" (530 sq.); et plus loin; „Ne serait-il pas ridicule qu'un esclave, renversé sur des tapis de Milet, baisât une danseuse, puis me demandât le pot, tandis que moi je le regarderais faire τοὐρεβίνθου 'δραττόμην" (542—545). Puis, face aux hôtelières qui cherchent à se venger sur Héraclès, il recommence le même jeu qui consiste à amadouer le serviteur et, paralysé par la frousse, ne recule devant aucune vilenie („même si tu me bats, je ne te contredirai pas" (585). Par la suite, sans égard pour son esclave, lâchement, il incite Eaque contre Xanthias, le prétendu Héraclès. Mais celui-ci „à malin, malin et demi", se venge sur son maître, le livrant aux coups d'Eaque („qui ne peuvent pourtant faire mal au divin fils de Zeus!").

Ploutos, divinité (392) à laquelle Aristophane prête également des traits qui sont partiellement de son cru, paraît aux yeux de Carion tel «un vieillard crasseux, voûté, piteux, ridé, chauve, édenté et je crois même déprépucé". Chrémylos le blâme

pour sa poltronnerie (203) que celui-ci, pour se défendre qualifie de prévoyance (πρόνοια). Le comique, d'ailleurs peu saillant, du personnage repose non pas tant sur son caractère, mais plutôt sur l'action à laquelle il prend part et sur l'évolution de l'intrigue qu'il réalise.

Ayant recouvré la vue, il reconnaît ses erreurs „j'ai honte de mes malheurs en pensant de quels hommes je faisais ma société, à mon insu, alors que ceux qui étaient dignes de ma fréquentation, je les fuyais sans le savoir... mauvaise était ma conduite. Mais en tout prenant le contrepied, je montrerai à tous les hommes que c'est contre mon gré que je me donnais aux méchants" 774 sqq.).

Evoquons encore le dieu „barbare", Triballe, délégué de l'Olympe qui accompagné de Poséidon et d'Héraclès vient négocier avec Pisthétairos. Le grotesque de ce personnage réside (comme c'est le cas de Pseudartabas, envoyé perse des *Acharniens*) dans son rôle de „mannequin", ne comprenant rien à ce qui se passe et dont le charabia absurde est interprété à souhait par ses compagnons.

Les personnages fictifs (personnifications) et divinités inventés par Aristophane (les Deux Raisonnements, les Nuées, Polémos et Kydoimos etc.) ne présentent pas d'individualités comiques proprement dites. On ne saurait également parler — à mon avis — du „caractère comique" de Pénia, bien que Blepsidème et Chrémyle cherchent à la ridiculiser („une Erinys tirée d'une tragédie, une aubergiste, marchande de purée, cabaretière du voisinage, animal le plus funeste..." et que ses propos à elle, souvent paradoxaux, nous fassent rire.

Nous voilà arrivé au terme de notre recherche, si brève et incomplète soit-elle; tâchons donc de rassembler nos réflexions et impressions et de tirer les conclusions qui s'imposent.

I. Tout d'abord il semble évident que le volume, le degré, les proportions comiques qu'assument les personnages aristophaniens sont très différents.

II. Cet aspect comique accuse quantité de variantes.

III. En troisième lieu, nous évoquerons la technique du comique dont Aristophane fait usage.

Ainsi, dans le groupe que nous avons appelé «héros» des pièces, ceux auxquels le poète a assigné le rôle de porte-parole de ses opinions à lui, n'accusent, pour ce qui est de leur caractère individuel qu'un comique à peine perceptible.

D'autres en revanche (Strepsiade, Philocléon, Phidippide), personnages d'un type achevé, créés par le poète et intimement liés à l'action de la pièce, relèvent d'un caractère comique prononcé. Bien sûr, le genre comique dépend, dans les cas respectifs, de l'individualité propre du personnage. Ainsi chez Philocléon p. ex. tout le comique se trouve concentré sur sa manie de juger qui se manifeste par diverses situations grotesques et fantastiques. Le comique de Dèmos par contre relève de la dualité du personnage, un comique fort subtile portant tantôt sur le campagnard et maître des esclaves, tantôt sur le caractère des Athéniens, sur les particularités propres à ce peuple. Par l'aspect comique de la personnalité „de premier plan",

Dèmos est à rapprocher du type, si cher au poète, du paysan attique de la trempe d'un Dicéopolis ou d'un Chrémyle; en revanche, par sa personnalité en tant que „peuple des Athéniens" ce personnage est bien plus riche, varié, souvent plein d'astuce et de finesse à l'égard de ceux qui croient le berner. Et après le rajeunissement miraculeux, rien n'est resté du vieillard rustre et sot, car c'est au nom du peuple qu'il propose des réformes pour le bien de la cité. Les mêmes remarques, pour ce qui est de la dualité du personnage, valent pour le Paphlagonien, bien que dans son cas il s'agisse d'un personnage individuel, authentique, que le poète nous présente sous le masque d'un esclave. Mais, de ces deux personnalités, c'est indubitablement celle de Cléon qui l'emporte nettement sur l'esclave fourbe de Dèmos. Le comique propre au Paphlagonien se rapproche plus d'un pamphlet que d'une comédie, tant il est mordant, sarcastique et passionné. Il est à noter que si les scènes entre le Paphlagonien et le Charcutier, ainsi que celles qui se déroulent en compagnie de Dèmos également, sont d'un comique irrésistible par l'ingéniosité des propos et la vivacité des répliques, le caractère du Paphlagonien révèle une telle vilenie, un tel manque de scrupules, une telle obséquiosité, une brutalité impudente, qu'on ne saurait le qualifier de „comique". Ces mêmes traits se trouvent curieusement atténués chez son rival, le Charcutier du fait que celui-ci vient d'être, à son insu pour ainsi dire, appelé à supplanter le Paphlagonien, et que ce n'est que forcé et encouragé par les esclaves de Dèmos qu'il consent à assumer cette importante fonction de démagogue. Son caractère et son rôle sont aussi imposés partiellement par les oracles que les serviteurs lui font lire. Gueux de basse origine et malappris, il ne devient roué que pour bafouer son adversaire, et par la suite, se révèle le bienfaiteur de Dèmos.

Le comique du caractère de Socrate repose sur quelques traits spectaculaires du personnage authentique, mais visant surtout à ridiculiser les doctrines et l'enseignement dialectiques des sophistes. Le personnage aristophanien est purement plaisant, n'a rien de répugnant ni de vil. Il en est de même pour ce qui est de la littérature tragique cette fois, si l'on considère l'aspect comique des deux grands poètes tragiques, Eschyle et Euripide. Nous avons suffisamment caractérisé la silhouette de Xanthias pour nous rendre compte que c'est lui, à coup sûr, qui est un des personnages les plus spirituels, les plus intelligents et les plus malins de la scène d'Aristophane. Fait bien paradoxal certes, que parmi la foule de héros, de dieux et de demi-dieux, d'hommes de tout acabit et de toute vocation, c'est un esclave qui dénote ces traits-là. La malice et l'astuce de Xanthias ne visent pas toutefois à des fins viles, elles ne lui servent que pour sauvegarder son instinct d'autodéfense, — comparées avec la poltronnerie et manque de dignité de Dionysos, elles nous le rendent, par sucroît, fort sympathique.

L'aspect comique des personnages épisodiques ne fait qu'accuser un seul trait, particulier au personnage en question, un défaut ou une imperfection que le poète met ainsi en relief. Tel est le cas de Lamachos, de l' 'Ανήρ, d'Agathon etc. Les dieux, Aristophane les traite impitoyablement, faisant valoir leur mesquinerie, leur avidité,

leur cupidité, leur injustice et leur égoïsme (Hermès, Dionysos). Il n'y a qu'Héraclès qui, peut-être, à cause de ses défauts ingénus et de sa simplicité déconcertante frôlant le vulgaire, demeure sympathique (après tout il est fils d'une mortelle!). Les sycophantes, les orateurs, les démagogues sont tournés en dérision à chaque occasion. Aristophane blâme tant qu'il peut ces parasites qui ne vivent qu'aux dépens d'autrui, les délations étant leur seul gagne-pain et leur passion à la fois. On a l'impression que le poète se sent impuissant à les rendre amusants et drôles; il redoute et maudit tellement cette „cause de tous les malheurs", qu'il ne cherche qu'à les fustiger sur la scène, qu'à se venger sur eux pour pousser le public à en faire autant. (On emballe le sycophante tel un colis, on le bat, on le frappe, on le chasse etc.). En revanche le comique des caractères féminins est teinté d'une ironie légère empreinte d'une sympathie marquée qui ne les rend que plus charmants, désirables, amusants.

Il nous reste à nous attarder un peu sur la technique comique d'Aristophane. Le comique nous apparaît sous trois aspects:

a. à travers les opinions tenues sur son propre compte par le personnage en question, à travers son attitude et son comportement;

b. à travers le jugement des autres personnages à son sujet;

c. il arrive également que le poète lui-même, soit par la bouche du choeur, dans la parabase, soit par le tour que prend l'action dramatique fait ressortir le ridicule ou le plaisant de tel ou tel personnage. Ces trois modalités offrent des possibilités variées.

Pour ce qui est de a., il est des cas où — ironie suprême — le personnage lui-même tire vanité de ses méfaits et de sa fourberie (le Paphlagonien), de son obscure origine et de son enfance misérable (le Charcutier) ou des torts faits aux autres (Philocléon) qui s'avoue „heureux lorsqu'il peut faire quelque mal".

Remarquons encore un procédé que le poète utilise fort souvent pour souligner le caractère comique de ses personnages: c'est le procédé des contrastes.

Contraste de situations (Lamachos qui s'en va en maugréant au front, tandis que Dicéopolis est invité à un banquet; puis celui-là réapparaît malheureux et blessé, celui-ci rentre exultant de joie en compagnie de courtisanes).

Contraste du niveau social (Xanthias esclave qui fait fouetter Dionysos; Carion qui ordonne à Hermès de laver les tripes au puits).

Contraste d'une fonction officielle et importante et l'état avilissant auquel le fonctionnaire est réduit (le proboulos humilié et accoutré par les femmes).

Contraste de caractère, des dispositions, des générations (Strepsiade et Phidippide, Philocléon et Bdélycléon — ce dernier ne révélant d'ailleurs aucun trait comique).

Un autre procédé auquel Aristophane a recours pour rendre comiques ses héros, c'est l'exagération, l'absurde pris au sens propre ou bien au sens figuré, qui relève du fantastique le plus souvent. Les trois Vieilles nous font rire à chaudes larmes parce que leur lascivité et leur dévergondage agressif sont tellement outrés

et peu vraisemblables qu'ils ne font plus appel aux principes de bienséance et de décence du spectateur. Il en est de même pour les spéculations (φρόντισμα) absurdes et bouffonnes de Socrate et de ses disciples („combien de fois une puce saute la longueur de ses pattes?", „les cousins bourdonnent-ils par la trompe ou par le derrière?"), pour les théories sur les nouvelles divinités, sur les phénomènes astronomiques etc., et sur la façon dont il „démêle les choses célestes" suspendu dans une corbeille. De même les images et les métamorphoses fantastiques portant sur un personnage mettent en relief un trait de son caractère (Philocléon-fumée; héliastes qui portent un dard caractérisant leur tempérament et la façon dont ils gagnent leur vie).

Passons maintenant au deuxième (b) aspect comique, lorsqu'un caractère apparaît comique à travers les opinions de son entourage. Ce sont: épithètes dénigrantes, satiriques et malicieuses, qui visent à rendre ridicule le personnage en question; récits portants sur la conduite dudit personnage qui également le ridiculisent (les serviteurs de Dèmos racontant les méfaits du Paphlagonien et l'attitude hébétée de Dèmos, l'esclave de Philocléon qui relate et raille les incartades auxquelles se livre le vieux dicaste désormais „homme du monde" et bon viveur); opinions émises à l'aide de métaphores et comparaisons (abeille ou bourdon aux ongles souillées de cire, Philocléon qui se fait choucas, moineau, souris).

Je passe sous silence — et délibéramment — l'image du monstre hybride de la *Paix* et des *Guêpes* ainsi que le Chien Labès qui sont censés personnifier Cléon, car, dans l'étude que voici, ce n'est nullement ce personnage-là dont nous analysons le caractère comique, mais le comique du Paphlagonien. Pour la même raison, je n'évoque pas, réflexion faite, le travesti — prétendu certes — des filles du Mégarien en truies, ce procédé comique ne portant pas sur le caractère de celles-ci.

Il arrive que le poète, pour rendre amusant — et très réaliste à la fois — un trait d'un personnage dépeigne une particularité extérieure, mais qui en dit long sur le caractère dudit personnage (par exemple pour définir l'entêtement excessif de Philocléon, le choeur le caractérise en ces termes: „lorsqu'on le suppliait, il baissait la tête", ou bien Strepsiade donnant libre cours à sa joie d'avoir un fils ἐξαρνητικὸς κἀντιλογικός le caractérise en ces termes: „sur ton visage s'épanouit absolument notre «qu'as-tu à dire, toi»?!" (formule emoloyée pour intimider l'adversaire)..." et dans tes yeux ce regard attique!" et ailleurs: „apprendre à parjurer et... à regarder en face". Il est une autre circonstance où, grâce à une prière à Apollon, nous apprenons des détails sur le caractère de Philocléon („ôte les orties de sa colère, mélange un peu de miel d'Antycyre à sa petite humeur, fais qu'il n'ait plus ce caractère dur comme l'yeuse").

Une autre occasion, dans les *Grenouilles*, rend comiques non seulement Xanthias et Dionysos, mais également Héraclès, que ceux-ci personnifient tour à tour (à travers les opinions des hôtelières, des servantes de Perséphoné et d'Eaque qui, eux, qualifient, louent ou blâment, en leurs personnes le vrai Héraclès).

Il y a enfin les oracles — dans les *Cavaliers* — qui, d'une manière fort obscure mais plaisante, définissent le caractère du futur démagogue, le Charcutier.

Pour ce qui est du troisième aspect (c), rappelons le procédé que le poète emploie cinq fois dans les 11 comédies et qui fait que c'est le déroulement de l'action qui rend un caractère comique et ridicule. Il s'agit notamment d'une évolution que le personnage en question subit au cours de la pièce. C'est donc Philocléon qui ayant renoncé à sa passion de siéger au tribunal — particularité qui le rendait si amusant — voudrait devenir un homme cultivé et mondain, mais s'avère rustre et grotesque au possible, sans éducation, sans mémoire, sans goût ni moeurs galantes. A strictement parler, ce n'est pas son caractère qui a changé, c'est plutôt sa vie qui a pris désormais un tour différent et qui nous fait voir dans d'autres cadres que dans la première partie de la pièce, les côtés comiques de sa personnalité, différents à présent. Chez Strepsiade, il y a déjà lieu de constater une évolution du caractère, sinon un retour à ses dispositions foncières et antérieures à celles que contre son gré il s'est vu obligé de prendre, après avoir épousé une citadine dépensière et élevé un fils dont les folles prodigalités menacent de le ruiner. Simple et laborieux paysan qu'il était dans sa jeunesse, il s'évertue à apprendre à tromper les autres, sans nul scrupule d'ailleurs, du moment que sa situation matérielle se détériore. Bien que mis à la porte par Socrate, Strepsiade n'en a pas moins saisi quelques idées empruntées aux „médito-penseurs" et il les débite à son fils et puis à ses créanciers; après avoir échoué lui-même, il fait son possible pour que Phidippide „puisse réfuter tout ce qui est juste". Il jubile lorsque celui-ci semble avoir réalisé ses rêves, mais lorsque Phidippide grâce à la nouvelle éducation — et qui a bien coûté au père — se tourne contre lui et le bafoue impudemment, — Strepsiade devient piteux, veut l'attendrir, en vain, par des souvenirs de son enfance, s'en prend aux Nuées („pourquoi m'avoir monté le tête, à un paysan, à un vieillard?!") mais au bout du compte il revient à sa vraie nature, reconnaît ses torts („je ne devais pas détenir l'argent que j'avais emprunté") et se venge sur les sophistes en mettant le feu à leur sanctuaire.

Dans le cas de Dèmos, le changement du caractère s'opère non pas à la suite d'un revirement de l'action scénique, comme dans les deux cas précédents, mais grâce au procédé magique (parodiant le mythe de Médée) de rajeunissement opéré par le Charcutier: „je vous ai fait cuire Dèmos et de laid je l'ai rendu beau" (*Cav.* 1321). Dèmos, de ce pas reconnaît ses erreurs passées et promet dorénavant d'agir avec sagesse, justice et circonspection. Son cas est à rapprocher de celui de Ploutos qui, guéri miraculeusement de sa cécité dans le temple d'Asclépios, regrette ses fautes et décide de ne pas fréquenter les gens malhonnêtes. La mauvaise conduite dont il se repent était due — invention comique d'Aristophane — non pas à un défaut de nature morale, mais à un défaut physique. Le fait que, guéri et ayant recouvré la vue, Ploutos change de caractère et d'attitude envers les hommes ne le rend que plus original et amusant.

Rappelons encore le changement bizarre que nous voyons s'opérer dans la personne du Charcutier, bien que, à la suite de celle-ci Agoracritos ne révèle pas de traits comiques, proprement dits. Au moment où il réussit à supplanter le Paphlagonien auprès de Dèmos — par des procédés aussi bas, obséquieux et fourbes que son ri-

val — lui, le voyou, le malappris, devient d'un coup „le flambeau d'Athènes, le protecteur des îles, le θαυμαστὰς εὑρίσκων ἐπινοίας", le sauveur de Dèmos qui livre à celui-ci la belle Trêve. Ici, nous le voyons bien, la fonction du personnage a imposé une attitude différente, une transformation du caractère et des moeurs, de l'activité et des principes; le Charcutier Agoracritos avec toutes ses vilenies est mort, — le démagogue idéal, le patriote sage et désintéressé est né.

Pour répondre enfin à la deuxième question que nous nous sommes posée au début de nos réflexions, il semble clair que Aristophane fait amplement usage — dans ses comédies — du comique de caractère également pour des fins qui sont au-delà de ses desseins purement artistiques. Bien conscient que le ridicule, la dérision et la moquerie sont une arme puissante et capable de porter un coup mortel, il en fait librement usage. Il est donc des personnages qu'il nous montre tout simplement pour nous amuser, pour égayer son public; ce sont ceux que le poète aime, qui lui sont chers et, alors, il lui est agréable d'en rire franchement. Il y a ceux qu'il ridiculise pour critiquer tel ou tel défaut qui leur est propre et qui lui semble fâcheux pour le bien des citoyens. Il parodie les nouveaux courants philosophiques, littéraires, choréographiques dans la personne de leurs représentants qui renversent l'ordre établi de l'époque des Marathonomaques. Il emploie enfin l'arme du ridicule pour dégrader et humilier ceux qu'il hait personnellement et qu'il trouve néfastes et nuisibles pour sa patrie et son peuple: les sycophantes, Cléon, les orateurs. Il veut les rendre à tout prix odieux aux yeux de ses spectateurs.

Mais il est des cas où, dans des scènes d'un comique insouciant et apparemment écrites dans le seul dessin de faire rire son public, Aristophane insinue savamment et glisse un idée sérieuse et importante pour lui. Ainsi, dans les deux scènes de Lamachos et de Dicéopolis que nous avons évoquées, le poète a voulu présenter aux yeux de son public les peines, les ennuis, les corvées et les dangers de la guerre en face de tous les délices, de tous les charmes, de tous les plaisirs de l'abondance et du bien-être que procure la paix.

Varsovie

Eos LVIII/2 1969/1970

THE ROLE OF SCENIC ACCESSORIES IN THE COMEDIES OF MENANDER

Part 1

By

SYLWESTER DWORACKI

The world represented in the theatre consists of things, people, happenings and processes [1] which manifest themselves directly to the audience as they occur on the stage, or that substance which one is informed about exclusively through the dramatic action taking place. This second world, presented through the medium of the spoken word, may be parallel in relation to the first world timewise or may come beforehand. For example, Menander's comedy *Dyskolos*, seen from these vantage points takes place between the dwellings of Knemon and Gorgias and the nymphs' grotto (a world presented to the onlooker in a direct manner), in the interior of their respective houses, and in the nymphs' grotto, on the yard of Knemon's farm, on his field and on Gorgias' field as well as in Kallippides' house (a world parallel in time to that presented on the stage, but indirect), and finally in the homes of Knemon and Gorgias several years before and in the vicinity of Phyle shortly before the action unfolding on the stage (the world of the past).

Things, people, happenings and processes fulfill a specific function in a drama, one that has been assigned to them by the poet. In the following article, we shall concern ourselves above all with the role that has been alloted to objects in Menander's comedies, paying particular attention to the scenic accessories. Accessories are defined in a broad sense as that grouping of ancillary objects contributing to a true setting in some walk of life. In a dramatic work and particulary in one which revolves in the sphere of probability, as is the case with Menander, we include concrete objects drawn from everyday life as accessories, which are referred to in the text, which are shown to the spectator in a direct manner in the course of the presentation of the play (otherwise called theatrical props) and likewise those objects which are indirectly presented through references and descriptions of those persons acting on the stage. The world of accessories in the comedies of Menander is extraordinarily rich and for this reason alone merits detailed treatment, all the more so because up to this time greater attention has not been focused on this matter and at any rate it has not been made the subject of distinct inquiries [2].

Unlike Menander, Greek tragedies introduced accessories in a considerably narrower scope. Undoubtedly the theme of these tragedies itself, drawn from my-

---

[1] R. Ingarden, *O dziele literackim*, Warszawa 1960, p. 462 f.

[2] J. Dingel's treatise: *Das Requisit in der griechischen Tragoedie*, Diss. Tuebingen 1967, discusses these points in the area of tragedy.

thology and legends going back to heroic times and also the fact that tragic poets employed a narrative based on fundamental experiences and presented heroes spurred to action by conflicts and emotional experiences of an internal nature, had a great influence on this. A production constructed in this fashion did not permit the presentation of occurrences called forth by some sort of a common object or utensil. On the other hand, Menander's comedies are deeply rooted in contemporaneousness and in the ordinary life of average people, reflecting it most accurately perhaps, even in the minor details. This fact permits the unrestricted, wide-scope employment of accessories, which were even indispensible as a real setting for the events which were presented. All the accessories, used by Menander appear with this significance but they also fulfill various other functions independent of this which will be described in detail further on in this work. Sometimes they may determine the stimulus uniting the action. Such an application of accessories is found likewise in tragedies. For instance Euripides readily used the widely applied motif of recognition, also used by Menander, in which small objects (the γνωρίσματα) frequently play an important role, helping in the establishment of ancestry of children lost for many years. We find the first attempts at introduction of distinctive marks of recognition among the work of the older group of tragedians. The lock of hair which Orestes lays on his father's grave in Aeschylus' *Supplices* testifies to this. It allowed Electra to suspect her brother's presence. The wooden mug and the rags for binding up wounds perform the same function in Sophocles' *Philoctetes*, those which make Odysseus and Neoptolemus sure that they have in reality found the refuge of Philoctetes who was abandoned on the island of Lemnos. We encounter the sporadic use of other objects as scenic accessories in Greek tragedies. However, these are not objects which are commonly found in everyday use, but rather implements used on the battlefield such as a sword or a bow for example or tools used to carry out a murder or a felony like a hatchet or pins for putting out someone's eyes (the *Oepidus Rex* of Sophocles and the *Hecuba* of Euripides provide us with examples of this) or the seeress' cane and headband which Cassandra discarded before her death in the *Agamemnon* of Aeschylus.

The opportunity for full exploitation of accessories taken from the work-a-day world did not appear until the advent of the comedies of ancient Attica. However, the way they are used here repeatedly differs in a marked manner with that which Menander used in his comedies. The old Attic comedies concerned themselves most often with the sphere of politics and social issues, attacking particular personages in verse because of their activity which was determinental to the body politic. In order to reach a projected goal the author wittingly deformed the represented reality exaggerating the events and the facts, achieving his goal through carricature, irony and derision, transporting the onlookers more than once into a fairyland, into a land of fantasy. In such a contrived production, certain accessories lost their literal sense and combined with one of the deformed elements. The three bottles, each with its separate type of peace, fulfill such a role in the *Acharnians* of Aristopha-

nes as does the pestle sought after by Polemos in *Peace*. Cratinus even used an accessory for the title of his comedy Πυτίνη, *The Wine Flask*, this is a flask which he put forth as his mistress. In these old Attic comedies there is obviously a whole series of accessories which appear in the most literal of senses. Nevertheless, they are only introduced in the scope of the actual setting to represent reality and not to generate a clever reaction on the part of the persons doing the acting. Without a doubt the middle comedy is closer to the new comedy and exerts a large influence on its formal shaping and also in regard to its content. Therefore, despite the absence of adequate material, indicating in itself the role of accessories, it is possible to theorize in a general way that the role was similar in both types of comedy.

The point of departure from which we begin our discussion of the accessories of Menander is his comedy *Dyskolos* which as the only production preserved intact, gives us the best conception of the manner in which the poet exploited them. We shall proceed from there to the comedies which have been preserved admitedly only in part, but at least to such a degree that in a few (*The Court of Arbitration, The Rape of the Ringlets, Samia and The Sicyonian*) it is possible to reproduce their content in principle and indicate the role of the accessories that appear in the text. This work will not concern itself with the accessories which appear in citations of Menander's works by other ancient authors which have been preserved by chance.

DYSKOLOS OR THE MISANTHROPE

We come across the first accessories in *Dyskolos* shortly after the god Pan's delivery of the prologue and after the introductory conversation carried on between Sostratos who has fallen in love with Knemon's daughter and his friend Chaireas, the upshot of which is that they should wait for Sostratos' slave Pyrrhias, whose appearance is expected momentarily. Sostratos has sent him to the girl's father and by doing this has taken the first concrete step toward the winning of her hand. However, this emissary bursts upon the scene shortly afterward, filled with terror and telling everyone to get out of the way; as he puts it, some lunatic is chasing him and hurling clods of earth and stones at him (the βῶλοι and λίθοι of line 83). Sostratos calms his frightened slave and the latter, after finally seeing that he is safe, for nobody is following him now, begins to relate what transpired when he met Knemon. As soon as the old man saw the stranger on his field he picked up a clod of earth and slung it slap in the newcomer's face, without even bothering to ask about the reason for his coming. He next picked up a stick asking the slave rather ill-naturedly whether he did not know in what direction the public road led. When the latter started to run away in fear of a drubbing Knemon chased him about fifteen stades, which is a distance of about two miles (this is a patent exaggeration of the terrified slave), incessantly pelting him with clods of earth, stones and finally even with pears (the ἀχράδες of line 121) until he did not have anything else left to throw. Thus Knemon was unpredictable in his relationship with a person foreign to him. Pyrrhias in no way exaggerates in his characterization of Knemon for Knemon's stepson Gorgias

also knows this side of him perfectly. In Act II this very same Gorgias will state in reply to the fervent plea of Sostratos who asks to be taken by him out on the field to Knemon who is working there, that at the mere sight of someone standing around doing nothing, Knemon will commence hurling clods of earth at that person before long, calling him a damn lazy pest in the process (line 365). Later on the cook Sikon is to receive similar treatment at the hands of Knemon.

Therefore, in this manner the objects which are hurled by Knemon, those of which Pyrrhias speaks with such apparent dread, play some role in matters important to the later action. They enable the poet to quality the man's profile in a straightforward manner. And because he has still not presented Knemon himself upon the stage, he has increased the curiosity of those viewing the play, who now eagerly await the further course of events.

Sostratos' encounter with Knemon proved to be very unpropitious for him. However, a thought which was, in his opinion, redemptive, extracts Sostratos from the momentary depression into which he has fallen, for he remembers that in his father's house there is a clever slave called Getas who is capable of taming an old grumbler like Knemon. He is just about to depart in search of Getas when the terrified daughter of Knemon unexpectedly comes upon the scene with her jug (the κάδος of line 200), lamenting the misfortune which has manifested itself in her house, for their old servant woman has allowed their bucket (the [χύτρα] [3] of line 190) to fall into the well while drawing water. Nevertheless Knemon has ordered her to heat up some water by the time he comes back from the field. Therefore, the girl intends to go to the nymphs' grotto for water, but upon seeing Sostratos and his slave assumes that they are some people who have come there to make an offering and she does not want to disturb them as them as they lay it out. Sostratos himself relieves her of any embarassment by offering her his aid and asking her for the jug. He soon fills it with water and hastens to hand it over to the girl. At this juncture in time, Daos, the slave of Gorgias, comes out of a neighbouring dwelling bearing the stamp of his approval over the stepsister of his master. He takes the jug from the hand of Sostratos, telling Knemon's daughter to go home as fast as she can. Sostratos downhearted once again steps down off the stage in order to search for Getas. The first act of the comedy ends with a short monologue by Daos whose theme revolves around the meeting between Sostratos and Knemon's daughter. This second meeting with Knemon's daughter, motivated by the accidental loss of the bucket at the bottom of the well and the necessity for seeking water somewhere else other than at home had to, in the feeling of this onlooker, arouse a stronger desire in Sostratos to win her hand at all costs, despite the fact that he still does not know how future events will turn out. On the other hand it does not follow from the mere fact that the bucket was lost in the water at the bottom of the well that it will prove to be something fraught with consequences for Knemon, causing him to fall into the well or leading

---

[3] A generally accepted reconstruction.

him into a meeting with Sostratos in circumstances in which it will be difficult to refuse him the hand of his daughter. However, one might have been led to expect a greater row in his house which would have served to indicate his daughter's misbehaviour as well as facts known up to this time and information about his own person. The jug and the bucket serve the poet then as a pretext for the creation of a situation on the stage, such as will permit the prediction, along general lines, of the direction that the future action of the play will take.

The dialogue between Gorgias and Daos, having Sostratos as its subject opens Act II. Sostratos also appears upon the scene after a while wearing an elegant coat (the χλανίς of line 257). Gorgias pays particular attention to this when he finds out who the newcomer is. Slightly later on it occurs to Gorgias that the attire of his new found friend might be in itself one of the things detrimental in regard to a direct contact with Knemon. In the Greek comedy every actor wore a garb appropriate to his age, position and character; one which in some degree presented him immediately to the audience and differentiated him in comparison to the other actors, so that in general there was generally no necessity to devote much attention to this affair in the text. Therefore, if Menander did this in relation to Sostratos, he pointed out with the same, a difference, which could be discerned in the juxtaposition of a youth from the city with a simple and poor rustic and his slave. The young lover's attire is also an additional impediment for him on the road to his goal, something which may force him into a manifestation of his honorable intentions not only in his conversation with Gorgias, but also in his further conduct.

Gorgias admittedly convinced by Sostratos who spoke with ardour, still endeavours to shatter the hope of the young man in regard to the projected marriage. Finally he suggests to him that he go out to work on the field with himself and Daos because there is the easiest place to meet Knemon. When the old man sees Sostratos digging in the field right along with them, he will think that Sostratos is not a lazy loafer from the city, but a poor man working hard for a living. At any rate perhaps it will permit him to mention his intentions. Finally Gorgias tells the slave to give Sostratos a hoe (the δίκελλα in line 375). The latter willing takes it and after the departure of Gorgias and Daos he still stays on the stage for a moment. He confesses in a brief monologue that he will undertake any task which will help him win for a wife a girl not spoiled by being brought up by some sort of a ill-nature aunt or guardian. He will accept physical labour all the more willingly since he also hopes to see his beloved on the field, for she is usually found in her father's company there. He is aghast at the weight of the hoe, which he overestimates at four talents. This monologue ends with line 392. Sostratos comes back from the field after a time (line 522), but this time he does not begin with sighs of love, describing his abortive appearence in the role of a farmer in the full light of realism. In the first place he started out a bit impetuously in regard to his work, for he lifted the hoe upward in quick strokes and the longer he worked in this manner the worse he felt, until his body became stiff as a board. He began to grip the small of his back more and more frequently. There

was even a time when he doubled over toward the ground, erecting himself like a well sweep. Knemon had not even ventured out onto the field up to this time, so Daos finally rescued Sostratos from his physical anquish by taking up the hoe in his stead. Sostratos is supposed, to go home now for a well earned rest, but instead wanders aimlessy back into the vicinity of his beloved's home again.

The sacrifice which Sostratos made working with a hoe on Gorgias' field, the one which borders on Knemon's, apparently turned out to be needless, for he did not get to meet Knemon, nor his beloved and with this same experience came the realization that his hope for an early marriage appeared to be still far off. There is a place for his hard work in the causal relationship of events, for Sostratos won the complete confidence of Gorgias with his attitude and this is the person who will in the deciding moment introduce him to Knemon. But, from the viewpoint of the theatre going audience, the appearance of Sostratos who has been brought up in the city, in the role of a country bumpkin working with a hoe, was above all a test of his personality realized in a cheerful spirit. Thus it is not an ordinary chance occurence like that of the bucket which fell in the well which influences the fact that the hoe played such an important role in the comedy, but a conscious decision of Sostratos, who with the help of this very accessory, is desirous of attaining the contemplated marriage, or at least coming closer to this goal.

After Sostratos leaves Gorgias' field, Sikon the cook comes upon the scene with a lamb slung over his shoulders (the πρόβατον of line 395). Hard upon his heels comes the slave Getas loaded down with a heap of cushions (the στρώματα of line 405) and paraphernelia indispensible for the sacrifice. The cook can barely control the obstreperous animal, but luckily is already near his goal, which is the temple of Pan. Getas is in far worse shape. He has been hustled into managing an unsually heavy load by an associate, a load which he now carries on the ridge of his back and exaggeratingly estimates as enough for four donkeys[4]. Now the cook takes a good look at the cushions which Getas is carrying. He concludes from the number of cushions that it is certain that a multitude of people are going to come for the offering of the sacrifice. Both slaves at last lay out their baggage in front of the grotto, but do not get to work immediately, because it falls to Getas to inform the cook beforehand of the reasons behind this particular offering. This has come about because Sostratos' mother saw how during a dream Pan dressed her son in a sheepskin coat, bound him with chains and ordered him to dig on a nearby field. The poor woman decided therefore to make an offering in Pan's grotto and in this way to divert any eventual mishap to her son.

Almost every comedy of Menander closes with a sacrificial feast which is the crowning achievement of the manipulations designed for the contraction of a marriage. Therefore, in the citations of his comedies which have been preserved, a whole

---

[4] A scene of this type with the hauling of baggage and with the complaining about its weight reminds one of a similar situation in Aristophanes' *Frogs* 1—37.

series of names of the most varied types of foods, dishes and utensils has been saved. Consequently, as soon as the lamb and the heap of cushions are brought onto the stage, the audience can guess their purpose with no trouble at all, even before they hear anything said on the theme. However, the comic effect which was obtained by the poet through the introduction of these accessories onto the stage was vastly more important. From whatever one may deduce from the words of Sikon, he must have raised the spirits of the audience in a particular manner with the way he handled the lively creature which he was hauling on his back. They looked at his companion being crushed under the pile of cushions and lamenting over their weightiness with the same glee.

Actually, the preparations for the offering of the sacrifice did not get underway until the opening of Act III, when the whole retinue of servants and domestics together with the mother and sister of Sostratos appeared upon the scene. Only now is the rest of the necessary paraphernelia brought forward, that which Getas has been waiting for so impatiently and he orders that it be carried to the grotto as soon as possible. Here the slave cites: κανᾶ, χέρνιβες and θυλήματα (line 440). These are respectively baskets, vessels with holy water and incense. It should be inferred that there was a great number of utensils since the oblation must have been prepared for a substantial number of people. In the last scene of the comedy, when Sikon and Getas attempt to induce Knemon to come with them to the grotto, they speak of the tables (τράπεζαι) and the wine jug (κύτος). I doubt that the servants would have taken tables to the grotto. On the other hand they did probably carry vessels with wine there, those that Knemon will refer shortly to as jugs (σταμνία). The sacrifice is not a goal in itself, but has a definite function to fulfill in the composition of the comedy. In the first place, it must be held in the vicinity of the home of Knemon who can not even stand the sight of people. Frankly it would be impossible given such a background, for a conflict not to arise between the grouchy old farmer and the people participating in the sacrificial feast in the grotto. Therefore, the momentum expressed by the crowd of people and the accessories to be used in the preparation for the banquet, prepares the public in some way for the very boistrous scenes which are to follow shortly afterward.

Knemon had intended to go out onto the field to do some work at the beginning of Act III, but upon catching a glimpse of the procession headed straight for the grotto, he is given an occasion for launching into the delivery of a monologue about his misfortune, which is in his case the nearness of the nymphs' grotto. There is a constant flow of malefactors who wend their way down to this grotto bringing beds and jugs with them (the κοῖται, σταμνία of line 448) and instead of laying out their offerings to the gods they devour them themselves, making an offering to the gods only from the uneaten portion of the sacrificial animals. Consequently, being fearful of what might happen to his home, he decides not to go out on the field on this particular day and angrily closes the door after himself.

Therefore, we have a direct forecast of the conflict between Knemon and those

participating in the sacrificial banquets, those who provoke tha anger of the old misanthrope with their noise and the paraphernelia which they bring.

A short time later Getas the slave stands in front of the closed doors of Knemon's house in order to ask him for the use of a kettle which the others have forgotten to bring to the grotto. This is the λεβήτιον of line 456. Knemon, irritated by the importunate knocking and calling, appears suddenly in the doorway, telling the intruder to get away from his house as soon as possible. Getas tries to clear the matter up in a polite way, telling Knemon that he has not come with witnesses to collect a debt payment but just to borrow a kettle. „A kettle?", Knemon repeats with irony. Getas, believing that the old man apparently has not understood him, says: „Yes, a kettle". He listens to stream of abusive remarks which are levelled at him in reply and seeing that he is not going to straighten out the matter as far as the old man is concerned, leaves for the grotto. When the cook Sikon finds out about the lack of success which Getas has had, he first derides the latter for his lack of skill in dealing with people, and then asserts that this is an affair which only he himself can handle since after all he has served many people, many-a-time on borrowed utensils in the city. There is nothing that cannot be borrowed continues Sikon. But it is necessary to know how to handle the person from whom you are borrowing in the correct manner, one which takes into account his age and position. He next decides to secure the necessary pot himself. Knemon upon seeing an intruder in front of his dwelling again gives him the same treatment asking him to leave as soon as possible, calling to his serving woman to bring a leather strap (the ἱμάς of line 502)[5]. Sikon retreats in fear, but at the same time is conscious of the fact that he is exposing himself to ridicule in front of Getas and the servants. Consequently he once more attempts to address himself to Knemon asking him for the use of at least a pot (the χυτρόγαυλος of line 505). The only reply that he gets is that he will receive not one pot or axe, not one pinch of salt or one drop of vinegar nor anything else and that no one should even dare to come to his place on a similar mission. Sikon maintains the sham of politeness right up to the end, even asking if there might be someone else in the vicinity who might lend him the needed kettle. With this Knemon finally loses his composure and hurls a clod of earth at the cook (line 515), in order to get rid of the interloper at last. This one gives up deciding to roast the meat in a basin (the λοπάς of line 520), which he accidentally happened to have in his hand at the time. Conscious of having sustained a defeat he finally returns to the grotto.

Undoubtedly Getas and Sikon never would have become involved in the row mentioned which took place in front of Knemon's house, had the kettle essential in the preparation of the sacrificial banquet not been left behind accidentally. Its role patently gives the poet a pretext, thanks to which he once more may display the reaction of Knemon when he sights any person foreign to him. A similar situa-

---

[5] This was the instrument customarily used to inflict physical punishment. Compare *Samia* 106 and 318 as well as Fr. 400.

tion has taken place in this comedy already, appearing in Pyrrhias account of what happened when he met Knemon. This time the poet presents directly that which Sostratos' slave has said about Knemon previously. In the scenes presented, containing Getas and Sikon, Knemon is the most important person, because the poet constantly focuses attention on him as the chief obstacle to Sostratos' aspiration, that of contracting marriage with his daughter. His posture toward the two supplicants destroys all illusions that the youth has a chance to realize his plans in the normal manner despite the fact that there has been absolutely no mention of marriage made this time. It is well known, after all is said and done, that he treats everybody as rottenly as he does those giving the offerings and anyone who has the nerve to approach him in order to ask for the hand of his daughter will be treated in a still more cavalier fashion. However, the theatre-goers look at the fuss about the kettle taking place in front of Knemon's house, above all, as one of the funniest scenes in the *Misanthrope*. It consists of several elements, which in themselves cannot be considered sources of comedy. These are: the necessity of borrowing a kettle, the character of Knemon as well as the complete helplessness of the slave Getas and the cook Sikon in relation to the grumpy farmer, which results from Knemon's character and shows that even a trifling affair like that of the kettle can engender a boundless rage in the old duffer. Consequently, the cleverness and quick wit of Getas, of which Sostratos spoke with such positiveness and hope, cannot be put into play here. The conceited Sikon also experiences a complete defeat, which is all the more ridiculous in that up to now he has bragged about his skill in establishing contact with people.

Menander in general is particulary careful about the proper motivation for the events which he introduces [6]. A proof of this is the manner in which the scenes containing the request for the loan of the kettle end. Sikon was in desperate need of a kettle in which he wanted to cook some meat. Not being able to borrow it from Knemon forced the cook to seek some kind of a way out of his troublesome situation. However this really is of less interest to the spectator, since attention does not focus itself on the kettle but on Knemon and the slaves who are forced to depart empty handed. It would not have been a big transgression on Menander's part if Sikon would not have left for the grotto immediately after this infortunate occurrence. However, the poet remembers to inform the spectator of how the cook will in the end manage to get along without the kettle. Therefore, in the monologue given after the whole episode is over, Sikon states that he will have to roast the meat and the basin will be adequate enough for this task. In this way the kettle causes the whole episode while the basin closes it.

Right after these happenings which we have spoken about, Sostratos comes back from Gorgias' field which has been referred to earlier. He meets Getas on the scene

---

[6] A. Theuerkauf, *Menanders Dyskolos als Bühnenspiel und Dichtung*, Göttingen 1960, p. 28 ff.

and after learning from him about the feast being prepared in the grotto, he decides to ask his new found friend to it also. He sets off for Gorgias' house with this in mind. But quite unexpectedly Simiche the old domestic runs out of Knemon's house, lamenting over a fresh misfortune caused by the bucket which had already fallen into the well. In her desire to retrieve it from the well she tied a cord around the hoe, doing this all on the sly. But the weak and rotten cord (the καλώδιον of line 508) broke and the hoe now lies on the bottom of the well also. To make things worse her master wanted to shift a manure pile at that very moment and he is looking for it like a mad man about the house. No sooner had the old woman been able to finish telling about her misfortunes than Knemon burst upon the scene, the broken cord in his hand. Spotting the domestic, he did not want to listen to her version of the affair; instead he ordered her to get into the house as quickly as possible and told her that he is going to lower her down into the well on that completely rotten cord (the σχοινίον of line 592). The timid proposition of Simiche that perhaps she might call for the help of Daos who is nearby drives him into a still greater rage. Getas now butts in unexpectedly with the new that he is ready to provide a ladder or bring a rope. But Knemon does not believe in the slave's generosity and acknowledges his declaration with a suitable bit of profanity.

If the poet expertly justifices the introduction of Knemon's daughter who is forced to look for water beyond the confines of her home with the water bucket which has been lost at the bottom of the well the loss of the hoe is merely a pretext for the introduction of the old domestic Simiche, who really did not have to talk at such great length about this particular event to the audience. This was absolutely essential to the unity of the action still to come however, for close behind her comes Knemon, who has been introduced to us up to this time in conflicts with strangers. But here he unloads his pathological rage on a person who has served him faithfully for years and who absolutely does not deserve such treatment. This scene consequently completes the representation of Knemon's personality preceding the catastrophe which is supposed to follow shortly, to which this is a direct prelude and for the last time poses the question to the audience of how Sostratos is going to win the hand of the daughter of such a disobliging fellow, such a hedgehog. But the average theatre-goer saw in the troubles of the domestic the grand comic effects which up to this time have accompanied every appearence of Knemon on the scene. And once again, just as in the scene with the kettle, the matter itself is, in the main, amusing although it does not evoke this type of a fuss under normal circumstances as does the old woman's following declaration about her feminine helplessness and finally Knemon fussing, fuming and fretting with the broken cord in his hand and particularly when he threatens the slave with a terrible punishment, for the viewer cannot at all take this seriously.

A series of unexpected events now take place. First of all Knemon falls into the well. Then Sostratos takes part in the rescue of the drowning man along with Gorgias, although he did more staring at his beloved than rescuing. Sostratos conceded as

much in the monologue which he gave. Consequently he lets the cord (the σχοινίον of line 682) slip out of his hand three times and only the extraordinary strength of Gorgias saved Knemon's life. Sostratos' whole monologue is characterized by a good dose of comedy, seen even in the small detail of the cord, which as an accessory does not play any further role beyond this point.

This comedy is nearing its conclusion. After all the emotion filled events that have occured here recently, everybody goes off to the grotto with the exception of Knemon, who in the end has consented to the marriage of his daughter. This one, despite all that has occured, prefers to continue to keep away from people. Sikon and Getas take advantage of the situation which has arisen in order to revange themselves on Knemon for his refusal to lend them the kettle. They carry the sleeping and sick man out in front of the house and erect a clownish, carnival scene around him. Getas goes over to the door and wakes up the sleeping Knemon with his loud knocking, next demanding of him kettles and a pudding-basin (the λέβητες and σκάφαι of line 914) as well as seven trivets and twelve tables (the τρίποδες and τράπεζαι of line 916). In turn Sikon demands still more far-fetched things, for he wants to borrow 9 rugs (the δάπιδες of line 922), some hand woven Persian hangings, thirty yards long (the παραπέτασμα of line 923) as well as a large bronze jar (the κρατήρ of line 928). The slaves seeing that they are not getting too far with the threats they have spewed forth, attempt finally to entice Knemon to take part in the banquet by conjuring up tables loaded with good things (the τράπεζαι of line 943) and a jar full of wine (the κύτος of line 947). The farmer attempts to hold his own but is ineffective and has to give in at the end by ordering the slaves to carry him to the grotto. In view of this Getas asks for wreath and torch (the στέφανοι and δᾴς of line 964) and Sikon with his plea for applause ends the comedy with these words: "May the laughter-loving goddess Nike always faithfully attend us". The "us" in this case also alludes to Menander.

This final scene containing Knemon and the slaves is clearly connected with that moment in the comedy in which Getas and Sikon, went separately and on successive occasions, in a fruitless attempt to borrow a kettle. Then the utensil stood as a pretext to the development of the next fracas with Knemon. This time neither the use of a kettle nor the whole series of far-fetched articles which Sikon concocts so well, knowing full well that the conditions of life will not make them available to a poor old man like Knemon, are not the central concern of the action here. But perfidious retribution is and so the accessories in this scene will not in themselves play an important role, but their names will. This is best seen by looking at the example offered by the word λέβητες which is used in place of the word λεβήτιον which was used beforehand. This premeditated retribution had to achieve an anticipated effect, being for the onlooker more clownish than comic perhaps because the whole affair takes place around a sick and defenseless person. In turn, the encouraging of Knemon to participate in the sacrificial offering comes with a certain degree of surprise to the theatre-going public, because it caused them to anticipate new outbursts

of rage rather than an agreement to the slaves' proposition. After all here is a person who has reacted precisely in this manner upon sighting those offering sacrifices, going to the grotto with their necessary paraphernelia for the preparation of the feast. It was necessary consequently to expect a similar reaction after the enticing of Knemon especially when he heard about the banquet tables, the bedding and the cup being passed from hand to hand. However, the assumption of the play was that "laetus exitus" was affecting Knemon also. Therefore, he joined the participants in the end.

The final crowning achievement of the comedy is the joyful procession to the grotto after the hard won victory over the farmer who had been disobliging up to now. He is embellished with two accessories of external splendor at the end of the play: the garlands and the flaming torch.

THE COURT OF ARBITRATION

In all probability the dialogue between Karion the cook and the slave Onesimos starts this comedy[7]. The cook learns straight from the latter's lips that his master has left his young wife and is presently somewhere else with a zither playing courtesan Habrotonon. Further conversation leads to the subject of breakfast which Onesimos urges the cook to prepare. On this same occasion to be sure someone mentions the word jug (ἐχῖνος) which according to Erotian (p. 41,18 Nachm.) was found in Menander's *Court of Arbitration*. Some divinity shedding light on the theme of events preceding the conflict between Charisios and his wife Pamphile probably appeared on the stage after this dialogue[8]. The comedy proper besing with the entrance upon the stage of Smikrines, Pamphile's father, who wants to see for himself to what extent the stories about his son-in-low's conduct are actually true. Chaerestratos, his son-in-law's friend and a young man by the name of Simias over hear Smikrines' embittered monologue, unobserved by the latter. Smikrines then goes into Charisios' house while the young men return to Chaerestratos home where the son-in-law is staying.

Smikrines comes out of his son-in-law's house at the beginning of the next act in a very pessimistic mood, for he has neither found Charisios at home nor has he learned anything from his daughter. The old man now intends to go home when two slaves: Daos the shepherd and Syriskos the charcoal-burner bar his way. They plead with Smikrines to settle an argument that has cropped up between them, providing that he is willing to devote a little of his time to this. After delaying a while, Smikrines consents to playing the role of arbitrator and allows Daos the shepherd to present his version of the newly arisen argument first. This one begins his address by going back thirty days into the past to the very moment in which he found an

---

[7] *Menandri quae supersunt*, edidit A. Koerte, Pars prior, *Tertiae editionis addenda* adiecit A. Thierfelder, Lipsiae 1957, p. XIX.

[8] Koerte, *o. c.* p. XIX.

infant in the woods along with a necklace (the δέραια of line 70) and some other objects of this types (the κόσμος of line 71) that were lying alongside it. Smikrines calls Syriskos who has interrupted Daos' presentation of the affair to order threatening him with a cane (the βακτηρία of line 72). Now Daos continuing his testimony uninterruptedly states that he gave the child that he had found to Syriskos when the latter requested it, but that Syriskos came back some time afterwords and also demanded the articles which were lying near the infant which Daos had found, those which Daos looked upon as belonging to himself. It was enough that he had given the child. He had no intention of sharing the rest with anybody. Syriskos' turn to speak came next and with the adroitness of a lawyer he smashed the arguments of his opponent to pieces one right after the other, demonstrating amply that the things found lying next to the child (the δέραια καὶ γνωρίσματα of line 127) belong exclusively to him because only thanks to them will it be possible to establish the true origin of the child who possibly is the offspring of a noble family. Here Syriskos cites as an example a tragedy familiar to the audience in which a certain shepherd found Neleus and Pelias and brought them up in his own house, but who at the same time preserved the things which might have given a clue to their origin (the γνωρίσματα of line 165) with great care. Thanks to which the two exchanged, with the passage of time, their shepherds' crooks for sceptres. On the other hand if a certain Daos were to sell the articles he had found by the children for a few drachmas they would have undoubtably died as slaves. Syriskos goes on to say further that symbols of this type prevent the incestuous union of brother and sister while they allow someone else to free a mother or rescue a brother. Therefore, if Daos even now demands the restitution of the child it is probably due only to his desire to squander, without punishment, that which fate still has in store for the child. After listening to such a presentation, Smikrines has no trouble at all in announcing his verdict. Daos opens his shepherd's pouch (the πήρα of line 187) very reluctantly and hands over the articles which he has found to Syriskos, who now sure of himself watches Daos carefully so that the latter will not attempt to hold anything back. In turn Syriskos hands the articles received from Daos to his wife who is holding the child on her arm and he enumerates them one after the other. There is a rooster-shaped plaything (the ἀλεκτρυών of line 209), an object studded with stones (the διάλιθόν τι of line 210), a hatchet (the πέλεκυς of line 210). Finally he holds a ring in his hand (the δακτύλιος of line 211). This last object interests Onesimos who has just arrived and whom Syriskos has not even noticed up to now. He tells the slave in answer to his question that it is an iron ring, gilded on the outside, with the engraving of an ox or a goat executed, like a famous inscription, from the hand of Kleostratos. After this description Onesimos asks Syriskos if he will let him hold the ring in his own hand. As soon as the charcoal-burner fulfills Onesimos' request, he suddenly becomes conscious of the fact that it has a connection with somebody strange to him. Therefore, he asks who he is. Onesimos startled at the sight of the ring does not at first reply to the question which has been posed but most emphatically asserts that it is the very

ring itself. He finally explains to Syriskos that it is the ring of his master Charisios. Syriskos tries to pass the matter off as a joke. When Onesimos sticks to his story, he is irritated and emphatically demands the return of the ring which does not belong to him but to the abandoned child. Onesimos does not intend to give away his master's property. Faced with this Syriskos hands over the rest of the articles to his wife, to wit a necklace (the στρεπτόν τι of line 228) and a piece of purple material (the πορφυρᾶ πτέρυξ of line 228) and he himself wants to have a face to face talk with Onesimos. This one continues to assure him that the ring is the property of his master, who himself has said that he lost it when he was just a little bit tipsy. In the face of Onesimos' firm stand on the matter Syriskos gives way and agrees to his showing of the ring to his master. With the entrance of both into Chaerestratos' house the second act of the comedy is completed. The quarrel about the items found near the child shifts the action to the so called ἀναγνωρισμός undoubtedly foretold in the unpreserved prologue. The audience finds out from its content about the nocturnal feast held during the Tauropolian celebrations in which Pamphile was violated by Charisios. Then the prologue touches on the marriage concluded between them at which not one girl or youth suspected that the nocturnal incident which took place four months before had affected their decision; for at the time of her marriage Pamphile was four months pregnant. Consequently, during the absence of her husband who had gone off on a trip, during which she gave birth to a child, she ordered the nurse Sophrone to abandon the new born infant and to leave around it some characteristic objects as well as the ring which she had received on that well remembered night from the drunken youth. When Charisios returned, Onesimos his slave told him exactly what had happened in his house while he was absent. The angry husband left his wife and in his sorrow sought vain consolation in the company of a courtesan.

If we assume such a content in the prologue, then the audience, with the appearance of Daos the shepherd as well as Syriskos the charcoal-burner accompanied by his wife holding an infant in her arms, may be able to orient themselves to the fact that this child is the infant abandoned by Pamphile and that the scene which now will take place will concern itself precisely with this child. Daos' speech in the court finally assures them of this and at the same time he informs them of the cause of the quarrel, the settlement of which is turned over to Smikrines. The whole affair revolves about the articles left with the child and consequently about those which will in the end contribute to the finding of his parents. A ring often appears in the comedy since it usually plays an important role in the establishment of the direction taken in the pursuit of this goal — the finding of the child's parents. If we are to assume that the ring belonging to Charisios was mentioned in the prologue, then the viewer doubtlessly expected its appearance as soon as Syriskos received the articles recovered from Daos. At this very moment the poet introduced Onesimos upon the scene who recognized his master's property at once. This was the decisive moment for the unity of the action still to come, for from that time on the attention

of the viewer is focused on the ring for a greater period of time. However, the ring is a momentary impediment to Syriskos in his transfer of the rest of the objects to his wife. For this reason he interrupts his intriguing conversation with Onesimos in order to still give her a necklace and a piece of purple material which do not have real meaning at this time for future action and even retard it in a certain sense. But the fact is that Menander, all of this notwithstanding did come back to these items, which indicates his care in bringing something which he has started to a conclusion just as he did in the *Dyskolos* when Sikon the cook informed the audience that he would get along somehow without the kettle. In the scene dealing with the arbitration court, Daos' shepherd's bag and Smikrines' cane completely fulfill the role assigned to them in the episode, being restricted in principle by the director's instructions[9].

Act III begins with Onesimos' monologue which informs us of his futile attempt on no less than five occasions to show his master the ring. The slave remembers only too well Charisios' reaction to the news that his wife secretly has given birth to a child to be able to communicate to him his latest find. At this point Habrotonon the courtesan appears upon the stage. The young man had originally brought her to Chaerestratos' house in order to seek in her company a moment of forgetfullness in his time of troubles. But now he despises her. The charcoal-burner Syriskos also comes out of Chaerestratos' house and is looking for Onesimos. Upon seeing him he reminds him about the ring. He demands that the slave either give it back immediately or show it to his master. Onesimos does not even consider giving the ring back, but at the same time does indicate the difficulties that are bound to come up [10], for this will be tantamount to accusing his master of being the father of the abandoned child. Syriskos therefore agrees to the delay, but at the same time demands that the whole affair be settled by the time he comes back from town to where he is now headed. After his departure Habrotonon the courtesan goes over to Onesimos. From him she finds out about the origin of the abandoned child, as well as the ring that the slave has found, the one which his master had lost during the Tauropolian festival, from which it must clearly follow that his master must have seduced a girl then. The courtesan, herself a participant in this celebration, does remember that something of the sort did take place, since a girl did come running up to her with tears in her eyes, showing her an elegant dress (the ταραντῖνον of line 313) which was torn to shreds. About the only thing the courtesan did not know was if the girl had the ring which the youth might possibly have given to her. The discourse which follows about the facts of the matter is so self-evident that she is determined to demonstrate the abandoned child's paternity to Charisios and to look for its mother. Bearing this in mind, she does show the youth the ring which Onesimos has given her and when Charisios recognizes it as his property, she persuades him to believe

---

[9] In view of the fact that a marginal text was not used in ancient drama the stage-director's directions were contained in the text itself, which had to be written from this point of view as well.

[10] A partially reconstructed section, see Koerte, *o. c.*

that he really did rape her during the Tauropolian festival, and in concluding also shows him the child. Before long the girl leaves the stage. After delivering a short monologue Onesimos does likewise, but not before he has broadcast the impending visit of Smikrines.

Thus, the affair of the ring which occupied only marginal role in the scene containing the court of arbitration now demands considerable space in the text, 162 lines to be exact. This is primarily to delay the moment in which the news of the finding of the ring will reach Charisios. This is by no means an accidental retardation, for it is quite evident that the sight of the ring will exert an extraordinary impression on its owner and it is very necessary to prepare the audience for precisely such a moment. Keeping this in mind, the poet introduces Onesimos as an irresolute person, who, having learned from past experience, predicts a violent reaction on the part of his master. Despite this he still rejects returning the ring to the charcoal-burner, although it really would have been the best solution for him in his situation. At a critical moment in the play we see the entrance of a clever courtesan who takes over the role previously assigned to Onesimos. And what is more she is not to be satisfied with the mere showing of the ring to Charisios, but also wants to inform the latter of the paternity of the child. Thanks to this approach to the matter she discharges her duty in a considerably more efficient manner than perhaps Onesimos himself would have in the end. By assigning the courtesan Habrotonon to play such a role, Menander exploited to a significantly better degree her potentiality with which he planned the showing of the ring to Charisios and with the same prepared the audience for a very critical moment in his play in a suitable manner.

Charisios' ring thus has the task of fulfilling the function of an object of recognition in this comedy. However, the courtesan decides to take advantage of still another item in order to carry out her little intrigue, namely a beautiful dress, almost identical to the one that a rapacious youth ruined at the Tauropolian festival. The reminder of which must have exerted an impression upon a shocked Charisios which was probably just about as strong as the sight of the ring itself.

That Habrotonon did realize her strategem in full is indicated by the words of Karion the cook who had just come out of Chaerestratos' home as the courtesan entered it. He is now involved in a dialogue with Smikrines who has now arrived upon the scene. To be sure, the text of this dialogue is badly damaged. But some words, filled with resentment and spoken by Smikrines about his son-in-law who he thought was not ashamed of having a child by a woman of easy virtue, have been preserved.

A role like that which the ring belonging to Charisios played in the comedy was really perfectly prepared by the poet and is perfected in three stages. Menander first focused attention on it during the course of the court of arbitration. Then he devoted a great amount of space to it at the beginning of the next act, preparing for the crucial moment in which the ring will be shown to Charisios with the greatest of detail and

infinite care so that all that remained to be done was to put it into the form of an account, issuing for the sake of variety, from the lips of strangers.

The role of the accessories in the preserved text of this comedy is basically over with the information given by Karion. The comedy is now oriented toward the finding of the abandoned baby's mother and the reconciliation of a married couple at odds with one another, which is after all the final goal of the play.

Poznań

Eos LVIII/2 1969/1970

JAGIELLOŃSKIE RĘKOPISY LIWIUSZA Z MARGINALIAMI JANA DŁUGOSZA

Napisała

MARIA KOWALCZYKÓWNA

W okresie humanizmu wzrosło bardzo zainteresowanie Liwiuszem [1]. Był on chętnie czytanym i poszukiwanym autorem. Dante Alighieri znał cztery pierwsze księgi *Ab urbe condita*; w „Piekle" (28,12) nazywa Liwiusza tym, który się nie myli. Także Petrarka miał w swojej bibliotece i czytał Liwiusza. Wiadomo również, że Poggio sprzedał za 120 cekinów rękopis *Historii rzymskiej* poecie Antoniemu Beccadeli, zwanemu Panormita. Ponieważ z Liwiusza zachowały się tylko ks. I—X, czyli dekada pierwsza (zawierająca dzieje rzymskie od początków do r. 293 p. n. e., tj. do trzeciej wojny samnickiej) oraz ks. XXI—XLV, czyli dekady III, IV i część V, obejmujące lata 218—167 p. n. e. (tj. od wybuchu drugiej wojny punickiej do zwycięstwa Lucjusza Emiliusza Paulusa nad Macedonią), każda wiadomość o istnieniu gdzieś Liwiuszowych kodeksów mobilizowała humanistów do natychmiastowych poszukiwań. Znane są ekspedycje podejmowane z inicjatywy Kuźmy Medyceusza i papieża Mikołaja V do krajów skandynawskich, nad Wisłę i Pregołę (Enoch da Ascoli w latach 1451—1455) [2]. O popularności Liwiusza w XV w. świadczy również fakt, że już w r. 1469 wydano po raz pierwszy jego *Historię* drukiem w Rzymie (pełne dekady I i III, zaś IV we fragmentach) [3].

Do wielbicieli Liwiuszowego talentu pisarskiego należał także Jan Długosz. W przedmowie do swojej *Historii* umieścił pochwałę rzymskiego historyka, wspomniał o znalezieniu rzekomych jego kości w Padwie w 1413 r. i przeniesieniu do zbudowanego w tym celu mauzoleum. Zastrzegał się jednak dalej, że nie chce pisać swojej *Historii* dla pozyskania sławy u współczesnych i potomnych, jak to czynił Liwiusz [4].

Właściwie już od czasów A. Semkowicza, a potem M. Bobrzyńskiego i S. Smolki ustaliło się w literaturze przekonanie, że Długosz naśladował autorów starożytnych, a przede wszystkim Liwiusza [5]. Dopiero jednak prace filologów klasycznych: T. Sinki,

---

[1] Komunikat niniejszy wygłoszony został dn. 31 III 1969 r. na posiedzeniu naukowym Pracowni Słownika Łaciny Średniowiecznej Polskiej Akademii Nauk. Za uwagi krytyczne i rady dziękuję Prof. Drowi Marianowi Plezi i Dr Danucie Turkowskiej.

[2] Tytus Liwiusz, *Dzieje od założenia miasta Rzymu*, wyd. W. Strzelecki, 2 wyd., Wrocław 1955, s. LXV—LXIX, Biblioteka Narodowa, Ser. II, nr 77.

[3] Por. L. Hain, *Repertorium bibliographicum*, t. 2, Stuttgartiae 1831, nr 10 128 i n.

[4] *Joannis Dlugossii Annales seu Cronicae incliti regni Poloniae*, t. 1, Varsaviae 1964, s. 51—52.

[5] A. Semkowicz, *Krytyczny rozbiór „Dziejów polskich" Jana Długosza do r. 1384*, Kraków 1887; M. Bobrzyński i S. Smolka, *Jan Długosz, jego życie i stanowisko w piśmiennictwie*, Kraków 1893.

A. Rogalanki, a zwłaszcza W. Madydy, wykazały faktyczne przejątki i zapożyczenia z Liwiusza oraz dokładniej scharakteryzowały wpływ jego na pracę dziejopisarską[6]. Dla Długosza historia rzymska *Ab urbe condita* była niedościgłym wzorem. Przejął z niej stosowanie kryteriów prawdopodobieństwa historycznego, wyboru z dwóch wersji tej, która jest korzystniejsza dla własnego narodu, pragmatyzm. Tak jak rzymski historyk traktował historię z punktu widzenia moralisty. Wzorował się na Liwiuszowych opisach bitew oraz mowach wodzów.

Fakt, że Długosz przywiózł *Historię* Liwiusza do Polski, poświadcza dobrze znana wiadomość z *Vita Dlugossii*, w której czytamy: ... *semper libros conquirebat atque emebat. Multos autem ex Italia rediens attulit, praesertim quos nunquam prius in regno visos sciebat. Importarat itaque Curtium, Iustinum, Sallustium et Livii quicquid in usu est, Ciceronis etiam pleraque volumina multosque alios tum veteres tum novos* ...[7]. Również Sędziwój z Czechła w liście do Długosza z r. 1465 wspomina, że przywoził on księgi z Włoch, pisząc: „Między pisarzami wybitnymi naszego wieku ty poczesne zajmujesz miejsce, który z całą usilnością z Italii, gdzie jest źródło bijące nauki, wiele ksiąg zakupiwszy za dużą cenę na miejscu zebrałeś i ciągle jeszcze zbierasz ..."[8].

Niestety, owa zasobna biblioteka Jana Długosza uległa rozproszeniu. Do naszych czasów dochowało się, nie licząc jego własnych dzieł, zaledwie kilka rękopisów i inkunabułów z wyraźnie zapisaną notą proweniencyjną, mówiącą o pochodzeniu z tej biblioteki. W Bibliotece Jagiellońskiej znajduje się jedynie *Kronika świata* Pawła z Wenecji, biskupa Puteoli (rkps 445, ofiarowany Kolegium artystów), oraz dwa razem oprawne inkunabuły, przekazane Bursie ubogich, a zawierające *De casibus virorum illustrium* i *De claris mulieribus* Boccacia (Inc. 1505 i 1506). Ponadto A. Birkenmajer stwierdził glosy ręki Długosza na rkpsie 1650, w którym znajduje się czternastowieczna śląska zbieranka kronikarska[9]. Naturalnie nie wszystkie kodeksy wykazujące dziś jego glosy musiały być w swoim czasie jego własnością, gdyż wiadomo, że nie tylko kupował księgi, ale też je wypożyczał.

Wszystkie jednak rękopisy i druki, które czytał, są równie ważne dla ustalenia warsztatu pisarskiego, którym się posługiwał pisząc własne dzieła. Dlatego w poszukiwaniu ich przeprowadziłam systematyczną kwerendę, na razie w Oddziale Rękopisów Biblioteki Jagiellońskiej. W jej toku natrafiłam na glosy Długosza najpierw w *De civitate Dei* św. Augustyna, tj. w rkpsie 1210, należącym ongiś do Tomasza

[6] T. Sinko, *De Dlugossii praefatione „Historiae Polonorum"*, Studia z dziejów kultury, Warszawa 1949, s. 105—145; A. Rogalanka, *Przedmowa Długosza do „Dziejów Polski"*, Roczniki Historyczne XIX 1952, s. 68—97; W. Madyda, *Wzory klasyczne w „Historii Polski" Długosza*, Eos XLIX 1957/1958.

[7] *Vita Ioannis Dlugosch senioris canonici Cracoviensis*, ed. M. Brożek, Varsoviae 1961, s. 57, Bibliotheca Latina Medii et Recentioris Aevi, vol. 6.

[8] Tłum. H. Zdzitowieckiej-Jasieńskiej, por. *Joannis Dlugossii Opera omnia*, t. 1, Cracoviae 1887, s. 174.

[9] Dlugossiana Biblioteki Jagiellońskiej omawia J. Zathey, por. J. Zathey, A. Lewicka-Kamińska i L. Hajdukiewicz, *Historia Biblioteki Jagiellońskiej*, Kraków 1966, s. 125.

Strzempińskiego [10]. Ostatnio zaś stwierdziłam, że marginalia jego ręką pisane występują w kilku jeszcze rękopisach. Są to:

1. Komentarze Cezara *De bello Gallico*, *De bello civili* oraz ich kontynuacje zwane *De bello Alexandrino*, *De bello Africo* i *De bello Hispaniensi*, rkps 514, zakupiony przez Jana Brożka w r. 1615 *in foro scrutatorio*, czyli po prostu na tandecie;

2. Petrarki *Rerum familiarium* lib. XII—XXIV, rkps 444 (k. 1—99), należący do Mikołaja Kozłowskiego;

3. Pliniusza *Historia naturalis*, rkps 531, z daru Jakuba z Sienna;

4. Boccacia *De casibus virorum illustrium*, rkps 416 (k. 1—131), z legatu Andrzeja Grzymały; w znajdującej się w tymże kodeksie *Epitoma de Tito Livio* L. A. Florusa nie zauważyłam śladów lektury Długosza;

5—6. Wydaje się, że także korekta tekstu w mowie Demostenesa w obronie Ktezyfonta (tj. *O wieńcu*) w przekładzie łacińskim Leonarda Aretina została przeprowadzona przez Długosza, rkps 519 (k. 45—61), a w rkpsie Grzegorza z Sanoka, zawierającym Boccacia *Genealogiae deorum*, rkps 413, na marginesie k. 94v Długosz dopisał tytuł marginesowy: *fabrica ferraria*;

7—8. Najciekawsze jest chyba jednak stwierdzenie, że oba rękopisy jagiellońskie, zawierające *Historię* Liwiusza, tj. rkpsy 522 i 523, posiadają glosy Długosza. Omówieniu tych to właśnie kodeksów poświęcony jest niniejszy komunikat.

Już tylko jako ciekawostkę podam, że w *Metryce Uniwersytetu Krakowskiego* (rkps 258, s. 78) przy swoim wpisie w r. 1428 Długosz dopisał własnoręcznie, że zapłacił przy zapisie wiardunek (*dedit unum fertonem*).

O zabiegach Długosza zmierzających do zdobycia dzieła Liwiusza dla swojego patrona Zbigniewa Oleśnickiego, a równocześnie i na własny użytek, świadczą dwa listy pisane w r. 1449 do przebywającego w Budzie Marcina Króla z Żurawicy, lekarza nadwornego Huniadego. Zachowały się one w formularzu (rkps BJ 42), z którego zostały wydane w *Codex epistolaris*. Marcin Król pozostawał na Węgrzech w bliskich stosunkach z Janem Vitezem, wówczas biskupem Wielkiego Waradynu, a później arcybiskupem ostrzyhomskim, humanistą i bibliofilem (zm. w r. 1472), na którego dworze przebywali wybitni humaniści: Eneasz Sylwiusz Piccolomini, Piotr Vergerio, Grzegorz z Sanoka. Vitez był współzałożycielem Uniwersytetu w Preszburgu — Bratysławie, tzw. Akademii Istropolitańskiej. O nim to doszła do Krakowa wiadomość, że posiada dzieło Liwiusza. Z listu Zbigniewa Oleśnickiego do Marcina Króla, dotyczącego jego powrotu do Krakowa celem objęcia posady nadwornego lekarza chorującego i starzejącego się biskupa krakowskiego, dowiadujemy się, że kardynał napisał list do Viteza z prośbą o wypożyczenie *Historii* Liwiusza do skopiowania jej w Krakowie. Prosi więc Króla, żeby przywiózł kodeks osobiście albo przekazał go wracającemu do kraju Grzegorzowi z Sanoka, który też otrzymał list na ten temat [11]. O wszystkich tych sprawach, tj. o powrocie Marcina

---

[10] M. Kowalczykówna, *Marginalia Jana Długosza na rękopisie BJ 1210 De civitate Dei św. Augustyna*, Biuletyn Biblioteki Jagiellońskiej, XVIII nr 2, 1968, s. 59—66.

[11] *Codex Epistolaris*, t. I_2, ed. J. Szujski, Kraków 1867, s. 92—93.

do Krakowa, o objęciu posady nadwornego lekarza Oleśnickiego i katedry na Uniwersytecie oraz o wypożyczeniu rękopisu *Ab urbe condita*, pisał poprzednio do Marcina Króla sam Długosz, nalegając w sprawie Liwiusza: *Cura, rogo, ut prefatus dominus Varadiensis adnuat huic honesto desiderio et precibus tanti patris in re sibi difficili atque* [w rękopisie i w wydaniu: *neque*] *ardua condescendat*, ofiarując równocześnie gotowość spełnienia ewentualnych życzeń biskupa Wielkiego Waradynu tak jeżeli chodzi o książki, jak i o inne rzeczy [12]. Z tych słów najlepiej widać, jak mu zależało na rękopisie. Czy zatem Długosz otrzymał upragnionego Liwiusza z Węgier? Wydaje się, że chyba nie, jeżeli *Vita Dlugossii* podaje, że rękopisy te sprowadził z Włoch, a opisane poniżej kodeksy nie zostały skopiowane w Krakowie.

Pierwszy, rkps 522, zawiera III dekadę *Historii* Liwiusza, tj. księgi XXI—XXX. Nie stwierdzając większych braków tekstu, zauważyłam duże przestawienie w obrębie ks. XXVIII, w której rozdziały 38—46 zostały przepisane przed rozdziałami 24—37. Jest to czternastowieczna pergaminowa kopia, która liczy 120 kart w 15 składkach po 8 kart w każdej z wyjątkiem ostatniego niepełnego kwaternionu. Karty (do k. 64) są ponumerowane w obrębie poszczególnych ksiąg w prawym rogu górnego marginesu. W żywej paginie występuje numer księgi. Na początku dzieła znajduje się inicjał mający przedstawiać zapewne Liwiusza. Poza tym na początkowych kartach poszczególnych ksiąg wymalowano 9 inicjałów ornamentalnych. Iluminację kodeksu opisała Z. Ameisenowa, według której jest to kodeks drugorzędnej wartości artystycznej, pochodzenia północnowłoskiego, może padewskiego [13]. Pisany jest dosyć staranną minuskułą gotycką w dwóch kolumnach. Kreski nad „i" oraz znaki przystankowe dodano prawdopodobnie w XV w. Jest to mało staranna kopia. Bardzo liczne błędy i opuszczenia poprawiają w niej dwie ręce: czternastowieczna i piętnastowieczna, niestety anonimowe. Oprócz tych glos rękopis posiada, jak stwierdziłam na podstawie analizy paleograficznej, stosunkowo nieliczne marginalia Jana Długosza oraz liczniejsze znaki mnemotechniczne, tj. wyrysowane piórem ręce, wskazujące ciekawsze miejsca tekstu, które omówię łącznie z drugim rękopisem. Również oprawa, piętnastowieczna, jest prawdopodobnie włoskiej roboty. Obecnie kodeks nie posiada żadnych zapisek własnościowych, które powiedziałyby, jaką drogą dostał się do Biblioteki Uniwersytetu Krakowskiego.

Drugi rękopis 523 zawiera IV dekadę bez księgi XXXIII. Na k. 23v zapisano: *Secundus liber finivit, quartus incipit. Tercius deest, qui nusquam invenitur*, co wskazuje, że nie było tej księgi również w kodeksie, z którego sporządzono kopię. Jest to piętnastowieczny papierowy kodeks liczący 130 kart w 13 składkach po 10 kart w każdej. W niektórych składkach umieszczono numerację kart w prawym rogu dolnego marginesu. Kodeks pisany jest przez kilku pisarzy (1. k. 1—49, 2. k. 51—60,

---

[12] Tamże, s. 86—87.

[13] Z. Ameisenowa, *Rękopisy i pierwodruki iluminowane Biblioteki Jagiellońskiej*, Wrocław 1958, s. 29.

3, k. 61—99v, 4. k. 101—120, 5. k. 121—130) chyba równocześnie, skoro przy zmianie rąk kopistów tekst nie zawsze dokładnie się zgadza (np. k. 61), a przy łączeniu pozostały puste karty (k. 49v—50v, 100), na których znajdują się zapiski *Hic non est defectus* (k. 49, 99v). Na kopii wyraźnie widać pośpiech, w jakim ją sporządzano. Rękopis jest rubrowany. Posiada skromne inicjały na początku poszczególnych ksiąg, akapity zaś wypisano majuskułą. Także ten rękopis daleki jest od poprawności. Liczne błędy poprawiają dwie ręce, które też wykonały tytuły marginesowe. Jedna z nich jest ręką Jana Długosza, który także w tym kodeksie rysuje piórem na marginesach owe palce czy ręce, wskazujące ciekawsze miejsca tekstu.

Kodeks 523 też powstał prawdopodobnie we Włoszech. Wprawdzie został napisany na papierze ze znakami wodnymi podobnymi do reprodukowanych przez Briqueta, a datowanymi w przybliżeniu na r. 1460: korona nr 4879 (Ferrara 1458) i gryf nr 7466 (Pistoja 1461—1462), co prowadziłoby nas do lat 1458—1462 jako do czasu jego powstania, ale to przybliżone datowanie na podstawie podobnych tylko filigranów każe przesunąć wstecz zapiska na k. 8, gdzie obok słów: *Etolos, Artacianas* [*s*], *Macedones, eiusdem lingue homines leves, ad tempus orte cause disiungunt coniunguntque, cum alienigenis cum barbaris eternum omnibus Grecis bellum est eritque*, napisano na marginesie: *augurium in Grecos consumatum hac tempestate*, a Długosz dodał: *scilicet M°CCCC 5 tercio* (jest to data zdobycia Konstantynopola przez Turków). Można z tego wnosić, że notę o sprawdzeniu się przepowiedni naniesiono bez daty może nawet w r. 1453, gdyż tylko wtedy nie wydawał się potrzebny rok. Rękopis 523 mógł być zatem skopiowany przed r. 1453, w związku z czym nasuwa się chęć połączenia jego przepisania z wiadomością zawartą w liście Jana Długosza z r. 1452 pisanym do Wenecjanina Baldona Quirini. Kopia tego listu zachowała się we wspomnianym formularzu (rkps BJ 42). Długosz wraz z listem przesyła Baldonowi skromny upominek, z wdzięczności za to, że gdy przed dwoma laty, tj. w r. 1450, wracał z podróży do Ziemi św. i stanął w jego domu w Wenecji, gospodarz chętnie pożyczył mu szczególnie rzadki rękopis do skopiowania [14]. Czy chodziło tu o *Historię* Liwiusza, trudno rozstrzygnąć, ale można się tego domyślać. Rodzina Quirinich prowadziła ożywiony handel z Bliskim Wschodem, Egiptem oraz Flandrią. Miała własne okręty, na jednym z nich mógł nawet Długosz płynąć do Jerozolimy. Wenecja zaś była wówczas wielkim rynkiem, na którym handlowano przywożonymi rękopisami głównie greckimi, ale i łacińskimi.

Prawdopodobnie luźne składki rkpsu 523 przywieziono do Krakowa, gdzie dopiero zostały oprawione. Oprawę tę można datować na lata pięćdziesiąte XV w., gdyż odciśnięto na niej te same tłoki, które występują na oprawach krakowskich rkpsów BJ 1241 i 1240 z biblioteki profesora Uniwersytetu Krakowskiego Jana ze Słupczy, napisanych w Krakowie, pierwszy w r. 1452/1453, drugi w 1456/1457.

Biblioteka Jagiellońska uzyskała rękopis 523 z daru profesora teologii Michała Sternberga, syna Jana z Lgoty (zm. 11 X 1525), razem z całym jego księgozbiorem.

---

[14] *Codex Epistolaris*, I_2, s. 132—133.

Na wyklejce przedniej okładki znajduje się zapiska własnościowa *Liber Universitatis receptus a doctore Michaele Olsnensi* [15].

Opisane powyżej rękopisy nie budziły dotąd specjalnego zainteresowania jako późne kopie Liwiusza. Opisy ich znajdują się w *Katalogu rękopisów Biblioteki Uniwersytetu Jagiellońskiego* pióra W. Wisłockiego [16].

Ponieważ rkpsy 522 i 523 zawierają tylko III i IV dekadę, trzeba przypuszczać, opierając się zresztą na świadectwie *Vita*, że Długosz miał do swojej dyspozycji i pozostałe zachowane księgi *Historii* Liwiusza, które może jeszcze kiedyś wypłyną w którejś z bibliotek.

Natomiast trudno w tej chwili rozstrzygnąć, czy rkpsy te Długosz przywiózł dla siebie, czy dla kardynała Oleśnickiego. W każdym razie jeżeli nawet faktycznym ich właścicielem był biskup krakowski, skoro ubiegał się on o nabycie Liwiusza, o czym świadczą wspomniane wyżej listy do Marcina Króla, Długosz, najwierniejszy jego współpracownik, korzystał z nich dla własnych celów, jak widać, bez najmniejszych ograniczeń i chyba nie tylko po śmierci kardynała. Może jeszcze uda się kiedyś stwierdzić, od kogo pochodzą nie-Długoszowe piętnastowieczne marginalia w tych kodeksach, czy przypadkiem nie znajdzie się tam pisma Oleśnickiego.

Długosz sam był zamożny i stać go było na kupowanie rękopisów i bardzo rzadkich wówczas druków, co też, jak wiemy, czynił. Nabyte zaś księgi intensywnie studiował, zostawiając niewątpliwe tego dowody w formie korekty zepsutego tekstu, marginaliów itd., czego przykładem może być np. *Historia świata* Puteolanusa w rkpsie 445.

Chociaż w omawianych kodeksach Liwiusza trafiają się poprawki zepsutego tekstu (także na razurach) oraz uzupełnienia opuszczonych wyrazów czy zdań dokonane przez Jana Długosza, np. k. 117 rkpsu 522 czy k. 114 rkpsu 523 (liczniejsze w drugim rękopisie), zasadniczo jednak korektę tekstu wykonały w nich inne anonimowe ręce, w rkpsie 522 częściowo już w XIV w.

Od Długosza pochodzą pewne drobne wyjaśnienia typu słownikowego, jak np. na marginesach rkpsu 522 na k. 53v przy słowie *venandi* dopisał *alias predandi*, na k. 62 *anquisitum id est mulctatum*, a na k. 84 umieścił dłuższą glosę marginalną, w której można najlepiej rozpoznać jego rękę, a która brzmi jak następuje: *Tessera dicitur vas vel mensura quelibet, vel dicitur bellicum signum vel tuba, qua hostes minantur venientes. Item accipitur pro signo hostilitatis vel hospitalitatis. Item accipitur pro talo vel alea et pro tabula vel numero. Item dicuntur quadrati lapides ad modum talorum, unde pavimenta sternuntur, secundum Hugwicionem.* Na marginesach rkpsu 523 (także, jak sprawdziłam, według *Vocabularium* Hugucjusza z Pizy) Długosz zanotował na k. 66 *Dolon, dolonis est telum absconditum in ligneis vaginis*, a na k. 98v przy *Iliensibus — id est Troyanis.*

---

[15] W. Wisłocki, *Incunabula typographica Bibliothecae Universitatis Jagellonicae Cracoviensis*, Cracoviae 1900, s. 478—479.

[16] W. Wisłocki, *Katalog rękopisów Biblioteki Uniwersytetu Jagiellońskiego*, Kraków 1877, s. 164.

einige interessante Bemerkungen über das Werk von Florus ausgesprochen, und zwar, dass es eine Geschichte und kein Siegeslied sei, dass sowohl der Philologe als auch der Theologe und auch der Politiker darin Stoff für seine Erwägungen finden könne, und das die gebildeten Schichten in Polen aus vielerlei Gründen daran Gefallen finden müssten[46].

In den Piaristenschulen hat der hervorragende Reformator dieses Schulwesens, Stanisław Konarski (1700—1773), empfohlen, Florus zu lesen. Seiner Meinung nach sollte durch den Lateinunterricht erreicht werden, dass die Schüler diese Sprache in Wort und Schrift fliessend beherrschten, was durch die Lektüre antiker Autoren am besten erzielt werden konnte. Er propagierte stilistische Vorbilder aus der Antike, um dem zeitgenössischen Latein klassische Schönheit zu verleihen[47]. Im Programm für die vierte Klasse, die sog. Syntaxis, schrieb er folgendes: „Für den Lateinunterricht sollen in dieser Klasse — ausser den in der Grammatik aufgezählten — folgende lateinische Bücher gelesen und interpretiert werden: eine Auswahl der Briefe von Cicero, sein *Cato maior* oder *Über die Freundschaft*, Valerius Maximus, eine Auswahl aus der römischen Geschichte von Eutropius, das Lehrbuch der römischen Geschichte von Florus sowie Senecas *Über die Kürze des Lebens*, *Über den Zorn*..."[48] Auch in dem 1740 gegründeten Collegium Nobilium sollte der Grammatiklehrer in der zweiten Klasse, gemäss den Anweisungen von Konarski, vor allem solche Autoren lesen und interpretieren wie Nepos, Sallust, Curtius Rufus, Florus und Eutropius. Unter diesen Autoren traf der Lehrer nach eigenem Ermessen die Wahl. Zweck der Lektüre waren praktische Übungen in der lateinischen Sprache, in der im Collegium Vorlesungen gehalten wurden[49]. Es ist nicht bekannt, inwiefern man sich in Wirklichkeit mit der Floruslektüre beschäftigte, aber schon allein die Tatsache, dass er von dem ausgezeichneten Pädagogen zu den Schulautoren gezählt wurde, war ein Erfolg des römischen Historikers[50]. Bemerkenswert ist auch, dass Konarski für den Unterricht in der polnischen Geschichte das schon erwähnte Lehrbuch von Joachim Pastorius als Grundlage empfahl[51].

---

[46] In der zitierten Arbeit von J. E. Günter, S. 2, lesen wir: [Florus] „... veterem illam facundiam ac maiestatem Rom. satis apte exprimit. Quo magis eruditae Sarmatiae Florus esse debet in deliciis quod characterem sublimem adiuvat, sententias cum pondere vibrat, acumina interspergit sensusque profundos aliquando fovet".

[47] Vgl. M. Plezia, *Dookoła reformy szkolnej Stanisława Konarskiego*, Lublin 1953, S. 29.

[48] S. Konarski, *Pisma pedagogiczne*, hrsg. von Ł. Kurdybacha, Wrocław 1959, S. 164; und auch desgl. *Ustawy szkolne*, übersetzt von W. Germain, Anmerkungen — J. Czubek, Einleitung — S. Kot, Kraków 1925, S. 52.

[49] Konarski, *Pisma...*, S. 340.

[50] Łukaszewicz, *o. c.*, Bd. III, S. 117, nennt unter den in der Piaristenschule gelesenen Autoren der römischen Geschichte Sallust, Livius, Tacitus, Curtius. L. Chmaj (*Historia Domus Varsaviensis*, Wrocław 1959, S. 25 f.) nennt dagegen in dem Stundenplan des Collegium Nobilium aus dem Jahre 1742 folgende römische Historiker: Nepos, Cäsar, Sallust, Tacitus, Eutropius und Iustinus.

[51] Konarski, *Pisma...*, S. 89, 149.

Als Lehrbuch für den Unterricht in der römischen Geschichte wurde in einigen Schulen der Kommission für Nationale Edukation die Epitome benutzt. Aufschlüsse darüber geben uns Berichte, die der Königlichen Hauptschule (Krakauer Universität) erstattet wurden. Und so hat man im Gymnasium zu Płock, wie aus den Berichten vom März und Juli 1778 hervorgeht, in der fünften Klasse jeden Tag, ausser Dienstag und Donnerstag, eine halbe Stunde die *Epitome* von Florus gelesen[52]. Die Berichte dieser Schule aus dem Jahre 1780 teilen auch mit, dass in der siebenten Klasse die römische Geschichte aus dem Abriss von Florus und dem Lehrbuch von Dominik Szybiński gelehrt wurde[53]. Später wird der Name von Florus in den Berichten der Schule zu Płock nicht mehr erwähnt; an Stelle der *Epitome* trat das Lehrbuch von Szybiński. Der Abriss von Florus wurde jedoch weiterhin in anderen Schulen der Kommission benutzt, wovon der Bericht des Gymnasiums in Pułtusk vom Juli 1789 zeugt. In dieser Schule wurden aus den Werken von Florus, Livius, Justinus u. a. Auszüge angefertigt, welcher man sich im Unterricht der Geschichte des Altertums bediente, der sich im Prinzip auf einem französischen Lehrbuch stützte. Im Rahmen der Hausaufgaben übersetzten die Schüler historische Erzählungen ins Latein, wobei sie in der Wortwahl die genannten Verfasser nachahmten[54]. Die Berichte geben kein vollständiges Bild von der Lektüre der römischen Geschichtsprosa. In vielen Fällen werden darin nur zwei bis drei Autoren aus einer grösseren Zahl genannt, worauf der nachgestellte Ausdruck „etc." hinweist.

Der Geschichtsunterricht in Anlehnung an die *Epitome* von Florus beruhte, wie aus den Berichten hervorgeht, auf ihrer Übersetzung in die polnische Sprache. Man behielt die von Florus vorgenommene Einteilung der römischen Geschichte in Epochen genau bei[55]. Der Lehrer machte auf den Anfang, die Entwicklung und die Erfolge des römischen Imperiums, auf den Wechsel der Verfassungsformen sowie auf die Eroberungs- und Bürgerkriege aufmerksam, wodurch er die Jugend lehrte, die Wirklichkeit historisch zu betrachten. Die *Epitome* von Florus ermöglichte dem Lehrer — wie keine andere — diese schwierige Aufgabe leichter zu bewältigen, denn sie stellt gerade die Schlüsselprobleme auf eine besonders klare Weise dar.

---

[52] *Raporty Szkoły Podwydziałowej Płockiej składane Szkole Głównej Koronnej w latach 1778—1789*, hrsg. von. T. Wierzbowski, Warszawa 1903, S. 6, 7, 13.

[53] Ebenda, S. 47, 57; das Lehrbuch von D. Szybiński trug den Titel: *Krótka wiadomość o znakomitszych w świecie monarchiach, starodawnych królestwach, Rzeczachpospolitych*, Warszawa 1772—73.

[54] *Raporty Szkoły Podwydziałowej Pułtuskiej składane Szkole Głównej Koronnej w latach 1778—1789*, hrsg. von T. Wierzbowski, Warszawa 1903, S. 140.

[55] Florus hat eine Gliederung der Geschichte der römischen Nation auf der Grundlage der Ähnlichkeit mit den Altersstufen des Menschen durchgeführt: die erste Periode — *infantia* — umfasste die königlichen Zeiten Roms, die zweite — *adulescentia* — die republikanische Epoche bis zum Ausbruch der Kriege mit Karthago, die dritte — *iuventas* — dauerte bis zur Augusteischen Zeit, die vierte — *senectus* — umfasste den Zeitraum bis zum Kaiser Trajan, von dem angeblich die erneute Jugend der Nation anfangen sollte.

Ausserdem hat sie einen hohen erzieherischen Wert: sie verurteilt die Gewaltakte und die Ungerechtigkeit sowohl einzelner Menschen als auch ganzer Völker, darin auch die des römischen Volkes, sie verurteilt die Prunksucht, Habgier und Machtsucht, sowie alle formen des Despotismus. Durch eine solche Erfassung der Geschichte genügte die *Epitome* vielen damaligen Anforderungen des Geschichtsunterrichts, den man vor allem als Mittel zur sittlichen Erziehung der Gesellschaft betrachtete[56]. Es darf auch nicht vergessen werden, dass zu dieser Zeit in unserem Land Schriften von Montesquieu verbreitet wurden und damit auch seine Geschichtsauffassung, die dieser grosse Denker in einem nicht geringen Masse dem ihn begeisternden kleinen Werk von Florus verdankte[57]. Nach der Auffassung von Montesquieu erkannten die polnischen Historiker den Zusammenhang von Geschichte und geographischen Bedingungen (Lage, Klima, Boden, Luft) an, worauf der römische Verfasser besonders aufmerksam machte. Es lässt sich nicht feststellen, welcher Buchausgabe man sich in den genannten Schulen bediente. Ich nehme jedoch an, dass es nicht die Krakauer Ausgabe aus dem Jahre 1515 war, wie T. Wierzbicki angibt, da zahlreiche neuere Ausgaben aus dem Ausland zugänglicher waren[58].

Wir haben auch allen Grund zu behaupten, dass die *Epitome* von Florus auch auf der untersten Stufe unseres Schulwesens, also in der Pfarrschule, gelesen wurde. Im Jahre 1612 entwarfen nähmlich die Professoren der Universität auf Antrag der kirchlichen Synode des Krakauer Bistums ein Lehrprogramm, das für alle städtischen, Dorf- und Pfarrschulen obligatorisch war. In dieser Verordnung wird — was ohne Zweifel ein Schritt vorwärts in unserer Didaktik war — ein grosser Wert auf den Unterricht in Weltgeschichte und in polnischer Geschichte gelegt. „Die Geschichte, lesen wir darin, die das Leben der Menschen gestaltet, soll erst in Anlehnung an Justinus, der die Entstehung der Staaten vom Anfang der Welt schildert, kennengelernt werden. Darauf soll Florus folgen, der die römische Geschichte von Livius in einer gekürzten Form fasste"[59]. An einer weiteren Stelle wird Curtius genannt und der Hinweis gegeben, dass den in der lateinischen Sprache fortge-

---

[56] Über diese Forderungen berichten: T. Słowikowski, *Poglądy na nauczanie historii w Polsce w wieku XVIII oraz dydaktyczna koncepcja Joachima Lelewela*, Kraków 1960; J. Łubieniecka, *Towarzystwo do Ksiąg Elementarnych*, Warszawa 1960, S. 95; K. Chodynicki, *Poglądy na zadania historyi w epoce Stanisława Augusta*, Warszawa 1915; T. Mandybur, *O nauce historyi w szkołach Komisji edukacyjnej w Polsce*, Muzeum X 1894, S. 768.

[57] Vgl. V. Alba, *La concepción historiográfica de Lucio Anneo Floro*, Madrid 1953, S. 161 ff.; *Salluste, Jules César, C. Velléius Paterculus et A. Florus*, sous la direction de M. Nisard, Paris 1850, S. 625 und der Kommentar passim. Über die Verbreitung der Schriften von Montesquieu in Polen vgl. Plezia, *o. c.* S. 57; Chodynicki, *o. c.* S. 20.

[58] *Raporty Szkoły Podwydziałowej Płockiej...*, S. 13 Anm. 1; T. Wierzbowski hat das Jahr der Erscheinung der Epitome von Florus in Kraków falsch angegeben: 1514 statt 1515. Diesen Fehler hat nach ihm Słowikowski, *o. c.* S. 11, wiederholt und fügte noch weitere über die Übersetztungsausgaben hinzu: 1648 statt 1646 und 1770 statt 1790.

[59] Vgl. S. Kot, *Materiały do dziejów szkolnictwa parafialnego w Małopolsce*, Muzeum XXVII 1911, Anhang 8, S. 54, 422.

schritteneren Schülern auch die Lektüre von Sallust hinzugefügt werden kann. Im Programm wird auch empfohlen, dass die Schüler die aus der Lektüre der Historiker geschöpften Beispiele, Sentenzen und Mitteilungen über denkwürdige Taten in ihre Hefte niederschreiben[60]. Für die Lektüre der Historiker wurde eine Stunde täglich bestimmt, was davon zeugt, dass man Bedeutung der Geschichte für die staatsbürgerliche Erziehung zu schätzen wusste. Wir wissen leider nicht, wie die Frage der Floruslektüre in der Schulpraxis aussah. Obwohl der Bischof Tylicki die Pfarrer und alle, die Aufsicht über Schulen hatten, streng angewiesen hatte, diese Verordnung einzuhalten, fand sie jedoch, wie wissenschaftliche Untersuchungen bestätigen, nur wenig Widerhall in der Schule, weil die Forderungen für die Grundschule zu überspitzt waren[61]. Dies spricht allerdings nicht gegen die Lektüre der *Epitome*, die irgendein Schüler der Universität und Kenner des Florusschen Werkes, durch die Meinung der Professoren und die Vorordnung des Bischofs angeregt, in seiner Lehrpraxis anwenden konnte. Die Auswahl der Schullektüre hing in einem grossem Masse von den individuellen Geschichtspunkten des Lehrers ab. Erwähnenswert ist auch, dass noch ein Jahrhundert später (im Jahre 1711) die Synode unter Łubieński im Krakauer Bistum befahl, die Verordnung von Tylicki aus dem Jahre 1612 in allen Punkten einzuhalten[62]. Es ist kaum wahrscheinlich, dass niemand darauf Rücksicht genommen hätte.

Die unmittelbare Lektüre des Florus war nicht der einzige Weg in der Schule, den römischen Historiker kennenzulernen. Sein Name und Zitate aus der *Epitome* kamen immer wieder in den lateinischen Grammatiklehrbüchern, in verschiedenen enzyklopädischen Werken, in Spruch- und Beispielsammlungen, die für den Rhetorikunterricht benutzt wurden, vor. Und so wird die Lektüre des Florus beispielsweise in der bekannten Grammatik von Linacer aus dem 16. Jh., einem auf höheren Lehrstufen am häufigsten benutzten Lehrbuch, empfohlen[63]. Auch in dem kleinen Wörterbuch der Redewendungen, die von Mancinellus zusammengestellt wurden und u. a. zusammen mit der *Grammatik* von Ioannes Cervus aus Tuchola im Jahre 1533 erschienen sind, wird Florus genannt[64]. Der Name von Florus figuriert auch in dem Werk u. d. T. *Comitia sapientum*, dem ersten polnischen Abriss der Kulturgeschichte, die von dem Doktor der Medizin und Philosophie, dem Geschichtsschreiber und Professor der Krakauer Akademie, Jan Innocenty Petrycy (†1641), geschrieben wurde. Petrycy zählte den Verfasser der *Epitome* zu dem Kreise der

---

[60] Ebenda, S. 422: „Ex qua lectione exempla, dicta sapienter, facta memorabilia referentur in libros, custodes memoriae".

[61] *Wybór pism pedagogicznych Polski doby Odrodzenia*, *o. c.* S. CXXI.

[62] S. Kot, *Szkolnictwo parafialne w Małopolsce*, Muzeum XXVII 1911, Anhang 8, S. 112.

[63] T. Linacer, *De emendanda structura Latini sermonis*, Lipsiae 1548, Auctorum catalogus. Über die Benutzung dieser Grammatik in Polen vgl. M. Cytowska, *Od Aleksandra do Alwara* (*Gramatyki łacińskie w Polsce w XVI wieku*), Wrocław 1968, S. 43.

[64] Vgl. Ioannes Cervus Tucholensis, [Cracoviae] 1533 im Kap. *De varia constructione Thesaurus* unter dem Buchstaben F.

Gelehrten, die aus Gallien stammten, und zu denen seiner Meinung nach u. a. L. Plotius, M. Antonius Gnipho, P. Terentius Varro und Rutilius gehörten[65]. Gedanken aus der *Epitome* können wir auch in der Sammlung kurzer Sinnsprüche von Bieniasz Budny, einem Hofmann von Krzysztof Radziwiłł, u. d. T. *Krótkich a węzłowatych powieści, które po grecku zową apophtegmata ksiąg IV* (*Vier Bücher kurzer und bündiger Sprüche, die griechisch apophtegmata genannt werden*), die zu Beginn des 17. Jh. erschienen, vorfinden[66]. Sie treten auch in der grossen, im Jahre 1632 herausgegebenen Sammlung polnischer Sprichwörter *Thesaurus polono-latino-graecus* von Grzegorz Knapski auf[67]. Die Mehrzahl der Sentenzen und Beispiele aus der Epitome habe ich in der aus dem 18. Jh. stammenden Sammlung u. d. T. *Bibliotheca Gnomico-historico-symbolico-politica* von A. Żeglicki gefunden. Diese Beispiele enthalten Mitteilungen über käufliche römische Konsuln im Krieg gegen Jugurtha (*Epit.* III 1,6), über Freigebigkeit des Senats in der Zeit des Krieges gegen Hannibal (II 6,24), über Tarquinius (I 6,5)[68]. Die Sentenzen betreffen das Gold und die Reichtümer (III 1,7), die Fortuna (III 18,13), die Freiheit (I 26,6), die Hoffnung (IV 8,7) usw.[69] In dem Werk von Żeglicki stammen, im Vergleich mit Velleius Paterkulus, Aurelius Victor, Eutropius, den Autoren von Kurzfassungen der römischen Geschichte, die meisten Entlehnungen aus der *Epitome* von Florus.

Die Kenntnis des Florus verbreiteten in den polnischen Schulen, wie wir sahen, die Rhetoriklehrbücher. Neben den genannten erfüllten diese Aufgabe auch noch andere Bücher, so z. B. im 17. Jh. das Lehrbuch von Andrzej Maksymilian Fredro u. d. T. *Vir consilii...*[70], im 18. Jh. das Lehrbuch von J. Ostrowski-Daneykowicz[71] *Suada Latina*. Eine besondere Aufmerksamkeit verdient das zu Beginn des 19. Jh. herausgegebene Werk des ausgezeichneten Redners, Schriftstellers und Politikers Stanisław Ptocki, *O wymowie i stylu* (*Über Redekunst und Stil*). Der Verfasser widmet, indem er über die historische Rhetorik und deren Vertreter schrieb, dem Autor der *Epitome* etwas mehr Platz. Potocki zählt Florus zu den zweitrangigen Historikern und charakterisiert ihn folgendermassen: „Florus, der eine Kurzfassung der römischen Geschichte bis zur Zeit der Herrschaft des Augustus, in der er lebte, niederschrieb, hat den Vorzug, dass er in dem engen Rahmen seiner Schilderung sieben Jahrhunderte erfasste, ohne ein einziges wichtiges Ereignis weglassen zu müssen.

---

[65] Jan Innocenty Petrycy, *Comitia sapientum*, pars I, Cracoviae 1628, S. 96.

[66] Mir stand die Krakauer Ausgabe aus dem Jahre 1631 zur Verfügung, in der auf S. 127 Florus zitiert wird.

[67] G. Knapski, *Thesaurus polono-latino-graecus*, tomus III continens adagia Polonica selecta et sententias morales ac dicteria faceta, honesta..., Cracoviae 1632, S. 662, 1246.

[68] A. Żeglicki, *Bibliotheca Gnomico-historico-symbolico-politica*, Bd. I, Varsaviae 1742—1743, S. 163, 231.

[69] Ebenda, Bd. I, S. 44, 131, 604, 659, 764, Bd. II, S. 508.

[70] A. M. Fredro, *Vir consilii monitis ethicorum necnon prudentiae civilis praeludente apparatus oratorii copia ad civiliter dicendum instructus*, Leopoli 1730, S. 7.

[71] J. Ostrowski-Daneykowicz, *Suada Latina seu Miscellanea oratoria, epistolaria, statistica, politica, inscriptionaria, elogiaria, panegyrica, poetica et historica*, Bd. II, Lublini 1747, S. 92.

In seinem Stil treten teilweise Spuren hohler Deklamation auf, im allgemeinen kennzeichnen ihn jedoch Heftigkeit und Edelmut; er verstand, das Komplott des Catilina auf zwei Seiten darzustellen und vergass dabei nichts Wesentliches"[72]. Dies ist selbstverständlich eine unvollständige, aber zutreffende Einschätzung des kleinen Werkes von Florus. In dem Werk *Über Redekunst und Stil* begegnen wir Übersetzungen zweier beträchtlicher Fragmente aus der *Epitome*: das erste über die vier Epochen des römischen Staates (Prooem. 4—8) als Illustration der Allegorie, das zweite über das Komplott des Catilina (III 1) als Muster einer Schilderung, für die der Verfasser die richtigen Ausdrucksmittel wählte[73]. Diese Übersetzungen sind, meiner Meinung nach, ausgezeichnet. Die Mitteilungen des „Fürsten der Redner", wie Potocki genannt wurde, bringen auf eine besonders überzeugende Weise die Anwesenheit des Florus in den polnischen Rhetoriklehrbüchern zum Ausdruck.

Eine andere Tatsache, die von der Kenntnis des römischen Historikers in unseren Schulen des 17. und 18. Jh. zeugt, sind die handschriftlichen Rhetoriklehrbücher. In den Sammlungen der Universitätsbibliothek in Poznań habe ich in fünf Handschriften Gedanken aus der Epitome mit Berufung auf den Namen des Autors gefunden. Sie figurieren meistens in kleinen Sammlungen von Sentenzen und wohlklingenden Ausdrücken, die den Werken antiker Autoren entnommen wurden[74]. Den Autoren, die sicher Absolventen verschiedener Ordenschulen waren, worauf die Provenienz mancher Handschriften hinweist, ging es um Stoff für Schulkompositionen und daher sind jene Gedanken in den meisten Fällen keine Frucht der Floruslektüre, sondern stammen aus den in Druck erschienenen Sentenzensammlungen. Davon zeugt die Konvergenz mancher Sprüche[75].

Die Grammatiken, Sammlungen von Sentenzen und Beispielen sowie die Rhetoriklehrbücher stellen einen ziemlich wichtigen Bereich der Florusrezeption in Polen dar. Man machte von ihnen nämlich auch ausserhalb der Schule Gebrauch und zwar in einer breiteren oratorischen Praxis, wie z. B. in Predigten oder politischen Reden. Der erwähnte Autor J. Ostrowski-Daneykowicz vermittelte uns die Predigt eines Jesuiten, die mit Zitaten verschiedener römischer Historiker durchsetzt war, von denen an dieser Stelle Velleius Paterculus, Curtius Rufus, Justinus und Vopiscus genannt sein sollen[76]. Es ist daher nicht ausgeschlossen, dass auch Gedanken aus der *Epitome* von politischen Rednern oder Predigern verwendet wurden. All das zeugt meiner Meinung nach davon, dass die Gedanken, Ausdrücke und Beispiele aus der Geschichte von Florus insbesondere von den Menschen des 17. und 18. Jh. als attraktiv empfunden wurden.

So gestaltet sich das Bild der Kenntnis des römischen Historikers Florus in

---

[72] S. Potocki, *O wymowie i stylu*, Bd. IV, Warszawa 1815, S. 119 f.

[73] Ebenda, Bd. IV, S. 253 f., 381—385.

[74] Es sind folgende Handschriften: 504 I, 507, 518, 548, 554.

[75] Vgl. Żeglicki, *o. c.*, Bd. I, S. 604, und Handschr. 548 (aus dem Jahre 1671), S. 106.

[76] J. Ostrowski-Daneykowicz, *Swada polska i łacińska albo Miscellanea oratorskie*, Bd. I, Lublin 1745, S. 24.

unserer Schule. Ungeachtet der Tatsache, dass ihre Anwendung in dem Domschulen nicht hinreichend belegt werden konnte, lassen sich an der Jagellonischen Universität in der ersten Hälfte des 16. Jh. Vorlesungen und Seminare in Anlehnung an Florus feststellen. Seitdem taucht der Name von Florus im Schulunterricht zu verschiedenen Zeiten und an verschiedenen Orten auf. Er wird zwar nicht in den Autorenkanon der Schullektüre aufgenommen, wie Nepos, Sallust, Livius oder Tacitus, trotzdem ist seine Kenntnis durch den Unterricht in Rhetorik und in der Geschichte der antiken Welt nicht gering. Erwies sich für die Florusrezeption an unser Universität das 16. Jh. besonders günstig, so findet er im 17. und 18. Jh. im Gymnasium den fruchtbarsten Boden. In der Epoche der Fremdherrschaft stossen wir in unserem Schulwesen auf keine deutlichen Spuren der Anwesenheit der *Epitome*. Erst im 20. Jh. werden an der Universität Vorlesungen in Anlehnung an die Florussche *Epitome* wieder gehalten und Auszüge in den Oberschulen eingeführt[77]. Die Rezeption der Epitome in unserem Schulwesen weist fast in jeder Epoche Parallelen zur Behandlung des Florus im Schulwesen Westeuropas auf, was in dieser Arbeit auch so weit wie möglich zu berücksichtigen versucht wurde. Die dürftigen Belege, die ausschliesslich die Florusrezeption betreffen, bestätigen nämlich, wie mir scheint, die Fortsetzung der westeuropäischen pädagogischen Tradition, und das sogar in der Epoche des Verfalls des Schulwesens im 17. Jh.

Poznań

---

[77] W. Steffen, J. Horowski, *Vox Latina*. Podręcznik do nauki języka łacińskiego dla klasy III liceum ogólnokształcącego, Warszawa 1969, I, S. 10 f., 14 f., 16 ff.; T. Sinko, *Vir bonus*. Podręcznik do nauki języka łacińskiego dla klasy III gimnazjów ogólnokształcących, Bari 1946, S. 24; M. Auerbach i K. Dąbrowski, *Disce Latine*. Podręcznik do nauki łaciny dla III klasy gimnazjalnej, Lwów 1936, S. 42 u. 49, u. a.

Eos LVIII/2 1969/1970

AD HERBORDI *DIALOGUM DE VITA OTTONIS EPISCOPI BABENBERGENSIS* OBSERVATIONES CRITICAE

Scripsit

IOANNES WIKARJAK

Tres vitae sancti Ottonis, praeclari Bambergensis episcopi et Pomeranorum apostoli, quae medio saeculo duodecimo sunt scriptae, virorum doctorum animos adhuc tenent, quippe quae et inter hagiographica medii aevi scripta singularem obtineant locum et ad vitam illorum temporum cognoscendam multa afferant. Vitae Ottonianae in multis et variis codicibus conscriptae iam aliquotiens publici iuris sunt factae; de quibus praeclare meriti sunt R. Koepke, Ph. Jaffé, A. Hofmeister. Sed illis editionibus hodie acquiescere iam non possumus; itaque codicibus denuo recognitis et collatis novam editionem paravimus, nonnulli enim loci emendandi erant, annotationes amplificandae et corrigendae. Ante duo fere lustra ad *Vitam Prieflingensem* aliquot observationes criticas proposui [1], nunc de Herbordi *Dialogo* pauca annotare volo.

In codice Monacensi 23 582, qui solus prooemium libri primi nobis tradidit, de Tiemone, monasterii Bambergensis priore, hanc sententiam legimus: *Iste quippe est, quem aiunt ipsius mimulum fuisse quinquennem; habuitque dominus meus super eum oculos bonos, eo quod illustri esset parentela: et ab ipsis cunabulis ad monasterium translatus, et quod esset puer graciose pulchritudinis: iocundus valde atque mirabilis factis et dictis: factis omnes letificans.* Hunc librum manu scriptum R. Koepke secutus est, qui in Monum. Germ. Histor. vol. XX scripsit [2]: *iocundus valde atque mirabilis factis et dictis, factis omnes lectificans* (sic!) — nulla annotatione critica adiecta; scil. „lectificans" manifestum mendum typographicum est. Aliter Ph. Jaffé in *Monumentis Bambergensibus* [3] rem tractavit. Qui altero vocabulo „factis" deleto verba alio pacto interpunxit: *puer graciose pulchritudinis, iocundus valde atque mirabilis, factis et dictis omnes letificans.*

Sed neque hanc emendationem neque illam scribendi rationem probare possumus. Aliud vocabulum hic delitescere suspicari licet. Herbordus dialogum de Ottone composuit, Tiemonem et Sefridum de sancti episcopi vita et moribus disputantes produxit; hic, qui peregrinationis socius erat, quo modo Otto barbaras nationes ad fidem ecclesiae traxerit, narrat, ille monachus et prior, quae episcopus domi

---

[1] I. Wikarjak, *Ad Ottonis Bambergensis episcopi Vitam Prieflingensem observationes criticae*, Eos L 1959/1960, fasc. 1, p. 221—224.

[2] MGH SS XX pag. 705, Hannoverae 1868.

[3] *Monumenta Bambergensia*, ed. Ph. Jaffé p. 705, Berolini 1869.

agere solitus sit, explanat. De Tiemone pauca testimonia apud Herbordum leguntur, e quibus elucet eum hominem acutum et lepidum fuisse, qui iocis et facetiis sermonem frequentaret, qui monachorum moribus non parceret. Ita e. g. in dialogi exordio (I 1) legimus: *De nobis enim dicunt: Licentiam habent accipiendi, non tribuendi. Semper enim peccatis nostris facientibus ad accipiendum quam ad tribuendum paratiores invenimur.* Etiam cum de peregrinationis laboribus et plagis esset sermo, risum movere voluit. Nam cum Sefridus Ottonem a Stetinensibus in lutum iactum esse et eius socios fustibus verberatos narravisset, ille dixit[4]: *Hic primum, hic audio quoddam veri apostolatus indicium ... Sed dic, obsecro, mi apostole, num in aliquo particeps fuisti huius apostolice benedictionis*? Et cum Sefridus se dolere, quod ipse propter infirmitatem a paganis verberatus non esset, respondisset, ille: *Consolare inquit, si quid minus circa te in illo capitulo actum est, in nostro poterit impleri* (scilicet in monasterio s. Michaelis verberari).

Huius generis facetias, quibus Tiemo omnes laetificat, memorare videtur Sefridus in prooemio cum dicit: *puer graciose pulchritudinis, iocundus valde atque mirabilis factis et dictis, facetiis omnes letificans.* Ita enim mea sententia scriptum est hoc loco ab ipso Herbordo et postea a librario quodam „facetiis" in „factis" corruptum.

I 26: *sed hoc in eo non temere laudatur, quod his rebus instaret, a quibus abesset turpido et avaricie suspicio.* Verbum „instaret", quod ceteri libri manu scripti omiserunt, in uno codice Monacensi 14 726 proditum est. Verbum hoc, quod in sententiam bene quadrat, a R. Koepke probatum est, at Ph. Jaffé „niteretur" scribere maluit; cuius coniectura supervacanea videtur.

I 30: *sanguis de cistula plumbi cucurrit acsi de corpore animalis.* Ita in plerisque codicibus legitur exceptis Monacensi 9517 et Vindobonensi 3662, qui „scistula" habent. Hanc formam nulla annotatione critica subiecta E. Koepke perperam probavit.

I 34 ex.: *Castra quidem et urbes ad terrenos usus quandoque patrabat.* Ita in Monacensi 23 582 et aliis codicibus legimus. Sed R. Koepke codices mutilatos tacite secutus „parabat" scripsit. Sed non est dubium, quin haec lectio corrupta, illa autem — verbum „patrabat", quod multo rarius adhibetur, dico — genuina sit.

I 36: *Audierat enim quosdam de baptizatis suis in civitatem barbararum gentium fuisse captivatos.* Ita in libris manu scriptis legimus. R. Koepke „in civitate" scripsit, Ph. Jaffé autem „in captivitatem barbararum gentium fuisse abductos" coniecit. Sed verbum „captivare" de hominibus simili modo adhiberi solet et idem ac „prehendere", „bello captum abducere" valet. In *Actis iudiciorum ecclesiasticorum*[5] e. g. legimus: *ipsum in turrim ... captivari procuravit.* Itaque nulla est ratio, cur lectio „in civitatem captivatos" corrigatur.

I 38: *Sed viri prudentes et magni, quos in consilio suo habuit, regem monebant non ab re nec cito regno Teutonicorum importari bellum oportere sive causas belli;*

---

[4] *Herbordi Dialogus de vita Ottonis* II 24.

[5] *Acta iudiciorum ecclesiasticorum dioecesum Plocensis, Wladislaviensis et Gneznensis*, Monum. Medii Aevi Historica res gestas Poloniae illustrantia, XVIII 1, p. 91, Cracoviae 1908.

optimum factu esse, ut missa persona publica et honesto comitatu cum decore ac disciplina dominam repeteret. Ita in omnibus libris manu scriptis legimus excepto codice Vindobonensi 3663 saec. XV, qui solus pro verbis „non ab re" verba „nunc abire" exhibet. Quem secutus R. Koepke in tomo XX Monum. Germ. Histor. „monebant non abire" legendum censuit. Sed haec vocabulorum coniunctio obscura et difficilis est; vocabulo enim „nec" aequalia quaedam coniunguntur. Hoc loco „ab re" significat idem ac „sine causa", „sine ratione", „praeter propositum". Hac quidem significatione adhibitum est e. g. a Plauto: *Quidvis, dum ab re ne quid ores, faciam*[6]. Non secus a Suetonio: *Non ab re fuerit subtexere, quae evenerint*[7]. Quae cum ita sint, lectionem codicum non ab re nec cito improbari oportere puto.

Multa et alia eius generis exempla inveniuntur, quae hic numerare non est operae pretium. Facile ea invenies, lector benevole, in libro qui modo typis est mandatus[8].

Posnaniae

---

[6] Plaut. *Capt.* 2, 2, 88.

[7] Suet. *Aug.* 94. Cf. etiam Forcellini — Corradini — Perin, ***Lexicon totius Latinitatis***, IV sub v. *res* 31 b.

[8] *Herbordi Dialogus de vita Ottonis episcopi Babenbergensis*, recognovit et annotavit J. Wikarjak praefatus et commentatus est C. Liman, Monumenta Poloniae Historica VII 3.

Eos LVIII/2 1969/1970

TORUŃSKI KOMENTARZ F. TIDICAEUSA Z 1607 R. DO POEMATU LEKARZA ANDROMACHA O DRIAKWI

Napisała

ZOFIA ABRAMOWICZÓWNA

Każdy z filologów wie, jak cenną rzeczą jest obszerny i wyczerpujący komentarz do tekstu starożytnego autora. Przypatrzmy się, jak wygląda taki uczony komentarz — co prawda dość specyficzny — z XVII wieku.

Najpierw kilka słów o autorze. Franciszek Tidicaeus urodził się w Gdańsku w 1554 r. Stopień doktora medycyny uzyskał w Lipsku, zaś w 1585 r. został powołany przez Radę Miejską w Toruniu na stanowisko lekarza miejskiego; jednocześnie był profesorem gimnazjum akademickiego toruńskiego. Zmarł w Toruniu w 1617 r. Dużo pisał i drukował, był wszechstronnie wykształconym humanistą.

Natrafiwszy w tekście Galena na utwór Andromacha z Krety [1], nadwornego medyka ces. Nerona, o wynalezionym przez siebie antidotum przeciwko wszelkim jadom i truciznom, Tidicaeus zainteresował się nim i wydał go drukiem, zaopatrując we własny przekład łaciński prozaiczny, w wierszowany przekład Juliana Marcjana Roty, wraz z kilkoma jeszcze utworami podobnej treści oraz obszernym komentarzem, który sam charakteryzuje na stronie tytułowej jako *utilis, popularis, dilucidus et iucunda eruditione physica conditus*. Dzieło wyszło w Toruniu, w drukarni Andrzeja Coteniusa w r. 1607, liczy 320 stron + indeks nieliczbowany. Tytuł zajmuje ówczesnym obyczajem całą stronę, podamy więc zeń tylko to, co istotne: ... *In Andromachi Senioris ... carmen Graecum de Theriaca ex viperis inscriptum commentarius ... authore Francisco Tidicaeo Dantiscano, Philosophiae et Medicinae Doctore, Reipublicae Thoruniensis Physico.*

Θηριακή znaczy po grecku, jak wiadomo, środek od ukąszeń, z czego powstał polski termin „driakiew".

Ponieważ ów utwór farmaceutyczny Andromacha należy do bardzo mało znanych, pozwolimy sobie streścić go tu w paru zdaniach. Obejmuje on 174 ww., pisany jest dystychem elegijnym. Zaczyna się od inwokacji do Nerona, żeby zechciał posłuchać o słynnym antidotum, które nazywają Γαλήνη (co Tidicaeus tłumaczy: *Quies sive Tranquillitas*), a które ocala od wypitych trucizn, a także od ukąszeń węży, tarantul, skorpionów itp. szczegółowo wymienionych, wreszcie od chorób, na które też pomaga; ich wyliczenie kończy się na wściekliźnie. Następuje opis

---

[1] Utwór ten przytacza Galen in extenso wraz z wiadomościami o autorze dwukrotnie: w dziele Περὶ ἀντιδότων oraz w Πρὸς Πίσωνα περὶ τῆς θηριακῆς.

ingrediencji, z których środek się składa, i sposobu ich przyrządzania, po czym idzie krótka modlitwa do Paiona-Asklepiosa o przychylność oraz dziękczynienie za ten cudowny lek, w zamian za co cesarz będzie go czcił ofiarami. Stylem Andromachos zasadniczo naśladuje Nikandra, ale jest od niego jeszcze daleko suchszy — daje po prostu wierszowaną receptę [2].

W przedmowie zawierającej 33 strony drobnego druku, dedykującej dzieło patrycjuszowskiej toruńskiej rodzinie Mochingerów, oświadcza Tidicaeus, że niezwykłe działanie tego leku zasługuje na szczegółowe opracowanie naukowe: w starożytności ceniono go ogromnie, w średniowieczu „ze wzrostem potęgi papiestwa i zapanowaniem mniszych zabobonów" (autor jest oczywiście ewangelikiem) driakiew na paręset lat straciła znaczenie, aż dopiero w obecnym stuleciu „wraz z oczyszczeniem się religii" i rozwojem sztuk i nauk medycyna również pozbyła się barbarzyństwa i odzyskała swoją wartość; ponownie powstała możność sprowadzania z różnych krain specyfików, z których się składa ten nad wyraz skomplikowany lek. W poprzednich bowiem wiekach fałszowano ją, biorąc byle jakie składniki, dodając, ujmując, słowem *eo miseriae Theriaca redacta fuerit*, że jak Proteusz przybrała obcą sobie formę. Ale teraz medycyna umie brak niektórych środków zastąpić równoważnikami; produkuje się ją nie tylko już w Wenecji, ale i w Germanii „i tu w naszym kraju", a od kilku lat Toruń dzięki niemu, Tidicaeusowi, i tutejszym farmaceutom, jeśli nie przoduje, to zajmuje drugie lub trzecie miejsce. Sprowadza się tu specyfiki z daleka, miejscowe zbiera się świeże, następnie robi się uroczyste zebranie uczonych mężów *philiatris*, *philomusis* etc., także przyjezdnych medyków i farmaceutów, oni wszystkie te składniki badają, sprawdzają wagę, dyskutują a potem się rozchodzą, sporządzanie driakwi pozostawiając specjalistom, którzy pod nadzorem lekarza miejskiego wszystkie ingrediencje ucierają, rozpuszczają, mieszają itp. Skutki leku dały o sobie znać w Toruniu od 20 lat, gdy autor tu przybył, bo przedtem sprzedawano w aptekach nędzną namiastkę; teraz jednak *cum antea pueri instar fuerit, in virum hactenus evasit*, stąd ogromny popyt i sprzedaż w dalekie strony Królestwa polskiego. Ilekroć chorzy ze względu na koszt próbowali driakwi niemieckiej albo innych odmian, powracali do andromachejskiej, mimo że jest kosztowniejsza. Dlatego celem obecnego wydania Andromacha jest pokazać, jak się wyrabia prawdziwą *in his terris, sicuti et apud nos*. Wszystkie lekarstwa aptekarze wyrabiają pod nadzorem medyka, stąd wizytacje aptek, których konieczność ilustruje fakt, że kiedy Prześwietna Rada Miejska zaprosiła go przed 20 laty na stanowisko lekarza miejskiego, pewien „chemik" sprzedawał tu driakiew; gdy Tidicaeus dał jej zażyć paru chorym, tak im zaszkodziła, że poszedł do apteki i sam skosztował odrobinę — okazała się tak ostra i drażniąca, że podejrzewał dodanie do niej wilczomlecza, do czego się aptekarz przyznał; wyrzucono więc ją i zabrano się do sporządzania prawdziwej (o jakiejś odpowiedzialności aptekarza nie wspomina). Następuje cały

---

[2] Najnowsze wydanie w E. Heitscha, *Die griechischen Dichterfragmente der römischen Kaiserzeit*, II, Göttingen 1964.

wywód o wysokiej wartości aptek i o lekach domowych, które nieraz mogą być jakościowo lepsze, ale koszt ich przeważnie wypada znacznie większy. Obu toruńskim aptekom, jak powiada, nieświadomi rzeczy zarzucają, że początkowo były dobre, ale następcy właścicieli źle je prowadzili; jednakże obecnie, po tylu latach, są dwakroć i trzykroć lepsze, niż były, a wiedza farmaceutów toruńskich wzrasta; wymienia też ich nazwiska: Andrzej Theodoricus i Jerzy Reinelius — ten ostatni dużo podróżował i poprzywoził z zagranicy różne leki.

Następuje dalej obrona przeciw zarzutom, że lekarze i aptekarze za drogo biorą, przy czym argumentem jest nie tylko wysoki koszt przyrządzania lekarstw, ale i to, że gdyby były zbyt tanie, zostałyby uznane za falsyfikaty! Tidicaeus narzeka jednak na fałszywych lekarzy, którzy *Iesuitarum more* niby nie chcą brać za leczenie pieniędzy, ale za to za leki liczą sobie czterykroć tyle (toteż w Norymberdze zakazano lekarzom sprzedawać leki a aptekarzom wyznaczono taksę). Wzywa też magistrat miejski do wybrania, jak w innych miastach, dwóch nadzorców od tych spraw, *custodes sanitatis*, którzy by zwalczali szarlatanów oszukujących łatwowierną ludność.

Kończy tę przedmowę dedykacja dzieła rodzinie Mochingerów oraz różne zwyczajowe komplementy dla innych notablów toruńskich: Strobandów, Gretschiusów (Tidicaeus był żonaty z córką Matthiasa Gretschiusa).

Następują różne listy gratulacyjne i wiersze od przyjaciół autora, m. in. list pastora Konrada Grasera, w którym on broni *Sarmatiam nostram* od zarzutów, że panuje w niej *Scythica barbaries*. Po tekście zaś Andromacha wraz z obu przekładami następują jeszcze w łacińskim tłumaczeniu recepty na driakiew innych autorów: Andromacha Młodszego, Damokratesa i bezimiennego autora u Galena.

Samego tego obszernego komentarza nie sposób streszczać dokładnie, bo to istna *silva rerum*; toteż wybierzemy zeń tylko co ciekawsze ustępy. Tidicaeus zaczyna od tytułu u Andromacha, objaśnia znaczenie wyrazu θηριακή i ἀντίδοτον (zaznaczając, że Nikander odróżnia Θηριακά i 'Αλεξιφάρμακα, środki przeciwko jadowitym ukąszeniom oraz przeciwko truciznom, Andromachos natomiast daje lek uniwersalny). Dowiadujemy się, dlaczego lek nie nazywa się po prostu θηριακή, tylko θηριακὴ δι' ἐχιδνῶν — różni się mianowicie od innych driakwi (a jest ich dużo) tym, że w jej skład wchodzi mięso żmij, i to samic — bo nie ἐχίων. Nazwał ją Andromachos Γαλήνη, bo przynosi bezpieczeństwo i spokój. Komentator informuje też, kim był ów Andromachos, a także i sam Nero, którego nazywa *pestis imperii Romani*. Interesuje go fakt, że ten uczony medyk wybrał dla swej recepty tak mało odpowiednią formę wiersza zamiast pisać prozą; okazuje się, że odpowiedź na to figuruje już u Galena: po prostu musiało mu chodzić o to, by receptę trudniej było sfałszować. O modzie literackiej epoki grecko-rzymskiej nie wspomina wcale. Dalej rozprawia się z zagadnieniem, czemu driakiew składa się aż z tylu ingrediencji, przy czym cytuje Pliniusza, który krytykuje to samo — i odpowiada na to Pliniuszowi znowu argumentem Galena: że lek, który ma działać na tyle chorób, musi

mieć tyleż składników. Ale jest, powiada, i inna przyczyna, głębiej ukryta, *altius e philosophia eruta*. Mianowicie, jak to się dzieje, że w takiej mieszaninie jedne składniki działają na zagrażające w danej chwili zło, inne natomiast odpoczywają i nie biorą udziału w akcji, a znowu kiedy indziej tamte się angażują, a te są bezczynne, jakby albo same one rozum miały, albo kierował nimi ktoś wzywający je kolejno do walki. Otóż lekarką chorób jest Natura, a nie medyk ani lekarstwo. A przez Naturę rozumieć należy wrodzone siły ciała polegające na należytej równowadze w substancji wszystkich części; ożywia je tchnienie przenikające każdą część, ściśle związane z tzw. ciepłem wrodzonym, które rządzi wszystkimi czynnościami *sub praesidio animae vegetatricis* rozprzestrzenionej na wszystkie części ciała. Ona to, Natura, aktualizuje potencjalne moce zawarte w medykamentach, w których zresztą są one nieraz sprzeczne. Gdzie indziej tłumaczy też, że np. środki przeczyszczające także *non quidem ita, quasi purgans medicamentum visceribus ingestum, quicquid noxii vel peccantis humoris inest corpori, illud quasi pro tribunali sedens, iubeat veluti per mandatum regium exire et solum mutare; ac si mandaret pro auctoritate: Heus tu bilis apage, tu pituita cede hinc, tu domina melancholia quid restitas? exi foras scelesta, edico atque impero vobis, ut abeatis*. Natomiast lekarstwo takie jest tylko bodźcem dla natury, która ma sama właściwość wydalania elementów szkodliwych, i tylko ona działa.

Ponieważ Pliniusz w XIX ks. krytykuje driakiew m. in. jako *compositio luxuriae*, Tidicaeus replikuje: *apparet illum... catonizare*, i żartuje, że przyjemności i zbytków należałoby raczej szukać gdzie indziej, bo niewielka to rozkosz ze żmijowego mięsa! A że do driakwi potrzebne są produkty z obcych krajów (co, jak wiemy, stanowi *locus communis* u moralistów antycznych) — to właśnie, jego zdaniem, rzecz naturalna i dodatnia, że różne kraje wymieniają wzajemnie między sobą produkty. A ze zdrowym rozsądkiem dodaje *etsi ex centum rebus concinnatum esset, modo utile sit*. Ale jest i trzecie uzasadnienie wielości składników, a jest nią *universalis illa forma theriacae*, która powstaje ze wzajemnego działania na siebie tylu składników prostych — nie ich więc właściwości odrębne, takie jak suchość, wilgoć, lepkość, cierpkość itp., decydują, tylko forma, czynnik kształtujący, działa ożywczo na ciepło wrodzone organizmu, a ono dopiero zwalcza szkodliwe wpływy. U podstaw więc takiego rozumienia przez Tidicaeusa natury człowieka leżą pojęcia perypatetyckie z włączeniem stoickiego πνεῦμα.

Cytuje dalej nasz komentator (zresztą nie tylko w tym miejscu) Avicennę, który powołuje się na doświadczenie — skoro ono wykazało przez tyle wieków dodatnie działanie driakwi, nie wolno nic w niej zmieniać, tylko *mordicus* trzymać się ma przepisu Andromacha, mimo że właściwość jej wynikająca z jej formy, czyli substancji jest ukryta i tajemna i nie wiadomo, ile i jak działa każdy składnik.

Następuje omówienie poszczególnych ingrediencji raczej z punktu widzenia botaniczno-medycznego; rzadko mamy objaśnienie jakiejś trudniejszej metafory, np. w. 4 ἢ κυανῶν οὐκ ὄθεται λιμένων nie tylko tłumaczy *quod obscuro inferorum non turbetur portu*, ale jeszcze objaśnia *quod homines a morte praesentissima saepe vindicet*

et securiores reddat i po niemiecku *es macht, dass sich einer für dem Tode nicht fürchten darff.* Albo w. 6:

χανδὸν ὑπὲρ στυγνῆς χεῖλος ἔχει κύλικος

tłumaczy *der das Maul zusehr drüber henget.*

W dwóch tylko miejscach używa wyrazu polskiego: przy objaśnieniu ὑοσκύαμος jako ziela wprawiającego w szał, pisze *Germanice dicitur Dollkraut, Polonis propter eandem causam Szaley.* W innym zaś miejscu mówi o *calamus aromaticus... acorus... nascitur maxime in Tartaria, Polonia, Prussia... inde Polonis dicitur tatarskie ziele.*

Konkretnie zaś Toruń i toruńskie fait-divers wspomina parokrotnie. A propos αἱμηραὶ κανθαρίδες w tekście Andromacha (w. 10) opowiada, jak sam doświadczył w swej praktyce, że niewłaściwie stosowane mogą one mocno zaszkodzić. Starszy jegomość, którego nazwiska nie podaje ze względu na *claritas familiae*, po dłuższej nieobecności w domu powróciwszy do urodziwej małżonki, użył nadmiernie kantaryd jako *aphrodisiacum* (dodaje *ut apud Polonos moris est* — czyli że chodzi o kogoś ze szlachty polskiej, a nie z patrycjuszów toruńskich); nazajutrz rano wystąpiła u niego gorączka, zapalenie brzucha, zesztywnienie i takie zgęszczenie krwi, że nie poszła z żyły, i wkrótce nastąpiła śmierć. Również znane sobie osobiście tragiczne wypadki opisuje w związku z działaniem driakwi przeciw ukąszeniu wściekłego psa (w. 59 u Andromacha): o pewnym znamienitym mieszczaninie toruńskim zmarłym na nieleczoną wściekliznę, przy czym objawy choroby, zwłaszcza chęć gryzienia różnych ostrych czy szorstkich przedmiotów są trafnie zaobserwowane. Druga historia jest już raczej nieco podkoloryzowana, *nobilis est historia inter Polonos*, którą Tidicaeus słyszał od wiarogodnych osób: szlachcic pewien ukąszony przez wściekłego psa popadł w melancholię; krewni postanowili go leczyć — małżeństwem z młodą i piękną dziewczyną. Aliści w noc poślubną dostał ataku szału i zaczął szarpać zębami pannę młodą, na której krzyki i jęki nikt nie zareagował *existimantes hymenaeum paulo fortius celebrari.* Rano jednak znaleziono ją zmarłą z upływu krwi, pana młodego zaś pod łóżkiem, szczekającego na wchodzących na kształt psa, aż brat dziewczyny go zastrzelił.

A propos znowuż właściwości leczniczych cebuli morskiej (*scilla*, w. 107 u Andromacha) i cebuli w ogóle relacjonuje fakt z własnej praktyki: Pewien młodzieniec cierpiący na astmę przybył do Torunia i błagał Tidicaeusa o leczenie go. Ten widząc, że jest on w niebezpieczeństwie śmierci, na razie odmówił, potem się zgodził. Tymczasem chory dostał ataku duszności na ulicy, upadł i był już w agonii; na gwałt wezwano lekarza miejskiego, on po drodze zabrał z apteki *oxymel scilliticum* (miód z octem i cebulą) rozpuściwszy go w wodzie cynamonowej dla większej płynności i próbował wlać choremu po łyżce do gardła, a ten stopniowo oprzytomniawszy dał znak, żeby mu jeszcze dano tego dekoktu, gdy zaś już mógł mówić, odezwał się: *Mehr des Öls her.* Gdy przyszedł do siebie, zapytany, co czuł, odrzekł, że za każdą łyżką miał uczucie, że ktoś mu podaje rękę, by go wyciągnąć z głębokiej jamy. Stąd

wniosek, jak wielka jest moc cebuli dla ożywienia „ciepła wrodzonego" i przywracania sił. Dodaje też nasz autor, co dalej było z pacjentem: on sam postawił diagnozę śmiertelnego wyniku choroby, ale znalazł się szarlatan „doimieszek" (*crumenimulga*), który za 5 dukatów węgierskich obiecał szybkie uleczenie, z której to łatwowierności pacjenta Tidicaeus drwi w żywe oczy. Szarlatan leczył czerwoną nitką jedwabną umoczoną w driakwi, którą kazał pacjentowi nosić na szyi; chory po paru dniach znów upadł na ulicy i Bogu ducha oddał, a oszust się bronił, że zrobił, co mógł, ale wbrew woli boskiej nic nie pomoże. Czego Tidicaeus nie podaje — to przyczyny, dla której sam nie zastosował driakwi do wewnątrz i w ogóle, kiedy i dlaczego ona nie pomaga! Za to rozwodzi się nad związkiem cebuli z księżycem: gdy księżyc się zmniejsza, cebule rosną i odwrotnie; cytuje Juvenalisa wyśmiewającego kult cebuli i porów w Egipcie (sat. XV), po czym zapuszcza się w farmaceutyczne przepisy jej przyrządzania, zapowiadając, że te wiersze Andromacha (ww. 110 sqq.) *specialius evolvet*, ale właściwie powtarza je tylko własnymi słowami.

Dalej mowa o kolejnych składnikach θηριακή: pieprzu, opium itp., wreszcie o wymienionym u Andromacha (w. 122) ἡδύχροον — okazuje się, że nie jest to *simplex*, tylko, powiedzielibyśmy, „półfabrykat", ale ani sam autor, ani jego następcy nie pouczyli, jak go przyrządzać, tak że — powtarza Tidicaeus za Galenem — pewien medyk w Rzymie, znający receptę tylko z teorii, żądał od sprzedawców specyfików ἡδύχροον, myśląc, że to jakaś roślina; toteż Galen daje przepis, i to znowu wierszem (tym razem heksametrem), żeby nie mógł być sfałszowany. Swoim zwyczajem Tidicaeus przytacza wiersz w oryginale, potem w dosłownym przekładzie prozą, następnie łacińskim wierszem. I teraz zaczyna się z kolei omawianie składników owego μάγμα ἡδύχροον, np. dyskusja, czy *marum* to nasz majeranek, czy co innego; dowiadujemy się, że prawdziwe *marum* (jakąś odmianę *Maiorana tenuifolia*) rzywiózł do Torunia wspomniany już aptekarz Georg Reinelius. Pomijamy szereg rozważań fachowych, żeby omówić *digressiunculam quandam oblectandi lectoris caussa* dotyczącą rośliny *amaracus* — okazuje się, że to także majeranek, dla którego Grecy mają również nazwę σάμψυχον z etymologią παρὰ τὸ σαίνειν τὴν ψυχήν (tłumaczone *a demulcendo vel placando animum scilicet*); otóż że ów *amaracus* musi doskonale działać na dolegliwości co ważniejszych organów ludzkich, o tym świadczy przysłowie *nihil cum amaracino sui* (Gell. Praef. 19) oraz cytaty z Lukrecjusza. Do tego nawiązując, powiada Tidicaeus, że także to, co ludziom dążącym do zbawienia stanowi σάμψυχα i prawdziwy kordiał dla duszy, tj. dogmaty religijne oraz wszystko, co zgadza się z prawdziwą wiarą i słusznością — nikomu nie jest tak przeciwne i wstrętne jak świniom i wszystkim należącym do *suitica familia*. A że takiego przymiotnika w łacinie nie ma (od *sus* jest *suinus* lub *suillus*), domyślać się należy, że jest on ad hoc ukuty jako złośliwa aluzja do *iesuitica familia*.

W dyskusji nad *phu Ponticum*, które ma być walerianą, wspomina, że jej korzeniem *mirum in modum delectantur cati*, a gdy jej dopadną, gryzą i liżą *prae solatio murmurantes, tanta est huius plantae cum catis sympathia*. Nazwę zaś roślinie, być

może żartobliwie, nadano od wykrzyknika φῦ, z powodu zbyt mocnego i przykrego zapachu.

Obszerny rozdział poświęcony jest różnym rodzajom balsamów, gdzie wiadomości z autorów starożytnych: Pliniusza, Solina, Dioskoridesa, Galena etc. sąsiadują z danymi pochodzącymi od kupców i podróżników nowożytnych, np. wiadomość o nowym gatunku balsamu pochodzącym z Hispania nova, czyli z Ameryki Południowej, który Indianie nazywają *Xilo* — być może chodzi o kauczuk (wydobywany z drzewa *Hevea brasiliensis*) importowany stamtąd i ogromnie ceniony; Tidicaeus rozwodzi się nad jego rozlicznymi zastosowaniami. Nie zbywa też krótko cynamonu, który ma kilka nazw: *cassia*, *cannella*, *cinnamomum*; co to takiego, powiada, to i baby, i dzieci wiedzą, ale on *more philosophico* chce podać o nim różne wiadomości, a że starożytni nic pewnego nie mówią, woli oprzeć się na nowożytnych, głównie na autorytecie nadwornego medyka wicekróla Indii, nazwiskiem Garcias, zwłaszcza w etymologii tych różnych nazw, pochodzących z perskiego i malajskiego.

Gdy dochodzi do szafranu (κρόκος), trochę pamięć go zawodzi albo też daje się ponieść erudycji, bo powiada, że szafran wraz z pieprzem to przyprawy znane każdemu, nawet prostakowi, natomiast *si crocum et eius flavedinem, quam inculcat Andromachus, philosophicis oculis intueri volumus* — wyniknie całkiem co innego. Otóż Andromachos ani słowem o *flavedo croci* nie wspomina, bo tylko mówi (w. 132):

καὶ κρόκου ὅν τ' ἄντρον θρέψατο Κωρύκιον.

Natomiast ξανθοῦ δὲ κρόκοιο mówi bezimienny autor u Galena (w. 7). Za to opowiada Tidicaeus *ut condimento condimentum addam* mit o Krokosie, młodzieńcu zakochanym w nimfie Smilax i zamianie ich obojga w rośliny; następnie zaś inną wersję o śmierci Krokosa uderzonego niechcący dyskiem — jest to oczywiście dublet o wiele bardziej znanej historii Hyakinthosa, z tym, że dyskiem rzuca tu Hermes, nie Apollon, do czego wymyśla nasz komentator skomplikowaną alegorię: Merkury oznaczać ma tu zdolności umysłowe i dociekliwość — one budzą nadmierną aktywność, która w razie niepowodzeń skraca życie!

W szczególności puszcza wodze elokwencji, gdy skończywszy o składnikach ἡδύχροον wraca do tekstu Andromacha i mówi z kolei o róży, której ten ostatni każe dawać do driakwi 12 drachm ususzonych płatków. Zapowiada, że o niej mówić będzie *philosophice, attamen populariter*, więc o jej właściwościach leczniczych, ale zaraz obiecuje, że dla przyjemniejszej lektury doda *ceu melimela*, co następuje: a następują różne mity, rozważania o barwach róż itp., stwierdzenie, że róża przypomina wyglądem oko ludzkie (?), stąd poeci nazwali różę *oculus terrae* (chyba nie starożytni, bo nie udało się natrafić nigdzie na taką metaforę). Żeby jeszcze ożywić i uprzyjemnić lekturę, obszernie opowiada, skąd się wzięło wyrażenie *sub rosa* na oznaczenie sekretu: mianowicie u Belgów, ale i u wielu innych narodów jest zwyczaj malowania róży na suficie nad stołem w sali biesiadnej i przypominania biesiadni-

kom siedzącym obok zaproszonych pięknych dziewcząt, że wszystko, co się w czasie uczty, czyli pod tą różą dzieje, ma być zachowane w tajemnicy, według greckiego przysłowia: μισῶ μνάμονα συμπόταν, które Tidicaeus przytacza po łacinie *odi memorem compotorem*. Kończy krótkim *Rosae encomium* prozaicznym, a potem jeszcze przytacza przekład Henryka Stephanusa piosenki o róży rzekomo Anakreonta z Teos (faktycznie to anakreontyk 44 według wyd. Preisendanza).

To, co Andromachos nazywa (w. 126) γλυκερῆς σπέρματα βουνιάδος — Tidicaeus tłumaczy na niemiecki jako nasiona rzepy i szczególnie zachwala *Thornische rüblein in Prussia*.

Natomiast, jaki grzyb drzewny oznacza ἀγαρικόν (w. 130), trudno dojść (leksykon Liddell-Scotta nawet nie próbuje bliżej go określić); nasz komentator wie tyle, że rośnie na modrzewiach, i to w tej okolicy Sarmacji, która się zwie Agaria (?). Ma mnóstwo właściwości leczniczych, ale zwłaszcza pomocny jest w chorobach mózgu: i tak, zastosował go u pewnego zamożnego właściciela ziemskiego toruńskiego, chorego na melancholię, który biegał po ulicach i bredził nieprzytomnie, a teraz, pisze, od 3 lat jest już zdrowy.

W. 135 Andromacha nasuwa wątpliwości:

καὶ λίβανον μίσγοιο καὶ ἀγλαΐην στήσαιο

Galen mianowicie powiada, że w ἀγλαΐη nie należy upatrywać nazwy jakiegoś leku (XIV 74), bo w prozaicznej parafrazie Andromacha Młodszego nie figuruje taki środek; natomiast autor utworu być może użył wyrazu ἀγλαΐη „blask, świetność" jako epitetu kadzidła — λιβάνου ἀγλαΐη. O. Schneider [3] uważa, że to słusznie — że lekcję λίβανον trzeba zmienić na λιβάνου i że przestawienie ὕστερον πρότερον zamiast στήσαιο καὶ μίσγοιο da się usprawiedliwić przykładami z innych autorów (analogie nie są bardzo przekonywające). Joachim zaś Camerarius, o którym Tidicaeus się wyraża, że to jego *praeceptor olim reverendus*, myśli inaczej: że to jednak jakaś roślina, może tatarak (*acorus*), z czym się były uczeń nie zgadza i obstaje przy „blasku kadzidła". Wydaje się jednakowoż, że powtórzone καί przy ἀγλαΐη wskazuje na coś oprócz kadzidła, a nie coś odnoszącego się doń. Tidicaeus tłumaczy: *thus quoque miscebis idque splendidum sistes*. Chyba jednak taka interpretacja nie zadowala i trzeba raczej ἵστημι rozumieć tutaj po prostu jako „ważyć", a więc „domieszaj kadzidła i odważ (trochę) ἀγλαΐη", przy czym należałoby przyjąć, że istniała jakaś roślina, czy może inny specyfik, tak nazywany, którego Galen już nie zna.

Na temat χαλκῖτις (w. 149) jest kilkustronicowa dyskusja: wielu farmaceutów, których autor cytuje, krytykuje dodatek tej ingrediencji jako nie tylko zbędny, ale wręcz szkodliwy; on jednakże, wierny swojej wyżej wspomnianej zasadzie, żeby *mordicus* trzymać się Andromacha, dyskutuje tylko na temat, co to jest *chalcitis* i jakie ma właściwości. Identyfikacja starożytnych terminów przyrodniczych i dziś

---

[3] O. Schneider, *De Andromachi archiatri elegia*, Philologus XIII, 1858, s. 56.

jest przeważnie trudna i często sporna. Jedne z cytowanych autorytetów — o ile z opisów można wywnioskować — uważają *chalcitis* za ałun, inne za siarczan miedzi; niektórzy przypuszczają, że Andromachos dodaje go dla zabarwienia dekoktu na czarno, czego jakoby wszyscy od driakwi żądają; inni, że dla właściwości wysuszających. Tidicaeus oświadcza (i drukuje to uroczyście dużą czcionką, której używa od czasu do czasu), że to są *nugae*, jak gdyby czarna barwa i wysuszające właściwości driakwi tylko od *chalcitis* pochodziły! Nie należy, powiada on słusznie, rozpatrywać właściwości każdej ingrediencji samej w sobie, tylko w połączeniu z wszystkimi innymi, bo z mieszaniny powstają nowe właściwości, których składniki pierwotne nie posiadały.

Co do rośliny, którą nazywa *caerulea spina*, w tekście (w. 155) jest właściwie:

δάκρυον εὖ μίσγοιο βαλὼν κυανωπὸν ἀκάνθης.

Schneider we wspomnianym już artykule poprawia tekst na κυανωποῦ, co rzeczywiście chyba brzmi lepiej, przenosząc epitet z soku na samą roślinę (nb. Rota w swym wierszowanym przekładzie tłumaczy dosłownie:

Atque atram lachrymam Nili quam spina remittit

a Tidicaeus zmienia składnię, pisząc *lachrymam caeruleae spinae*). Objaśnia on ową ἀκάνθη jako akację, wyprowadzając etymologię od greckiego czasownika ἀκάζω *id est acuo* (*inde fortasse Latinum acus*), *hinc acacia, inde acuta*. Czasownik ἀκάζω nie figuruje już w leksykonie Liddell-Scotta; natomiast jest w *Thesaurus l. Graecae* Stephanusa, rekonstruowany z part. ἀκαχμένος oraz z glossy u Hesychiosa: ἀκάζεσθαι· ἀνιάζεσθαι, którą Schmidt w aparacie krytycznym sam poprawia na ἀκαχῆσθαι (Latte jednak zatrzymuje lekcję ἀκάζεσθαι[4]). Dyskusję nad działaniem akacji oraz możliwością zastąpienia jej sokiem z jagód tarniny pomijamy.

O dziurawcu, *hypericum*, i dziś używanym w medycynie, podaje *herbam quoque divi Johannis appellant*, która to nazwa przetrwała do dziś, bo i po niemiecku jest *Johanniskraut*, i po polsku „świętojańskie ziele". Niektórzy, dodaje ze zgorszeniem, nazywają go *fugam daemonum*, wierząc na mocy zabobonu, że czarty można odpędzać za pomocą tego rodzaju środków!

Na temat słynnego *castoreum*, czyli tzw. stroju bobrowego i bobrów w ogóle, daje Tidicaeus długą dysertację. Opierając się na uczonych nowożytnych, zwłaszcza na Matthiolim i Rondelecie, odrzuca jako bajkę rozpowszechnione w starożytności przekonanie, że ścigany bóbr sam sobie odgryza gruczoły zawierające cenną substancję, mimo że twierdziły to takie autorytety, jak Pliniusz, Cicero i inni, a wśród nich i sam Andromachos:

δοιὰς (sc. δραχμάς) δ' εἰσάξεις τά περ Ἴστριος ἔκβαλε κάστωρ
μήδεα κτλ.

---

[4] Według Friska ἀκακία to wyraz niegrecki.

Chcąc się przekonać naocznie o anatomii bobrów, Matthioli, jak pisze Tidicaeus, przeprowadził wiwisekcję na dwóch bobrach, samcu i samicy, które dostał w darze od arcyksięcia austriackiego Ferdynanda, przy czym asystowało grono kolegów, medyków i chirurgów. Ale opisując potężne zęby bobrów, nie omieszkał scharakteryzować ich jak drapieżniki — że gdy wbiją zęby w ciało ludzkie, nie pierwej rozewrą szczęki, aż trzasną przegryzione kości. A jeszcze dodaje szczegół, że ponieważ ogon bobrowy ma smak rybny, wolno go spożywać w dni postne! Głównie zresztą rozwodzi się nad stroną leczniczą stroju bobrowego, cytując obficie Galena; Tidicaeus zaś z kolei przytacza Dioskoridesa. A na dowód, że bóbr był wówczas jeszcze często spotykanym zwierzęciem, dodaje, że rybacy łowią go i przynoszą *ex Istula et Drebniz fluminibus vocatis* (tj. z Wisły i Drwęcy).

Obszerny kilkustronicowy rozdział znowuż wzięty z Matthiolego poświęcony jest smole ziemnej, asfaltowi, nafcie i ich odmianom, nie bez wspomnienia o Morzu Martwym, Sodomie i Gomorze; mamy też opis wybuchu ropy naftowej w studni na Węgrzech, spowodowany przez robotnika z latarnią. Po czym idzie dyskusja nad tym, jaki rodzaj smoły ziemnej oznacza arabski termin *mumia*, na co jest pomocna i czy należy ją włączać do driakwi, czy nie; źródłem jest tu głównie Avicenna. Z dość zawiłych wywodów z przytaczaniem jeszcze różnych autorów staro- i nowożytnych wynika, że prawdziwa *mumia* jest to substancja smolista, którą są przepojone egipskie zabalsamowane zwłoki (czyli właśnie w naszych językach „mumie"), a która była z nich wydobywana i sprzedawana jako lek. Natomiast oszustwem jest sprzedawanie sproszkowanego wyschniętego ciała i kości takich zabalsamowanych zwłok jako *mumii*. Byłoby więc konieczne dla zdobycia prawdziwej *mumii*, żeby w naszych szpitalach — powiada Matthioli — zwłoki zmarłych wypełniano aloesem, mirrą i szafranem, a potem te substancje wyjmowano. Tu Tidicaeus zapowiada dygresję na temat owej *mumii*, mając, jak mówi, wobec sprzecznych opinii okazję pofilozofowania — a przedmiot jest tego godny. Mianowicie *mumia* dlatego nadaje się lepiej niż sama smoła ziemna do leczenia ludzkich dolegliwości, m. in. użyta do driakwi, że zawiera w sobie soki ludzkiego ciała, zatem coś z jego substancji; zastanowiwszy się nad ukrytą przyczyną jej skuteczności, dochodzi do przekonania, że jest nią συμπάθεια. Jak wiadomo, jest to tajemne wewnętrzne pokrewieństwo między różnymi jestestwami wszechświata, głoszone przede wszystkim przez stoików, na których oparł się później Paracelsus: na niego też między innymi powołuje się nasz autor, podając przepisy na maść leczniczą, tzw. ὁπλόχριστον, czyli „maść do smarowania oręża", który kogoś zranił. Otóż w maść tę musi wchodzić krew własna zranionego, tłuszcze różnych zwierząt, składniki roślinne, glisty ziemne, skrzek żabi, ale co gorsza pleśń (on nazywa ją mchem — *muscus*) z czaszki trupa, i to człowieka straconego, a nie zmarłego własną śmiercią! Maścią więc tą trzeba posmarować ostrze, które zadało ranę, starannie je owinąć i trzymać w cieple, ale nie w gorącu. Ranę zaś (na szczęście!) tylko obandażować. A jeśli się owego ostrza nie ma, trzeba umoczyć w ranie jakiekolwiek inne narzędzie, choćby drewniane, i tak samo z nim postępować. Również jeśli np. konia rani hufnal podkowy, trzeba go wyciągnąć

i tąż maścią posmarować — jednym słowem wszystko, co by się robiło z raną, trzeba zrobić z przedmiotem, który ranę zadał, gwoli zatamowania krwi oraz gojenia się. Z maści owej bowiem powstaje συμπάθεια między zranioną częścią ciała a ostrzem. Mamy tu zatem próbę objaśnienia motywu ὁ τρώσας ἰάσεται — jakoż Tidicaeus nie omieszka dalej wspomnieć o Telefie uleczonym przez Cheirona rdzą z włóczni Achillesa, która zadała mu była cios. Otóż przytoczywszy to wszystko, zapytuje on, czy to możliwe? — Ponieważ stwierdziło to doświadczenie tylu wieków i świadectwo ludzi jak najbardziej wiarogodnych, należy nie odrzucać wiadomości tej a limine, tylko, sprawdzając samą rzecz, zastanowić się, czy przemawiają za nią tajniki filozofii oraz poglądy największych filozofów, co sam uczyni chętnie i z rozkoszą (*non invitus neque citra voluptatem*), czytelnik zaś niech sam sobie wyrobi zdanie. Otóż do tego się odnosi nauka o uniwersalnej duszy świata, przenikającej cały wszechświat i wszystkie jestestwa według *Timajosa* Platona (35 c) oraz VI ks. *Eneidy* (VI 724 sqq.). Wobec tego wszystko, co istnieje, stanowi cząstki całości wspólnie ze sobą połączone i odczuwające nawzajem swe doznania, tak w makro- jak w mikrokosmosie, z czego wypływa ich σύμπνοια i σύρροια μία, jak to określa Hippokrates. Tenże Hippokrates oświadcza, że w terapii nie należy lekceważyć nawet środków stosowanych przez stare baby. Autorowie zaś nowożytni, jak Cornelius Gemma (autor dzieła *Cosmocritica*), Johannes Langius (naczelny medyk całego Palatynatu Reńskiego) piszą, że przyczyny zjawisk są nam często nie znane, ale samo zjawisko sympatii i antypatii potwierdza doświadczenie, np. magnes może namagnesować każde inne ciało, które nabiera zdolności przyciągających; kompas wskazuje zawsze północ bez widocznej racji itp. Przypuszczać więc należy, że gdy ostrze czegoś ze swojej natury udziela ranie, rana nawzajem oddziaływa na ostrze, mimo że w sposób dla nas niedostrzegalny; stąd zaczyna je łączyć pewna wspólność natury, owa συμπάθεια, i dlatego maść działająca na ostrze może wskutek tego wewnętrznego spokrewnienia oddziałać na ranę. Stąd też, pisze Tidicaeus, wiele jest środków domowych, znanych zwłaszcza kobietom, które bardziej im ufają niż wszystkim lekom, które by im proponowali Hippokrates, Platon, Arystoteles i Galen razem wzięci! Środki te śmiech budzą, bo przyczyna ich nie da się wyjaśnić, atoli doświadczenie wykazuje ich skuteczność, np. że brodawki znikają dotknięte liśćmi figowca, które trzeba następnie zakopać, albo ziarnem grochu, które trzeba rzucić za siebie, albo że gdy nóż wbić w słoninę, to rana od niego się nie jątrzy — to ostatnie tłumaczy się tym, że mięso wieprzowe wykazuje najwięcej pokrewieństwa z ludzkim tak co do układu wnętrzności, jak co do smaku (nasuwa się tu oczywiście pytanie, skąd autor wie, jaki smak ma mięso ludzkie?). Podobne rozumowanie dotyczy dalszych składników owego ὁπλόχριστον, jak pleśń z trupiej czaszki, krew ludzka, sadło niedźwiedzie itp.

Tak to nasz autor usiłuje łączyć w sobie stanowisko szkoły dogmatyków i szkoły empiryków. Ale zakończywszy dygresję, wraca znów do tekstu Andromacha i objaśnia dalsze składniki θηριακή. Na koniec stwierdza, że instrukcja Andromacha co do sporządzania leku jest zbyt pobieżna: każe on bowiem po prostu wszystkie

płynne składniki rozpuścić w winie, a stałe sproszkować i połączyć z miodem aktejskim (tj. attyckim — dziwne, że tego epitetu nie objaśnia). Ponieważ na użytek aptekarzy potrzeba o wiele szczegółowszych instrukcji, dodaje od siebie na końcu książki pełny spis tych ingrediencji podzielony na 6 klas według stosowanej ilości i z odsyłaczami do stron, gdzie są omawiane, po czym podaje całą dyskusję różnych medycznych autorytetów nad ilością miodu i wina oraz ich jakością — miód, powiada jeden z często cytowanych autorów, Cordus, powinien być aromatyczny, jak najlepszy, taki, jaki się przywozi do Gdańska z Litwy. Żartobliwie dodaje Tidicaeus, że skoro aż tak ważną rzeczą dla driakwi jest jakość wina, to aptekarze, gdy zapraszają, jak o tym była mowa wyżej, medyków na ekspertów przy fabrykacji driakwi, powinni przy tym urządzić degustację win, i to nie żałując kosztów *idque non gravatim sed prompto ac lubenti animo* — zaznacza, że to *iocus inter seria*! Po czym idą drobiazgowe przepisy przeznaczone już konkretnie dla aptekarzy, jak się obchodzić z każdym składnikiem, kończące się dyskusją nad czasem, jakiego wymaga driakiew dla wytrawienia się: Galen każe czekać 12 lat, Aetios tyleż miesięcy — Tidicaeus rozsądnie decyduje się pójść za nim, bo któż by mógł czekać 12 lat, nie mając wszak gwarancji, że w ogóle żyć będzie tyle czasu!

Ale przed tym fachowym końcowym ustępem dzieła umieszcza jeszcze „Dygresję drugą". Mianowicie, nawiązując do inwokacji Andromacha do Paiona w zakończeniu jego utworu, objaśnia, że ma on tu na myśli Asklepiosa (cytuje tu zresztą *Odyseję* 232:

ἰητρὸς δὲ ἕκαστος ἐπιστάμενος περὶ πάντων
ἀνθρώπων· ἦ γὰρ Παιήονός εἰσι γενέθλης,

gdzie bez wątpienia Paieon to osobne bóstwo, nie Asklepios i nie Apollon). Dalej następuje *laus medicorum*: wypowiedzi o lekarzach i farmaceutach z *Pisma św.* (*Ecclesiasticus* 38), z Wergiliusza i Hippokratesa, który się wyraża, że ἰητρὸς φιλόσοφος jest ἰσόθεος; ale Tidicaeus podkreśla, że tylko taki — bo gmin byle cyrulika, szarlatana, konowała i znachorkę uważa za lekarzy. Także i tacy, co zaniedbując teorię samej tylko praktyce się oddają, nie zasługują na to miano, *multi enim sunt qui scribunt receptas, pauci autem qui possunt docere* (on wspomina tu własną promocję doktorską). Galen żąda od lekarza, żeby znał się na filozofii, logice, był dobrym gramatykiem, tj. filologiem, znał łacinę i grecki, matematykę, geometrię, astronomię, etykę i był gruntownie oczytany w medycznych dziełach. Zgodnie z wymaganiem tak wysokich kwalifikacji, Tidicaeus chce popisać się własną erudycją, tym razem w dziedzinie mitologii i na siedmiu stronach rozwodzi się nad bóstwami-uzdrowicielami: Apollonem i Asklepiosem, moralizując, gdzie tylko można, wdając się nawet w takie szczegóły, jak że Asklepios był przedstawiany w sztuce już to bez zarostu, co miało symbolizować szczerość i otwartość, która powinna cechować lekarza, już to z brodą, co miało świadczyć o długich latach spędzonych na studiach.

Wreszcie nawiązując do epilogu Andromacha, w którym ten obiecuje bogu ze

strony cesarza bogate ofiary w podzięce za tak znakomity lek, nasz autor przypomina, że lekarz zasługuje na swoje honorarium — gdy tymczasem słusznie mówi wiersz (nie podaje, czyj):

Tres medicus facies habet: unam quando rogatur
Angelicam; mox est cum iuvat, ipse Deus.
Ast ubi curato debentur praemia morbo,
Non Deus, horribilis sed solet esse Sathan!

W posłowiu wyjaśnia, dlaczego zabrał się do tego dzieła, skoro jest wiele pism poświęconych driakwi, przeznaczonych specjalnie dla farmaceutów, i oświadcza *non adeo prorsus hic me apothecariis addixi, sed philosophum ago et medicum*) — chodzi więc mu o pójście w ślady Hippokratesa i Galena, o związanie wiadomości farmakologicznych z przyrodoznawstwem w ogóle, pojmowanym jako wiedza *de rerum natura*, czyli filozofia (przysłówka *philosophice* używa często, gdy określa swoją metodę ujmowania tego komentarza). Natomiast komentarzem filologicznym dzieło jego nie jest, aczkolwiek rozporządza on dużą erudycją filologiczną: roi się u niego wprost od cytatów z poetów i prozaików tak greckich, jak łacińskich. Ale forma utworu Andromacha go najwyraźniej nie interesuje — on chce pomnożyć wiedzę nie o utworze, tylko o recepcie, którą utwór zawiera. Jedyne miejsce, gdzie zaznacza wariant tekstu, to w. 15:

οὔ μιν ἀπεχθόμενος καὶ τὰς δρύας ἀντιάσειε.

On drukuje na marginesie „*aliter* ἡ πτυάς" i tak daje w przekładzie łacińskim *neque illam odio habens ptyas obviabit ei*, nie podając, skąd bierze tę πτυάς[5] i czy to jego własna koniektura; nb. Kühn w swoim wydaniu Galena ma ten wiersz w formie niemożliwej metrycznie:

οὐ μὲν ἀπεχθόμενος καὶ δρύας ἀντιάσειε

z tym, że „dryas" w przekładzie łacińskim to nie acc. plur., tylko nom. sing. — nazwa gatunku węża. Heitsch natomiast stawia w tym miejscu crux[6].

Jedynym właściwie elementem filologicznym u Tidicaeusa są podawane przezeń etymologie nazw specyfików, które omawia; a tych jest rzeczywiście dużo. Rzadko tylko powołuje się na źródła w tej mierze. Oczywiście na początku etymologia θηριακή od θηρίον, skąd też niemieckie „Thier". Są i niektóre inne z tych objaśnień trafne, np. κρόκος z hebr. „karkom" albo niem. „Safran" od arab. „sahafaran"; przeważają jednakże tak jak w starożytności (z pewnością też stamtąd głównie zaczerpnięte) najzupełniej błędne, oparte najczęściej na zewnętrznym podobieństwie dźwiękowym, np. φάρμακον od φέρειν ἄκος; ῥόδον według Plutarcha: ὅτι ῥεῦμα

---

[5] Gatunek węża.

[6] Zaznaczyć warto, że Heitsch parę razy powołuje się w aparacie krytycznym na interpretację Tidicaeusa.

πολὺ τῆς ὀδμῆς ἀφίησι; Apollon od ἀπόλλυμι; Asklepios od σκέλλεσθαι — ginąć i ἤπιος łagodny, życzliwy; łac. *caepa* od *caput* poprzez *cephas*, co chyba ma mieć związek z κεφαλή, bo takiego wyrazu greckiego nie ma w słownikach; etc., etc.

Na zakończenie wspomnieć należy, że Tidicaeus pisze swobodnie piękną łaciną humanistyczną, pozwalając sobie od czasu do czasu na jakąś swobodniejszą formę nie poświadczoną u autorów starożytnych, np. *barbitonsor*, *crumenimulga*, *medicatrix*, subst. *miscella*, *sclopetum*, *oleitates* — w znaczeniu chyba „olejki, mikstury" (wyraz występujący tylko u Katona w znaczeniu „zbiór" albo „tłoczenie oliwek"). Rzadko spotykają się u niego formy z łaciny ludowej: *catus* zam. *felis*, *aliqualis* zam. *aliquis* itp.

Toruń

DE F. TIDICAEI COMMENTARIO THORUNENSI IN ANDROMACHI MEDICI CARMEN DE THERIACA ANNO 1607 CONSCRIPTO

SUMMARIUM

Franciscus Tidicaeus, qui XVII saeculo physici publici civitatis Thorunensis officio fungebatur, commentarium in Andromachi medici carmen de Theriaca scripsit et Thorunii anno 1607 publici iuris fecit tanta eruditione plenum, non solum ad remediorum componendorum scientiam, verum etiam ad aevi illius mores instituta variasque disciplinas cognoscendas pertinente, ut eum paucis saltem verbis in memoriam revocare operae pretium esse videretur. Quae omnia ab eo narrata disputataque utpote nimis multa ac diversa ordine enumerari nequeunt, nam et de apothecis apothecariisque Thorunensibus Tidicaeus loquitur et de omni genere materiae quae dicitur medicae ad recte componendam theriacam, id est remedium contra omnes morbos valens, necessarium, et de aegrotis quos ipse curaverat, et de tuendae valetudinis ratione, sed et omnino de rerum natura, praesertim de stoicorum illa universali συμπαθείᾳ nec non de sescentis aliis rebus, quae tamen ad sententiam tantum Andromachei carminis, non ad eius ipsam vim atque indolem spectant. Philosophum enim Tidicaeus agit et medicum, non philologum.

Eos LVIII/2 1969/1970

AUGUST WANNOWSKI
FILOLOG I PEDAGOG POZNAŃSKI XIX W.

Napisał

WIKTOR STEFFEN

W zeszłym roku minęło 100 lat, gdy po czterdziestoletniej pracy opuścił gimnazjum poznańskie najwybitniejszy filolog wielkopolski, August Wannowski. Przybył on do Poznania w chwili, gdy gimnazjum poznańskie przeżywało najtrudniejszy okres swej narodowej egzystencji. Po usunięciu w r. 1824 J. S. Kaulfussa ze stanowiska dyrektora nastąpiło w gimnazjum poznańskim interregnum [1]. Przez pięć lat władze pruskie nie mogły znaleźć następcy Polaka na opróżnione po Kaulfussie miejsce, który gotów byłby współdziałać z nimi w germanizacji zakładu, a z drugiej strony, licząc się z opinią całego społeczeństwa poznańskiego, nie odważyły się powołać na to eksponowane stanowisko Niemca.

W pierwszych latach po odejściu Kaulfussa wysoki poziom nauki, zwłaszcza w przedmiotach klasycznych, utrzymywał się w osieroconym zakładzie jakby siłą bezwładności. Jeszcze w r. 1827 władze pruskie wysoko oceniły wyniki pracy w gimnazjum, podkreślając, że jeżeli nauczyciele nadal z tą samą sumiennością spełniać będą swe obowiązki, to zakład w ciągu kilku lat zajmie między gimnazjami monarchii zaszczytne miejsce [2]. Ale niebawem zaczęły w tymże gimnazjum powstawać poważne rysy i zgrzyty. Stosując politykę ostrożnych posunięć w stosunku do społeczeństwa polskiego, władze szkolne bez większych przeszkód podzieliły trzy niższe klasy gimnazjum na dwa równoległe oddziały, polski i niemiecki. W związku z tym sprowadzono z głębi Prus kilku filologów niemieckich (Fr. Jacob, Martin, Müller, Benecke, Schönborn, dr Starke). Spychani na pozycje drugorzędne sprowadzeni przez Kaulfussa filologowie polscy zaczęli się wycofywać z Poznania. W r. 1827 dekretem ministra oświaty został z gimnazjum poznańskiego usunięty J. Muczkowski, który przeniósł się po paru latach do Krakowa. W r. 1828 przyjął zaproszenie na katedrę literatury łacińskiej w Uniwersytecie Jagiellońskim J. K. Trojański, a w r. 1830 przeniósł się do Warszawy założyciel „Mrówki Poznańskiej", F. A. Kró-

---

[1] J. S. Kaulfuss usunięty został z kierownictwa gimnazjum poznańskiego i karnie przeniesiony do Szczecinka pod zarzutem, że w zakładzie przezeń kierowanym rozpanoszył się duch zagrażający najistotniejszym interesom, spokojowi i bezpieczeństwu państwa pruskiego. W istocie chodziło władzom pruskim o położenie kresu manifestacjom narodowym, urządzanym przez młodzież polską za cichą zgodą dyrektora i całego grona nauczycielskiego, składającego się dzięki zabiegom Kaulfussa niemal wyłącznie z Polaków.

[2] Por. Warnka, *Festrede zum dreihundertjährigen Jubiläum der Anstalt*, Program Gimnazjum Marii Magdaleny w Poznaniu 1872/73, s. 7.

likowski. Wydawało się, że wysiłki Kaulfussa, zmierzające do zupełnej polonizacji gimnazjum, zniweczone zostaną do reszty.

Ale w r. 1829, kiedy właśnie skończyło się pięcioletnie interregnum i kierownictwo zakładu powierzono człowiekowi słabego charakteru i małej wiedzy, Polakowi M. Stocowi, któremu jako pomocnika dodano dobrego filologa, sprowadzonego już na Wielkanoc 1825 r. z Królewca, dra Jacoba, w charakterze dyrektora naukowego, zjawił się w Poznaniu młody nauczyciel, który miał się stać w przyszłości ostoją filologii klasycznej w Poznaniu i wychować cały zastęp adeptów tej dyscypliny, przyszłych nauczycieli filologii klasycznej. Był nim Wannowski.

August Wannowski urodził się 26 maja 1801 r. w Dąbrowie, małej mieścinie ziemi białostockiej, zagarniętej po trzecim rozbiorze Polski przez Prusy i nazwanej przez Prusaków Neu-Ost-Preussen [3]. Ojciec Augusta, wywodzący się ze znanej rodziny litewsko-kalwińskiej, wykształcił się w Królewcu na lekarza, korzystając z zapomogi z Fundacji Radziwiłłowskiej, i wróciwszy w rodzinne strony rozpoczął praktykę lekarską w wymienionej Dąbrowie. W r. 1804 przeniósł się jako radca sanitarny do Białegostoku i pozostał tam także po r. 1808, kiedy ziemia białostocka zajęta została przez Rosję. W Białymstoku uczęszczał syn jego August do polskiego gimnazjum, założonego i kierowanego przez wybitnego pedagoga M. Maciejowskiego [4]. Mając lat trzynaście stracił August Wannowski ojca. Matka jego po śmierci męża przeniosła się z bliżej nie znanych powodów osobistych do Królewca i oddała syna do tamtejszego Gimnazjum Staromiejskiego, kierowanego przez znanego filologa K. L. Struvego. Czy była Niemką, jak podaje Motty [5], na podstawie obecnie dostępnych źródeł stwierdzić nie można. Przeciw temu zdaje się przemawiać fakt, że syn jej August, który w Białymstoku miał już wkrótce otrzymać promocję do najwyższej klasy gimnazjalnej, w Królewcu przyjęty został do tercji, czyli do klasy czwartej, i to ze względu na brak znajomości języka greckiego, którego w gimnazjum białostockim, jak zresztą w innych gimnazjach polskich pod zaborem rosyjskim, w ogóle nie uczono, jak również ze względu na słabą znajomość języka niemieckiego [6]. Gdyby matka była Niemką, syn jej znałby język niemiecki niewątpliwie w stopniu wystarczającym.

---

[3] Data urodzenia Wannowskiego podawana jest różnie: W Dzienniku Poznańskim (rocznik XI nr 212 z 17 września 1869) 28 maja 1801, w Sobótce (rok I 1869 nr 38, s. 305) 18 maja 1801. Data 26 maja 1801 znajduje się w zapomnianej autobiografii A. Wannowskiego, opublikowanej w Jährliche Nachricht von dem Königl. Friedrichskollegium zu Königsberg in Ostpreusen, Królewiec 1828, s. 9—10.

[4] Wannowski nie wymienia w swej autobiografii nazwiska dyrektora gimnazjum białostockiego, lecz mówi ogólnie, że „tamtejsze gimnazjum znajdowało się wówczas pod kierownictwem sławnego w Polsce pedagoga".

[5] M. Motty, *Przechadzki po mieście*, tom I, opracował i posłowiem opatrzył Z. Grot, Warszawa 1957, s. 100.

[6] Por. *Autobiografię* Wannowskiego. Także na uroczystości pożegnalnej w Bazarze Poznańskim w dniu 17 września 1869 r., odpowiadając na życzliwe i pełne szacunku przemówienie dyrektora Poznańskiej Szkoły Realnej, Niemca dra Brenneckego, Wannowski mówiąc o swych dawniejszych

Zaległości w wymienionych językach nadrobił Wannowski w kilku latach i uzyskawszy jesienią 1819 r. świadectwo dojrzałości zapisał się na studia wyższe w Uniwersytecie Królewieckim. Nie zastanawiając się długo, poświęcił się wyłącznie filologii klasycznej, którą studiował pod kierunkiem znakomitych filologów Lobecka, Drumanna i Lachmanna. Już na studiach wyróżniał się najwidoczniej wiedzą filologiczną, skoro 31 sierpnia 1822 r., jako student trzeciego roku, występował razem ze swym kolegą A. Lehmannem, późniejszym dyrektorem gimnazjum w Kwidzyniu, jako tzw. oponent w uroczystej promocji docenta K. Lachmanna na profesora nadzwyczajnego na podstawie rozprawy *De mensura tragoediarum certo numero definita* (Królewiec 1822)[7].

W kwietniu 1824 r., po ukończeniu studiów uniwersyteckich, złożył Wannowski przed Komisją Egzaminacyjną w Królewcu egzamin na nauczyciela wyższego (Oberlehrer) w zakresie filologii klasycznej. W maju tegoż roku wyznaczyły mu władze szkolne posadę w gimnazjum w Tylży. Ze względu na zły stan zdrowia Wannowski tej posady nie objął, ale już po trzech miesiącach o tyle odzyskał siły, że w sierpniu 1824 r. mógł objąć stanowisko tymczasowego nauczyciela w Rastenburgu, dzisiejszym Kętrzynie na Mazurach, aby zastępować przebywającego z powodu choroby na urlopie nauczyciela wyższego Heinickego. Objął po nim lekcje języka greckiego w primie i sekundzie, tj. w dwóch najwyższych klasach, i naukę języka niemieckiego i geografii w klasie czwartej (tercji). Te zajęcia prowadził przez niemal cztery lata aż do powrotu z urlopu zdrowotnego Heinickego. W roku szkolnym 1826/27 powierzono mu nawet, mimo młodego wieku, ordynariat primy, czyli najwyższej klasy.

Praca w charakterze nauczyciela tymczasowego, pełniącego obowiązki w zastępstwie chorego kolegi, nie była w zasadzie bardzo ponętna. Wannowski nie otrzymywał stałego uposażenia, lecz opłacany był z ryczałtu gimnazjum, przeznaczonego właściwie na inne cele[8]. Ale te niedogodności wynagradzał mu dyrektor gimnazjum Krüger życzliwością w wyznaczaniu zajęć, odpowiadających jego zainteresowaniom, jak również szczerą przyjaźnią, którą darzyli go także wszyscy koledzy pracujący w zakładzie.

W trzecim roku pobytu w Kętrzynie znalazł Wannowski, obok greki i kilku godzin języka niemieckiego i geografii, nowe zajęcie jako nauczyciel języka polskiego. Wtedy po raz pierwszy zaczął w gimnazjum mazurskim rozbrzmiewać język polski.

---

kontaktach z rodzinami niemieckimi, nie wspomniał o swej matce, rzekomo Niemce, chociaż nadarzała się ku temu okazja.

[7] Jego nazwisko wymienione jest na karcie tytułowej tej rozprawy.

[8] W programie gimnazjum za rok szkolny 1825/26, wydanym w Królewcu 1826, narzeka dyrektor na s. 18, że w roku sprawozdawczym nie można było zakupić nowych pomocy naukowych, ponieważ wszystkie oszczędności gimnazjum poszły na opłacanie zastępcy Heinickego: *In diesem Jahre ist der Lehrapparat noch wenig vermehrt, und wird auch wohl ohne ausserordentliche Beihülfe, die wir zu erhalten hoffen, nicht vermehrt werden können, da der Vicarius des Oberlehrer Heinicke schon drittehalbjahre aus den Ersparnissen der Gymnasial-Casse besoldet ist, was sie ganz erschöpft hat.*

Czy naukę tego języka wprowadzono do programu gimnazjalnego pod sugestią Wannowskiego, czy też skądinąd pochodzącej inicjatywy, tego stwierdzić obecnie nie można. Jest jednak faktem, że Wannowski po raz pierwszy w historii tego zakładu wykładał język polski w latach 1826/27 i 1827/28 w wymiarze jednej godziny tygodniowo w klasach połączonych „dla stypendystów polskich", jak czytamy w sprawozdaniu dyrektora gimnazjum, „a także dla innych uczniów, którzy po polsku mówią, przy czym szczególnie o to chodzi, żeby ich nauczyć poprawnego języka literackiego, którym w tych okolicach się nie mówi, i żeby przyswoić im poprawną wymowę, którą w języku codziennym słyszy się rzadko [9]". W ten sposób język polski zaczęto wykładać jako przedmiot fakultatywny (nadobowiązkowy) na równi z językiem francuskim. Że inicjatywa nauczania języka polskiego padła na dobry grunt, świadczyć może fakt, że po odejściu Wannowskiego z Kętrzyna kontynuował jeszcze przez parę lat naukę języka polskiego jeden z najmłodszych nauczycieli tego zakładu, pochodzący z Poznania matematyk i przyrodnik Klupsz, już w wymiarze dwóch godzin tygodniowo [10].

Po niespełna czterech latach urlopu chorobowego wrócił na swe stanowisko nauczyciel Heinicke. Wówczas powołano Wannowskiego na opróżniony przez prof. Ackermanna etat nauczyciela wyższego filologii klasycznej do Collegium Fridericianum w Królewcu [11]. To powołanie było dla młodego filologa niewątpliwie wielkim wyróżnieniem. Przyczynił się do tego przypuszczalnie radca konsystorialny prof. dr Dinter, który wizytował gimnazjum w roku szkolnym 1824/25 i zapewne zwrócił uwagę na zdolności naukowe i pedagogiczne młodego Wannowskiego [12]. On też osobiście wprowadził Wannowskiego w urząd w Królewcu dnia 2 czerwca 1828 r. Dyrektor Collegium Fridericianum, Fr. Aug. Gotthold, nie był, zdaje się, zadowolony z powołania Wannowskiego na etat po prof. Ackermannie.

---

[9] Por. Einladungs-Program zur öffentlichen Prüfung im Königl. Gymnasium zu Rastenburg, Królewiec 1826, s. 5: *In der polnischen* (Sprache) *ertheilt Herr Wannowski den polnischen Stipendiaten und auch andern Schülern, die schon polnisch können, in 1 St. wöchentlich Unterricht, bei dem es vorzüglich darauf ankommt, sie die eigentliche Schriftsprache zu lehren, welche man in diesen Gegenden nicht spricht, und die richtige Aussprache, die man im gemeinen Leben selten hört.* Podobnie w Einlandungs-Program, wydanym w Królewcu w r. 1927 na s. 47: *Herr Oberlehrer Wannowski* (ertheilt) *1 St.* (polnisch) *besonders für die polnischen Gymnasiasten, aber auch für andere Schüler, welche diese Sprache aus dem Umgange gelernt haben, damit sie auch die Schriftsprache kennen lernen.*

[10] Por. Programm für die öffentliche Prüfung im Königlichen Gymnasium zu Rastenburg, Królewiec 1830, s. 10: *Hr. Oberl. Klupsz ertheilt* (in der polnischen Sprache) *den Unterricht in 2 St. wöchentlich denen, die schon aus dem Gebrauch einige Kenntnis von dieser Sprache haben und lehrt sie richtig sprechen und schreiben. Es wird zugleich aus dem Polnischen ins Deutsche und aus dem Deutschen ins Polnische übersetzt.*

[11] Mylna jest informacja Mottego, *Przechadzki po mieście*, t. I, s. 100, jakoby Wannowski zawód nauczycielski rozpoczął w Królewcu, a potem powołany został do Kętrzyna. Przeczą temu urzędowe sprawozdania gimnazjalne.

[12] Por. Einladungs-Programm zur öffentlichen Prüfung im Gymnasium zu Rastenburg, Królewiec 1825, s. 23: *Den 14ten Januar 1825 erfolgte der Bescheid E. Königl. Consistorii auf den Revisionsbericht des Herrn Consistorial-Rath Dinter.*

Ackermann opuścił gimnazjum królewieckie już na Wielkanoc 1827 r., przeniesiony na równorzędne stanowisko do Lubeki. Na miejsce jego powołano na razie w charakterze nauczyciela tymczasowego byłego ucznia Collegium Fridericianum, G. A. Schrödera, z czego Gotthold był bardzo zadowolony i sądził widocznie, że potrafi Schrödera w swoim zakładzie utrzymać i uzyskać dlań posadę stałą, tak jak w r. 1825 zabiegał usilnie i skutecznie o powołanie na miejsce odchodzącego do Poznania dra Jacoba swego dawnego ucznia K. Lehrsa. Schröder został jednak niespodziewanie odwołany ze stanowiska nauczyciela tymczasowego w Gimnazjum Fryderyka, chociaż spełniał na tym stanowisku swe obowiązki według opinii dyrektora „z chwalebnym zapałem i dobrym skutkiem" [13], a miejsce po Ackermannie zajął ostatecznie Wannowski. W Collegium Fridericianum wykładał Wannowski język grecki i łaciński w sekundzie i tercji na równi ze swym kolegą ze studiów uniwersyteckich, drem K. Lehrsem, późniejszym profesorem Uniwersytetu Królewieckiego. W primie wykładał przedmioty filologiczne dyrektor zakładu Gotthold. Wannowski był równocześnie ordynariuszem jednego z dwu oddziałów tercji.

Opuszczając Kętrzyn mógł się Wannowski legitymować wartościową pracą z zakresu składni greckiej pt. *Initia theoriae casus, qui dicitur absolutus*, opublikowaną w trzech częściach w trzech kolejnych programach gimnazjalnych w latach 1825—1827, obejmującą ogółem 96 stron, a nawiązującą wyraźnie do studiów jego mistrza uniwersyteckiego, prof. Lobecka. Przeniesiony do Królewca, opublikował Wannowski już po czteromiesięcznym pobycie w Collegium Fridericianum w programie tego zakładu rozprawkę pt. *De constructione absoluta apud Graecos*[14], stanowiącą kontynuację poprzedniego studium.

Niedługo jednak zatrzymał się Wannowski w Królewcu. Jesienią 1829 r. przeniósł się do Poznania, żeby objąć stanowisko nauczyciela wyższego w gimnazjum poznańskim i zapełnić lukę, powstałą tam po odejściu prof. Trojańskiego do Uniwersytetu Jagiellońskiego. Czy przybył do Poznania z własnej decyzji, czy też dotąd przeniesiony został służbowo, nie wiadomo. Może sprowadził go do Wielkopolski prof. dr Jacob, który już na Wielkanoc 1825 r. ściągnięty został z Królewca do Poznania [15] dla zasilenia w gimnazjum poznańskim kadry niemieckiej i w r. 1829 został mianowany dyrektorem naukowym tego zakładu u boku Polaka M. Stoca. Ze

---

[13] Por. Jaehrliche Nachricht von dem Koenigl. Friedrichskollegium zu Koenigsberg in Ostpreussen, Królewiec 1828, s. 15: *Die durch den Abgang des Herrn Professor Dr. Ackermann erledigte Oberlehrerstelle, die bis Ostern 1828 Hr. Schröder mit rühmlichem Eifer und gutem Erfolge interimistisch verwaltet hat, wurde mit Hrn Wannowski besetzt, der sie seit jener Zeit verwaltet.*

[14] Jaehrliche Nachricht von dem Koenigl. Friedrichskollegium zu Koenigsberg in Ostpreussen, Królewiec 1928, s. 1 nn.

[15] Mylna jest informacja Warnki, Program Gimnazjum Marii Magdaleny w Poznaniu 1872/73, s. 18, jakoby dr Fr. Jacob przybył do Poznania już w r. 1824. Do Wielkiej Nocy 1825 dr Jacob pracował jeszcze w Collegium Fridericianum w Królewcu. Do Poznania został przeniesiony dekretem Ministra Oświaty z dnia 31 marca 1825. Por. Fr. Aug. Gotthold, *Geschichte des Friedrichskollegiums von Michaelis 1822 bis Michaelis 1925* w programie tegoż gimnazjum, Królewiec 1925, s. 25.

względu na wybitnie polski charakter gimnazjum władzom pruskim szczególnie zależało na pozyskaniu nauczycieli władających językiem polskim, a równocześnie pracujących w duchu niemieckim. Takim mógł się im wydawać Wannowski, nie mający żadnych powiązań z Wielkopolską, a podający się jeszcze w r. 1822 za Litwina [16].

Wychowywany od 13 r. życia w otoczeniu zupełnie niemieckim, Wannowski, według świadectwa M. Mottego, w pierwszym okresie pobytu w Poznaniu istotnie obcował raczej z Niemcami [17], chociaż nie stronił także od towarzystwa polskiego. Ale widząc potem, jak Niemcy sobie poczynali wobec zdecydowanie polskiego społeczeństwa w Wielkopolsce, jak ograniczali jego swobodę i tłumili wszelkie odruchy narodowe, zmienił niebawem swój stosunek do nich. Człowiek na wskroś prawy i uczciwy, nie mógł się pogodzić z niemiecką polityką wynaradawiania ludu polskiego różnymi sposobami i nieraz siłą brutalną, zwłaszcza po wypadkach z r. 1846, kiedy zamknięto nawet na pewien czas gimnazjum poznańskie, wyrzucono z trzaskiem jego dyrektora, ks. dra J. Prabuckiego, i przepędzono z gimnazjum najgorliwszych profesorów Polaków [18]. Wtedy to ojcowska krew polsko-litewska, jak mówi M. Motty, wezbrała w nim i zalała naleciałości niemieckie i Wannowski zerwał towarzyskie związki z Germanią, szukając przyjaciół wyłącznie wśród Polaków i dokumentując słowem, a gdzie mógł, także czynem swoje sympatie dla Polaków.

Wcześniej jeszcze, w r. 1835, ożenił się z panną Vetterówną, córką spolszczonego kupca w Poznaniu, powiązaną towarzysko także z rodzinami niemieckimi, z którą przeżył lat 14. Ale sympatie jego dla Polaków ujawniły się już w r. 1834, kiedy dawne gimnazjum poznańskie władze pruskie podzieliły na dwa odrębne zakłady, na pozostające w starym gmachu gimnazjum polsko-katolickie, któremu nadano nazwę Ad Sanctam Mariam Magdalenam, i na gimnazjum Fryderyka Wilhelma o charakterze ewangelicko-niemieckim, ulokowane w zakupionym na ten cel gmachu prywatnym przy ul. Strzeleckiej [19]. Wannowski, mimo że był wyznawcą religii kalwińskiej, pozostał z Polakami, dyrektorem Stocem i profesorami Buchowskim, J. Mottym, Poplińskim, Cichowiczem, Łożyńskim i spokojnym, nie mieszającym się w sprawy polityczne, Niemcem pochodzenia czeskiego Czwaliną, mówiącym zresztą biegle językiem polskim, w katolickim Gimnazjum Marii Magdaleny, biorąc rozbrat z niemieckimi nauczycielami, Wendtem, mianowanym dyrektorem Gimnazjum Fryderyka Wilhelma, i Niemcami Martinem, Müllerem, Beneckem, pastorem Moń-

---

[16] Na karcie tytułowej przytoczonej powyżej rozprawy K. Lachmanna *Dissertatio de mensura tragoediarum certo numero definita*, Królewiec 1822, występuje obok nazwiska Wannowskiego określenie: ***Lithuanus Russus***.

[17] Por. Motty, *Przechadzki po mieście*, t. I, s. 101.

[18] Por. L. Ręgorowicz, *Zarys dziejów Gimnazjum św. Marii Magdaleny w Poznaniu*, Poznań 1923, s. 35.

[19] Por. Warnka, *Das Königliche Marien-Gymnasium zu Posen seit 1804*, Program Gimnazjum Św. Marii Magdaleny, Poznań 1873, s. 21, i L. Ręgorowicz, *Zarys dziejów Gimnazjum św. Marii Magdaleny w Poznaniu*, Poznań 1923, s. 32 n.

skim, Loewem, Schönbornem i Perdischem, odchodzącymi do gimnazjum ewangelicko-niemieckiego.

W początkowych latach wykładał Wannowski w gimnazjum poznańskim grekę i łacinę w klasach średnich, a od r. 1834, tzn. od założenia Gimnazjum Marii Magdaleny, te same przedmioty tylko w dwóch klasach najwyższych. W r. 1835 otrzymał tytuł profesora. Był on filologiem wyjątkowo sumiennym w wykonywaniu swych obowiązków, najpilniejszym z wszystkich nauczycieli [20], wysoko cenionym i lubianym przez młodzież dzięki prawemu charakterowi i ogromnemu poczuciu sprawiedliwości, zawsze gotowy do niesienia pomocy tym, którzy jej potrzebowali. Z utrzymaniem karności w klasach po brzegi wypełnionych nie miał najmniejszych trudności nawet pod nieudolnymi rządami dyrektora Stoca, bo żaden uczeń nie śmiał sprawić przykrości świetnemu pedagogowi, a każdy odruch w tym kierunku był od razu tłumiony solidarną postawą całej klasy [21]. Wymagając dużo od siebie, wymagał Wannowski także solidnej pracy od uczniów. Umiał zapalać ich do przedmiotów przez siebie wykładanych. Toteż gdy władze pruskie, chcąc rozbić narodowe nastawienie uczniów za dyrektoratu ks. dra Prabuckiego, następcy Stoca, nasłały w r. 1846, dla upozorowania konieczności zreorganizowania zakładu, komisję ministerialną, która, badając stosunki w gimnazjum, nie pozostawiła suchej nitki na żadnym z nauczycieli od dyrektora Prabuckiego począwszy, a skończywszy na najniższym bez różnicy, czy był on Niemcem, czy Polakiem, zarzucając im niedbalstwo i brak obowiązkowości w sprawach wychowawczych i dydaktycznych, oraz brak harmonijnej współpracy, jedyny Wannowski wyszedł po tej rewizji możliwie obronną ręką [22]. Ale sam fakt rozbicia gimnazjum polskiego i zamknięcia go na pewien okres czasu wywarł na nim takie wrażenie, że stracił zupełnie zaufanie do Niemców i we wszystkich sprawach wiązał się tylko z Polakami. Pozostało w nim coś z pruskiej karności, której nauczył się w młodości w szkołach niemieckich, tak że publicznie nie podnosił buntu, ale przestrzegał wobec Prusaków tak bardzo odpowiadającej jego postawie moralnej zasady rzymskiej: *Est modus in rebus, sunt certi denique fines, quos ultraque citraque nequit consistere rectum.* Publiczne wyznanie swej przynależności do narodu polskiego złożył właśnie w r. 1846 w przedmowie do swej pracy pt. *Antiquitates Romanae Graece explicatae*, wydanej w Królewcu, pisząc co następuje: „Wśród różnych zmian i przewrotów, jakim podlega życie i literatura danego narodu, ten objaw jest najprzykrzejszy, gdy naród jakiś uległszy przemocy silniejszego oraz z biegiem czasu wyzuwany ze swych urządzeń i zwyczajów czuje się zniewolonym przyjąć urządzenia i zwyczaje zwycięzcy, a przynajmniej w mowie szukać musi dla nich nazwy i do pewnego stopnia je sobie przyswajać. My, którzy żyjemy w Poznaniu, stolicy pognębionego narodu, trud-

---

[20] Por. Motty, *Przechadzki po mieście*, t. I, s. 100 n., i S. Węclewski, *Pamiętnik. Ze słowem wstępnym ks. A. Mańkowskiego wyd. R. z Węclewskich Erzepkowa*, Pelplin 1933, s. 28.

[21] Por. Dziennik Poznański, rocznik XI nr 212 z 17 września 1869.

[22] Por. Jahrbücher für Kultur und Geschichte der Slaven, N. F. Bd. II 1926, s. 48.

ności z takiego stanu wynikające codziennie odczuwamy i z własną szkodą doświadczamy, jak to tłumaczenie nazw obcych instytucji, nie ustalone mimo różnych prób bardzo częstych, a rzadko kiedy szczęśliwych, przyczynia się do wypaczenia charakteru naszego języka".

Wannowski nigdy nie hamował i nie starał się hamować uczuć polskiej młodzieży. Darzył ją pełnym zaufaniem i dla niej poświęcał najlepsze siły i zdolności. On rozbudzał zapał do studiów filologicznych u wielu polskich młodzieńców, którzy odbywszy potem studia uniwersyteckie we Wrocławiu, Halle, Berlinie i innych ośrodkach uniwersyteckich wracali do Wielkopolski i chlubnie działali zwłaszcza w trzech polskich gimnazjach, w Poznaniu, Ostrowie i Trzemesznie, ucząc młodzież nie tylko przedmiotów filologicznych, ale przede wszystkim głębokiego patriotyzmu i gotowości do poświęceń dla sprawy narodowej. Nie jest chyba przypadkiem, że większość tych filologów, przez Wannowskiego i jego kolegów przygotowanych, uczyła równocześnie w wymienionych szkołach języka polskiego.

Spośród całej rzeszy wychowanków Wannowskiego wymienimy tutaj tylko tych, którzy, sprawując obowiązki nauczycielskie, zaznaczyli się także działalnością twórczą, pisząc już to podręczniki dla młodzieży szkolnej, już to zajmując się pracą badawczą lub tłumaczeniem dzieł starożytnych na język polski. Do nich należą: dr Maksymilian Szymański, nauczyciel gimnazjum w Lesznie, autor rozprawy o rodzinie greckiej, dr Marceli Motty, tłumacz bukolik Wergiliusza, wszystkich utworów Horacego i komedii Arystofanesa, dr Hipolit Cegielski, autor gramatyki greckiej i polskiej, dr Antoni Jerzykowski, autor szeregu podręczników do nauki języka łacińskiego, historii i geografii, dr Stanisław Gruszczyński, autor prac z zakresu literatury łacińskiej i polskiej, dr Antoni Małecki, profesor literatury łacińskiej w Uniwersytecie Jagiellońskim, dr Stanisław Węclewski, brat Zygmunta, badacz humanizmu polskiego i wydawca *Flisa* Klonowicza i *Sielanek* Szymonowicza, dr Władysław Kolankowski, autor pracy o Sarbiewskim i kilku rozpraw o Eurypidesie, dr Jan Szczepan Wolfram, prof. Szkoły Głównej w Warszawie, dr Bonifacy Łazarewicz, autor specjalnych słowników do *Iliady* i *Odysei* Homera oraz do *Anabazy* Ksenofonta, dr Wojciech Cybulski, prof. języka i literatury polskiej w Uniwersytecie Wrocławskim i wreszcie dr Kazimierz Morawski, wytrawny latynista i prof. Uniwersytetu Jagiellońskiego. Był on, można powiedzieć, ostatnim uczniem Wannowskiego, bo otrzymał świadectwo dojrzałości właśnie wtedy, gdy Wannowski po raz ostatni przeprowadzał egzaminy maturalne, żeby potem przejść na zasłużoną emeryturę. Morawski, wdzięczny swojemu profesorowi, dedykował mu po ukończeniu studiów w Berlinie swoją rozprawę doktorską pt. *Quaestiones Quintilianeae*, Poznań 1874.

Zapoczątkowaną chwalebnie w Kętrzynie i Królewcu działalność naukową, której owocem były wspomniane już prace *Initia theoriae casus, qui dicitur absolutus* i *De constructione absoluta apud Graecos*, kontynuował Wannowski gorliwie w Poznaniu. Tutaj w programach gimnazjalnych ogłosił następujące prace:

1. *De ratione, qua Graeci in scribendis nominibus propriis Romanorum usi fuerint*, 1836,
2. *Antiquitatum Romanarum Graece explicatarum specimen*, 1843,
3. *Pliniana*, 1847,
4. *Semasiologiae Latinae specimen*, 1855,
5. *De denominationis vi ac ratione*, 1858,
6. *Metonymiae ratio e scriptoribus Latinis explicata*, 1860,
7. *De promiscuo verborum activorum et neutrorum usu apud Latinos scriptores*, 1867.

Szczególny rozgłos przyniosły mu dwie większe prace, a mianowicie: *Syntaxis Anomalae Graecorum pars*, Lipsk 1835, i *Antiquitates Romanae Graece explicatae*, Królewiec 1846. Z zakresu wychowania młodzieży wydał tylko jedną swoją mowę *O wolności w szkole* w r. 1866, wygłoszoną przypuszczalnie wtedy, gdy przejściowo pełnił obowiązki zastępcy dyrektora po śmierci dyrektora Brettnera. Jest to bardzo rzeczowe i rozsądne zakreślenie granic swobód, w jakich młodzież szkolna powinna się obracać. Autor przestrzega przed nadmiernymi swobodami młodzieży, której porywy wypływają często z braku życiowego doświadczenia, za małego jeszcze przygotowania do podejmowania ważnych i w skutki brzemiennych decyzji lub z podszeptu ludzi nieodpowiedzialnych, wyzyskujących młode i wrażliwe umysły młodzieży dla osiągnięcia swoich niedostatecznie przemyślanych celów. Jednego przedsięwzięcia wielkiej wagi nie mógł niestety Wannowski zrealizować. Za zachętą T. Czackiego, współzałożyciela Liceum Krzemienieckiego, prof. języka greckiego w gimnazjum wołyńskim, uczeń Grodka, Jurkowski, zabrał się do ułożenia słownika grecko-polskiego. Wydał tom pierwszy do litery K, obejmujący 1175 stron, a z tomu drugiego 768 stron. Wypadki z r. 1830 przerwały tę pożyteczną pracę. Słownik nie został dokończony. W r. 1862 na skutek starań A. Wielopolskiego księgarz poznański Żupański zdecydował się wydać drugą edycję słownika w opracowaniu Wannowskiego i Węclewskiego. Całość dzieła uzupełnionego brakującą częścią miała obejmować 160 arkuszy. Ale i tym razem wypadki polityczne z r. 1863 stanęły na przeszkodzie w wykonaniu dzieła i edycja druga słownika grecko-polskiego M. Jurkowskiego nie doszła do skutku [23].

Wannowski, cichy pracownik, nie szukający ani zaszczytów, ani rozgłosu, nie zamierzał robić kariery w administracji szkolnej, wiedząc dobrze, że te zaszczyty stawiałyby go nieraz wobec poważnych konfliktów sumienia w związku z ciągłymi zakusami germanizacyjnymi ze strony władz niemieckich. Po usunięciu ze stanowiska dyrektora M. Stoca w r. 1842 E. Raczyński zabiegał u naczelnego prezesa Wielkiego Księstwa Poznańskiego Arnima o powołanie na dyrektora Gimnazjum Marii Magdaleny Wannowskiego [24]. Władze pruskie rozważały różne kandydatury na to stano-

---

[23] Por. F. Majchrowicz, *O życiu i pracach Z. Węclewskiego*, Eos I 1894, s. 121.

[24] Por. A. Wojtkowski, *Edward Raczyński i jego dzieło*, Poznań 1929, s. 210. O kłopotach

wisko, ale nigdy nie wypłynęło oficjalnie nazwisko Wannowskiego. Widocznie on sam odrzucił z góry taką ewentualność. Jako pierwszy w hierarchii nauczyciel gimnazjum zastępował nieraz w urzędowaniu zapadającego często na zdrowiu dyrektora dra H. A. Brettnera (w latach 1846—1866), a po jego śmierci pełnił zastępczo obowiązki kierownika zakładu od 1 III — 4 VI 1866 r. aż do powołania nowego dyrektora R. Engera, którego również nieraz zastępował.

W życiu społecznym angażował się Wannowski na tyle, na ile pozwalały mu ówczesne trudne dla Polaków warunki. W latach 1830—1844 był redaktorem Gazety Wielkiego Księstwa Poznańskiego, jedynego podówczas polskiego organu politycznego w Wielkopolsce. Stanowisko to przyjął za bardzo skromnym wynagrodzeniem dla poprawienia swych warunków materialnych, dźwigając sam cały ciężar wydawnictwa. Ze względu na surową w owym czasie cenzurę polityczną i stanowisko właściciela Gazety, byłego rotmistrza, Rosenstiela, nie mógł Wannowski korzystać z większej swobody redaktorskiej. Musiał się ograniczać do tłumaczenia i streszczania wyjątków z dozwolonych pism niemieckich [25]. Tak redagowana gazeta nie mogła oczywiście zadowolić społeczeństwa polskiego, pragnącego czegoś więcej niż tylko oficjalnych wiadomości, podawanych w prasie niemieckiej. Wannowski był chyba szczęśliwy, gdy porzucił tę niewdzięczną pracę i oddał redakcję gazety w ręce swego kolegi, prof. dra Rymarkiewicza, który potrafił dla siebie wywalczyć nieco więcej swobody redaktorskiej, zwłaszcza że wkrótce potem nastąpił na pewien czas nieco łagodniejszy kurs Niemców wobec Polaków.

Gdy w r. 1848 w podmiejskiej wsi Górczynie zawiązała się w oparciu o nowe prawa stowarzyszeń Liga Polska, Wannowski był jednym z pierwszych i najgorliwszych członków tego towarzystwa, dopóki nie musiał z niego wystąpić na skutek zarządzenia ministerialnego z 9 listopada 1849 r., zabraniającego nauczycielom gimnazjalnym wstępować do tej organizacji, a zmuszającego tych, którzy już się zapisali, do wystąpienia z niej pod rygorami służbowymi.

Bardzo ofiarnie pracował Wannowski przez około 15 lat jako członek Zarządu Głównego Towarzystwa Pomocy Naukowej im. K. Marcinkowskiego, sprawując obowiązki decernenta stypendialnego dla uczniów kilku gimnazjów. Wszyscy, którzy obserwowali jego pracę na tym stanowisku, podziwiali jego niepospolitą pracowitość i sumienność w pełnieniu powierzonej mu funkcji.

Lubiany i ceniony był Wannowski nie tylko wśród kolegów i przez uczniów, ale także przez całe społeczeństwo polskie. Ze czcią odnosili się do niego także Niemcy, patrząc na jego ofiarną i pełną poświęcenia pracę i podziwiając zalety jego charakteru, głębokie poczucie sprawiedliwości i szczerość w obcowaniu z ludźmi. Toteż odejście Wannowskiego po 40-letniej pracy w Gimnazjum Marii Magda-

---

i rozważaniach Niemców w sprawie obsadzenia stanowiska dyrektora Gimnazjum Marii Magdaleny w Poznaniu w r. 1842 por. Jahrbücher für Kultur und Geschichte der Slaven II 1926, s. 31 nn.

[25] Por. E. Słabęcka, *Dzieje Gazety Wielkiego Księstwa Poznańskiego*, Kronika Miasta Poznania XIII 1935, s. 367—397.

leny na zasłużoną emeryturę stało się okazją do żywiołowej manifestacji na cześć zasłużonego pedagoga i badacza kultury antycznej. Dnia 4 września 1869 r. o godz. 10^{00}, po zakończonych egzaminach maturalnych, w których po raz ostatni Wannowski brał udział, zebrali się w auli gimnazjum wszyscy nauczyciele i uczniowie, aby pożegnać uroczyście drogiego kolegę i ukochanego nauczyciela. Zasługi Wannowskiego, który jako jedyny z grona nauczycielskiego dzielił zmienne losy Gimnazjum Marii Magdaleny w Poznaniu nieprzerwanie przez 40 lat, od 1829—1869, i pracował rzetelnie dla zakładu i powierzonej mu młodzieży pod czterema kolejnymi dyrektorami, Stocem, ks. drem Prabuckim, drem Brettnerem i drem Engerem, ujął w przemówieniu pożegnalnym dyrektor Enger bardzo trafnie w lapidarnych, ale pełnych treści słowach stwierdzając, że imię Wannowskiego na zawsze ściśle związane pozostanie z historią Gimnazjum Marii Magdaleny w Poznaniu.

Istotnie, Wannowski był człowiekiem opatrznościowym dla tego gimnazjum i dla filologii klasycznej tak chlubnie za jego życia w nim reprezentowanej. Wannowski podjął pewną i wprawną dłonią sztandar filologii klasycznej po zasłużonym w tej dziedzinie organizatorze Gimnazjum Marii Magdaleny J. S. Kaulfussie i dzierżył go wysoko do ostatnich lat swej profesury. W parę lat po odejściu w stan spoczynku Wannowskiego nastąpił zmierzch filologii klasycznej w Wielkopolsce, nie dlatego, że zabrakło dzielnych krzewicieli tej nauki, bo ich wychował w dostatecznej ilości Wannowski, ale dlatego, że wkrótce po jego odejściu nastąpiły szczególnie trudne czasy dla Polaków w zaborze pruskim. Począwszy od r. 1873 władze pruskie z bezwzględną konsekwencją zaczęły usuwać polskich nauczycieli z polskich dotąd gimnazjów, z Gimnazjum Marii Magdaleny w Poznaniu i z gimnazjum ostrowskiego — gimnazjum w Trzemesznie zamknięto ze względów politycznych już w r. 1863 — przenosząc ich w głąb Niemiec, nieraz nawet na najdalsze krańce Rzeszy, aby pozbawić ich wszelkich kontaktów z młodzieżą polską, a na ich miejsce sprowadzano nauczycieli z Niemiec.

Dnia 17 września, w parę dni po pożegnaniu Wannowskiego w gimnazjum, urządzono dla niego pożegnalny obiad w Bazarze Poznańskim. Była to wspaniała manifestacja narodowa na cześć odchodzącego z Poznania jubilata [26]. Ponad dwustu gości z różnych sfer i stanów, byłych uczniów Wannowskiego, zjechało się z różnych stron Wielkopolski, aby złożyć hołd i podziękę wielkiemu wychowawcy młodzieży polskiej. Entuzjazm dla niego był tak wielki, dowodów sympatii tak wiele, że obecny na tym spotkaniu dyrektor Gimnazjum Realnego, Niemiec dr Brennecke, w przemówieniu skierowanym do jubilata oświadczył, że „serce mimowolnie się rozrzewnia, dusza się unosi, gdy się patrzy na to, jak Polacy umieją uznać i uczcić pracę i zasługi nauczyciela". Największą jednak przyjemność sprawiło Wannowskiemu odczytanie przez prof. Rymarkiewicza dokumentu stwierdzającego, że byli uczniowie jubilata założyli fundusz naukowy jego imienia, z którego dochodu

---

[26] Opis tej uroczystości znajduje się w Dzienniku Poznańskim, rocznik XI nr 215 z dnia 21 września 1869 r.

przyznawane będzie stypendium uczniom Gimnazjum Marii Magdaleny, wyróżniającym się zdolnościami i wzorowym zachowaniem, a zamierzającym się poświęcić studiom filologii klasycznej, fundusz, którym po śmierci jubilata dysponować będzie według wymienionych kryteriów Towarzystwo Pomocy Naukowej im. K. Marcinkowskiego.

Ten sposób uczczenia był dla Wannowskiego o wiele większy i milszy od orderów, które otrzymał za wytrwałą, sumienną pracę od władz pruskich, jeden bezpośrednio po zakończeniu funkcji zastępcy dyrektora w r. 1866, drugi z okazji przejścia w stan spoczynku. Dał temu wyraz Wannowski, dziękując swym byłym uczniom za tak zaszczytne wyróżnienie. Oto jego słowa: „I czymże zasłużyłem na tyle objawów miłości i rzetelnego poważania? Chyba tylko przez szczere przywiązanie do młodzieży tego kraju, które mię nigdy nie opuszczało i we wszystkich pracach, trudach i mozołach krzepiło mię i ożywiało. Uznanie przez zwierzchność krajową jakichkolwiek zasług moich powinno mieć dla urzędnika i ma też dla mnie wysoką wartość, aczkolwiek dla człowieka już jedną nogą w grobie stąpającego, z wzrokiem na tamten świat zwróconym, zawsze mniej lub więcej będzie obojętnym. Ale to dzieło, którym pamięć moją utrwalić zamyślacie, zespolenie imienia mojego z imieniem nieśmiertelnym Marcinkowskiego, to jest, co mię rozczula, rozrzewnia, do żywego porusza i za co wdzięczność dla was poniosę do grobu".

Uroczystości pożegnalne skończyły się. Wannowski opuścił wkrótce Poznań na zawsze, udając się do swego jedynego syna Konstantego, który dawniej był sędzią w Poznaniu, a potem przeniósł się do Koźla, gdzie otworzył kancelarię adwokacką. Później przeniósł się Wannowski wraz z synem do Gdańska, gdzie zmarł 29 września 1881 dożywszy prawie lat 80. Nie ma dzisiaj Gimnazjum Marii Magdaleny w Poznaniu, ale wspomnienie o tym zakładzie, który był bastionem polskości w najtrudniejszych dla Wielkopolski czasach, będzie zawsze żywe, jak żywe, zwłaszcza dla filologów, pozostanie imię Wannowskiego, stanowiące chlubną cząstkę tego zakładu.

KRÓTKA AUTOBIOGRAFIA AUG. WANNOWSKIEGO Z R. 1828

Ich wurde geboren am 26sten May 1801 zu Dombrova, einem kleinen Städtchen des ehemaligen Neu-Ost-Preussen. Mein Vater, der verstorbene Königl. Preussische Medizinal-Rath Dr. Wannowski, ging schon im Jahre 1804, berufen als Mitglied des Medicinal-Kollegium zu Bialistock, dahin ab und blieb auch daselbst nach der im Jahre 1808 erfolgten Einnahme dieser Provinz durch die Russen. Hier, in Bialistock, empfing ich meine erste Jugendbildung. Das dortige Gymnasium stand damals unter der Leitung eines in Polen berühmten Schulmannes, entsprach aber in seinen Leistungen doch immer nur den Anforderungen, die man in Polen und Russland überhaupt zu jener Zeit machte, und konnte daher durchaus nicht den Umfang von Kentnissen seinen Schülern zu eigen machen, den die hiesigen Anstalten umfassen. Auf dieser Schule blieb ich bis zu meinem 13ten Jahre, zu welcher Zeit

mich das Unglück traf, dass ich meinen Vater durch den Tod verlor. Manche Privatverhältnisse nöthigten hierauf meine Mutter nach Königsberg zu gehen und hier bezog ich nun gleich nach meiner Ankunft das Altstädtische Gymnasium. Obgleich ich auf der Anstalt zu Bialistock schon hatte nach Prima versetzt werden sollen, wurde ich, theils weil ich noch kein Wort Griechisch verstand, was auf den Russischen Schulen damals garnicht gelehrt wurde, theils auch weil ich der Deutschen Sprache wenig mächtig war, nach Tertia gewiesen; jedoch gelang es mir die Lücken in meinem Wissen bei dem vorzüglichen Unterricht im Griechischen, den ich genoss, in eben nicht zu langer Zeit auszufüllen, vielmehr konnte ich zu Michael des Jahres 1819 die hiesige Universität beziehen. Ohne lange über das zu ergreifende Studium in Ungewissheit zu seyn, wählte ich sogleich zur ausschliesslichen Beschäftigung die philologischen Wissenschaften und bildete mich hauptsächlich unter der Leitung zweier Männer, die durch ihre Lehren und späterhin durch eine engere Verbindung mit sich ein schönes Recht auf meine lebenslängliche Dankbarkeit sich erworben haben, dazu, was ich bin.

Im April des J. 1824 legte ich nach Vollendung meiner akademischen Laufbahn vor der Königl. Wissenschaftlichen Prüfungs-Kommission mein Oberlehrer--Examen ab in dem gesammten Gebiete der Alterthumswissenschaft. Der mir im May jenes Jahres Seitens Eines Königl. Hochwürdigen Konsistoriums gewordenen Aufforderung als Gymnasial-Lehrer nach Tilsit abzugehen konnte ich damals meiner zerrütteten Gesundheit wegen nicht Folge leisten; doch war ich schon im August 1824 im Stande auf den an mich ergangenen Ruf die Oberlehrer-Stelle des damals kranken Hr. Heinicke am Rastenburger Gymnasium als Vikarius zu übernehmen. Alle Mängel und Unannehmlichkeiten einer solchen interimistischen Stellung konnten mir aber in Rastenburg nicht fühlbar werden; vielmehr wurde ich reichlich dafür entschädigt durch die Art der mir dort angewiesenen Wirksamkeit, die mir in jeder Hinsicht ganz zusagte, und durch die fortdauernde Freundschaft, mit der mir der würdige Direktor jener Anstalt, so wie alle meine ehemaligen Kollegen stets entgegenkamen, weshalb mir das Andenken an die Jahre meiner Lehrthätigkeit am Rastenburger Gymnasium immer werth bleiben wird. Als endlich durch die Genesung des Oberlehrer Heinicke mein längerer Aufenthalt zu Rastenburg überflüssig wurde, hatte ich das Glück, von einer Hohen und Höchsten Behörde als Oberlehrer am hiesigen Friedrichs-Kollegium berufen und bestätigt zu werden, worauf am 2ten Junius d. J. meine Einführung in meinen neuen Wirkungskreis durch Sr. Hochwürden, den Königl. Konsistorial-Rath, Professor Dr. Hr. Dinter Statt fand.

August Wannowski

AUGUST WANNOWSKI, EIN POSENER PHILOLOG UND PÄDAGOG DES XIX JAHRHUNDERTS

Inhaltsangabe

August Wannowski, geb. am 26. V. 1801 zu Dąbrowa im Distrikt von Białystok, studierte klassische Philologie in Königsberg. Seine Lehrerlaufbahn begann er im Jahre 1824 in Rastenburg, wurde aber schon im Jahre 1828 als Oberlehrer an das Friedrichs-Kollegium in Königsberg berufen. Im Jahre 1929 wurde er an das Gymnasium in Poznań versetzt, wo er 40 Jahre das Amt des Oberlehrers bekleidete und sich durch seine pädagogische Tüchtigkeit und freundliche Einstellung zur polnischen Jugend ein grosses Ansehen unter der polnischen Bevölkerung erwarb. Er ist auch in weiten Kreisen durch seine wissenschaftlichen Arbeiten bekannt geworden, besonders durch die Werke *Syntaxis anomalae Graecorum pars*, Leipzig 1835, und *Antiquitates Romanae Graece explicatae*, Königsberg 1846. Im Jahre 1869 ging Wannowski in den Ruhestand über und starb 1881 in Gdańsk.

Eos LVIII/2 1969/1970

LXV SPRAWOZDANIE

z czynności

POLSKIEGO TOWARZYSTWA FILOLOGICZNEGO

za czas od 15 X 1967 do 19 X 1968

A

1. Sześćdziesiąte piąte Walne Zgromadzenie Polskiego Towarzystwa Filologicznego w dniu 20 października 1968 r. w Warszawie

Zebranych powitał w krótkich, serdecznych słowach prezes Polskiego Towarzystwa Filologicznego i Przewodniczący Walnego Zgromadzenia, prof. dr Kazimierz Kumaniecki. Przypomniał, że w bieżącym roku mija 75 lat od założenia PTF; uroczyście obchodzić będziemy tę rocznicę w roku przyszłym na Walnym Zgromadzeniu w Krakowie łącznie z 75 rocznicą ukazania się pierwszego zeszytu „Eos". Następnie minutą ciszy uczczono pamięć zmarłego w Poznaniu członka Poznańskiego Koła PTF, b. lektora języka łacińskiego na Uniwersytecie Poznańskim, Kazimierza Abgarowicza. Z kolei przystąpiono do odczytania sprawozdań skarbnika i sekretarza Zarządu Głównego z działalności Zarządu Głównego oraz sprawozdań poszczególnych Kół PTF.

Przewodnicząca nowo zorganizowanego w czerwcu br. Koła PTF w Przemyślu przedłożyła plan pracy Koła, które liczy 13 członków, w tym prócz filologów również lekarzy i prawników, i obejmuje swą działalnością także Rzeszów. Jako najbliższy temat pogadanek wybrano echa antyczne w literaturze polskiej. Koło zamierza współpracować z Klubem Prasy i Książki i WSP w Rzeszowie.

Z kolei prof. dr J. Łanowski odczytał sprawozdanie Redakcji „Eos", a doc. dr J. Horowski protokół Głównej Komisji Rewizyjnej zawierający wniosek o udzielenie absolutorium ustępującemu zarządowi.

Następnie przystąpiono do wyboru członków Komisji Matki, w skład której weszli: mgr J. Jazowy — przewodniczący, doc. dr Z. Abramowicz, doc. dr L. Witkowski, dr J. Mantke, mgr A. Miętus. Komisja Matka udała się na naradę. Przewodniczący otworzył dyskusję nad sprawozdaniami. Pierwszy zabrał głos prof. dr J. Schnayder wyrażając uznanie dla tych Kół, jak np. Gdańsk—Gdynia, które nie mając oparcia o wyższą uczelnię potrafią rozwinąć tak szeroką i różnorodną działalność. Prof. dr Brożek po krótkiej charakterystyce najbardziej interesujących punktów sprawozdań poruszył sprawę niejednolitego ich charakteru. Doc. dr Horowski stwierdza, że różnorodność sprawozdań jest raczej pożądana, ponieważ pozwala zapoznać się z formami pracy naukowej i popularyzacyjnej w różnych ośrodkach. Mgr Plewako wyraziła zastrzeżenie co do bezpłatnego nauczania łaciny organizowanego w ramach popularyzacji przez Koło Warszawskie, zaznaczając, że akcja ta nie powinna obejmować uczniów szkół liceów ogólnokształcących. W dalszej dyskusji zabierali głos mgr Paździora, mgr Simla, doc. dr Witkowski, ks. dr Grużewski, mgr Malinowski, mgr Adamski, mgr Jazowy, relacjonując pokrótce trudności, jakie napotykają w swej pracy nauczyciele języka łacińskiego, i nie zawsze właściwy i zgodny z zarządzeniami stosunek do tych spraw inspektoratów szkolnych. Podkreślano konieczność współpracy Kół z Ośrodkami Metodycznymi. Prof. Brożek zaapelował do prezesów Kół, by zachęcali członków PTF do opracowania artykułów na tematy języka łacińskiego dla czasopisma „Języki Obce w Szkole", gdyż ostatnio w czasopiśmie tym brak zupełnie jakichkolwiek wypowiedzi na ten temat.

Dyskusję podsumował przewodniczący, prosząc o zgłaszanie do Zarządu Głównego wszelkiego rodzaju trudności i bolączek Kół oraz nauczycieli, jak również swych osiągnięć i pozytywnych wyników pracy. Pismo Ministerstwa Oświaty i Szkół Wyższych — stwierdził przewodniczący — nadesłane do Zarządu Głównego jako odpowiedź na memoriał wystosowany do Ministerstwa w sprawie nauczania łaciny w liceach ogólnokształcących pozwala się spodziewać, że w niedługim czasie, gdy zrealizowany zostanie podział liceów ogólnokształcących na typ matematyczno-przyrodniczy i humanistyczny z obowiązkową łaciną, sytuacja języka łacińskiego i nauczycieli tego języka ulegnie radykalnej poprawie.

Następnie przewodniczący zreferował opracowany przez Komisję regulamin nagród przeznaczonych dla członków PTF za wybitne osiągnięcia dydaktyczne, popularyzatorskie lub organizacyjne. Ogólna suma nagród wynosi 5000.— zł. Na członków Komisji Nagród zostali wybrani: prof. dr M. Brożek, mgr J. Jazowy, mgr A. Miętus, doc. dr H. Szelest, mgr M. Wujtewicz. Po omówieniu tego punktu porządku dziennego przewodnictwo objął prof. dr J. Schnayder, który zarządził głosowanie nad wnioskiem o udzielenie absolutorium ustępującemu Zarządowi. Wniosek przyjęto jednomyślnie. Z kolei przewodniczący przedłożył zebranym wniosek Zarządu Głównego o rozwiązanie Kół Białostockiego, Olsztyńskiego i Rzeszowskiego. Koła te były zawieszone na posiedzeniu Zarządu Głównego w dniu 24 lutego 1967 r. i od tego czasu nie dały żadnego znaku swej działalności. Wniosek został przyjęty. Następnie przewodniczący odczytał dwa wnioski Zarządu o nadanie godności członka honorowego PTF prof. dr. K. Kumanieckiemu i prof. dr. W. Steffenowi. Uzasadnienie wniosków odczytał wiceprezes prof. dr S. Ostrowski. Obydwa wnioski przyjęto przez aklamację. Długotrwałymi oklaskami wyrazili obecni swe uznanie i sympatię dla obu wielkich uczonych, którzy są chlubą polskiej filologii. Prof. Kumaniecki i prof. Steffen w serdecznych słowach podziękowali za przyznaną im godność.

Dalszym obradom przewodniczył prof. dr K. Kumaniecki. Przewodniczący Komisji Matki, mgr J. Jazowy, odczytał protokół Komisji Matki oraz listę kandydatów na prezesa i członków Zarządu Głównego, członków Głównej Komisji Rewizyjnej i członków Sądu Polubownego. Przeprowadzono głosowanie, w wyniku którego skład Zarządu Głównego przedstawia się następująco:

Prezes: prof. dr K. Kumaniecki, wiceprezesi: prof. dr S. Ostrowski, prof. dr J. Schnayder, prof. dr W. Steffen; członkowie zarządu z Warszawy: doc. dr A. Sadurska, mgr J. Mańkowski, prof. dr I. Bieżuńska, doc. dr M. Cytowska, prof. dr K. Michałowski, doc. dr A. Świderkówna, doc. dr H. Szelest, prof. dr L. Winniczuk; członkowie zarządu spoza Warszawy: prof. dr M. Brożek (Kraków), doc. dr L. Rychlewska (Wrocław), prof. dr J. Wikarjak (Poznań), prof. dr J. Pliszczyńska (Lublin), doc. dr L. Witkowski (Toruń), doc. dr S. Oświecimski (Łódź); zastępcy członków: mgr M. Wujtewicz (Gdańsk—Gdynia), mgr A. Miętus (Kielce), mgr A. Trybus (Piotrków), mgr J. Jazowy (Katowice), mgr E. Gren (Przemyśl), prof. dr J. Łanowski (Wrocław).

Do Głównej Komisji Rewizyjnej weszli: doc. dr J. Czerniatowicz, doc. dr J. Horowski, doc. dr O. Jurewicz, dr H. Myśliwiec, dr M. Pąkcińska; jako zastępcy: dr A. Komornicka, prof. dr W. Madyda, mgr L. Lichońska.

W skład Sądu Polubownego weszli: prof. dr W. Steffen, prof. dr S. Ostrowski, prof. dr M. Plezia, mgr A. Miętus, mgr A. Trybus. Na tym zakończono część sprawozdawczo-wyborczą Walnego Zgromadzenia.

Po krótkiej przerwie prof. dr K. Kumaniecki wygłosił referat pt. *Mowa Cycerona w obronie Mureny*. Referent przeprowadził szczegółową analizę mowy Cycerona, podając jednocześnie rekonstrukcję mowy oskarżycielskiej. W dyskusji wzięli udział: prof. dr M. Brożek, dr K. Łakomska, prof. dr W. Steffen. Na tym zakończono posiedzenie przedpołudniowe.

Po południu o godz. 15^{30} odbyło się posiedzenie dydaktyczne. Przewodniczył prof. dr W. Steffen. Dyr. D. Zazulowa wygłosiła referat pt. *Pierwsze doświadczenia w nauczaniu łaciny w nowych warunkach*. Prelegentka, opierając się w znacznej mierze na własnych doświadczeniach i na ankietach przeprowadzonych wśród uczniów, omówiła metody pracy oraz trudności, jakie napotyka nauczyciel przy realizacji, a uczeń przy opanowaniu przewidzianego programem materiału z języka

łacińskiego. Zwróciła uwagę na szczególnie złą pozycję łaciny jako przedmiotu nadobowiązkowego. Zbyt mała ilość godzin, obszerny program, lekcje przeważnie ostatnie, grupy składające się z uczniów z różnych klas, brak czasu na powtórzenie i utrwalenie słówek — oto główne bolączki pracy nauczyciela i ucznia.

W dyskusji wzięli udział prof. dr Steffen, który jako współautor podręcznika podziękował prelegentce za rzeczowe i cenne uwagi. Ponadto zabierali głos: prof. dr Wikarjak, mgr Siedlecka, mgr Gesztoft, mgr Plewako, mgr Trybus, mgr Zwierzowa, mgr Światłowska, prof. dr Brożek, doc. dr Horowski, dr Mantke, mgr Simla, mgr Kmiecik, mgr Pacyna, mgr Miętus, mgr Słomczyńska. Na uwagi i pytania dotyczące podręcznika odpowiedział prof. dr Steffen, przedstawiając trudności, z jakimi spotyka się autor opracowując podręcznik. Poinformował obecnych, że *Vox Latina* III jest już w produkcji, a *Vox Latina* IV w przygotowaniu. Wobec licznych skarg na brak podręcznika *Vox Latina* I p. I. Okulewicz, redaktorka PZWS, podała do wiadomości, że w maju 1969 r. przewidziane jest trzecie wydanie tej książki.

Na koniec dyr. Zazulowa odpowiedziała na pytania dotyczące referatu. Prof. Schnayder wyraził serdeczne podziękowanie referentce za niezwykle interesujący odczyt, który zawierał wiele pożytecznych uwag i wskazówek dla wszystkich nauczycieli. Na tym zakończono dyskusję nad referatem.

Przewodniczący, prof. dr W. Steffen, zamykając Walne Zgromadzenie podziękował obecnym za udział w obradach, Kołu Warszawskiemu i sekretarzowi tego Koła, doc. dr H. Szelest, za zorganizowanie Zjazdu oraz prof. dr. Brożkowi za zaproszenie na następny Walny Zjazd do Krakowa w r. 1969.

2. Sprawozdanie z działalności Zarządu Głównego PTF za czas od 15 X 1967 do 19 X 1968

W okresie sprawozdawczym odbyło się 6 posiedzeń Zarządu Głównego, na których omawiano i załatwiano sprawy bieżące. Na początku br. Zarząd Główny zebrał informacje od Kół, jaka mniej więcej liczba uczniów, zorganizowanych w klasy czy też grupy, uczy się języka łacińskiego w liceach ogólnokształcących. Opierając się na nadesłanych danych, Zarząd Główny opracował i przekazał Ministerstwu Oświaty i Szkolnictwa Wyższego pismo w sprawie nauczania łaciny w szkołach licealnych. W piśmie tym Zarząd Główny przedłożył zgłoszone w pismach Kół zastrzeżenia i dezyderaty co do organizacji lekcji języka łacińskiego jako przedmiotu nadobowiązkowego, wyrażając jednocześnie postulat utworzenia co najmniej dwóch typów liceum ogólnokształcącego i wprowadzenia w typie humanistycznym obowiązkowej nauki języka łacińskiego, a także zorganizowania pewnej ilości liceów z językiem greckim. W odpowiedzi Zarząd Główny otrzymał pismo z Ministerstwa zawierające relację o stanie łaciny w chwili obecnej. Pismo stara się dać odpowiedź na wszystkie wymienione w piśmie Zarządu Głównego dezyderaty zapewniając, że postulat co do przywrócenia w liceum ogólnokształcącym typu humanistycznego języka łacińskiego jako przedmiotu obowiązkowego będzie rozpatrzony przez Ministerstwo „przy podjęciu prac nad określeniem możliwości zróżnicowania programowego i ustalenia odpowiednich modeli organizacyjno-programowych liceów ogólnokształcących". Zarząd Główny zamierza kontynuować starania o realizację wymienionych wyżej postulatów.

Z inicjatywy prof. dr. M. Brożka reaktywowane zostało Koło PTF w Przemyślu. Liczy ono 13 członków. Przewodniczącą jest mgr E. Gren.

Przy okazji uchwalonej na ostatnim Walnym Zgromadzeniu poprawki do statutu PTF (§ 32) Rada Narodowa wprowadziła kilka poprawek, które wyjaśniają i uzupełniają punkty tego wymagające. Poprawki nie dotyczą spraw merytorycznych. Egzemplarze nowego statutu zostały rozesłane do Kół.

Rozesłano również do Kół instrukcję dotyczącą wydatkowania funduszu przeznaczonego na popularyzację, szczegółową instrukcję o rozliczaniu kosztów podróży i broszurę pt. *Przepisy prawne*

dotyczące PAN, która podaje m. in. przepisy prawne organizacji stowarzyszeń i towarzystw naukowych.

Zarząd Główny był kontrolowany przez inspektora ZUS. Żadnych uchybień nie stwierdzono.

PTF współpracowało z Komitetem Nauk o Kulturze Antycznej przy organizowaniu międzynarodowego kongresu „EIRENE".

W obecnej chwili PTF liczy 495 członków skupionych w 12 Kołach.

3. Sprawozdanie finansowe PTF za okres od 16 X 1967 do 19 X 1968

Wpływy:

1. Stan w dniu 15 X 1967	240.897,72	zł
2. Dotacja PAN	217.000,—	„
3. Składki członkowskie	8.040,—	„
4. Sprzedaż Eos	27,94	„
5. Sumy depozytowe i rozliczenia	1.029,80	„
	466.995,46	zł
wydatki —	206.523,19	zł
Środki obrotowe w dniu 19 X 1968	260.472,27	zł

Wydatki:

1. Druk „Eos" LV zesz. 2	59.281,—	zł
2. Honoraria autorskie i redaktorskie	69.790,70	„
3. Osobowy fundusz płac	16.875,—	„
4. ZUS	2.615,—	„
5. Nagrody pracown. admin.	507,—	„
6. Bezosobowy fundusz płac	11.622,—	„
7. Koszty podróży	26.522,50	„
8. Dotacje dla Kół (popularyzacja)	9.809,30	„
9. Zakup maszyny do pisania	4.800,—	„
10. Poczta (łącznie z wym. zagr.)	1.763,14	„
11. Materiały biurowe	658,55	„
12. Przedmioty nietrwałe	1.833,—	„
13. Różne	446,—	„
Razem	206.523,19	zł

B

SPRAWOZDANIA KÓŁ PTF

1. Sprawozdanie Gdańsko-Gdyńskiego Koła

Liczba członków: 14.

Składki za rok 1968 wpłacili wszyscy członkowie. Koło nie ma zadłużenia.

Skład Zarządu Koła: przewodnicząca — mgr Maria Wujtewicz, sekretarz — mgr Feliks Wujtewicz, skarbnik — mgr Barbara Mossakowska;

Komisja rewizyjna: mgr Adela Sławińska, mgr Maria Illukiewicz.

W okresie sprawozdawczym odbyło się siedem zebrań z siedmioma referatami:

10 XI 67 Mgr M. Wujtewicz: *Sprawozdanie z LXIV Walnego Zjazdu PTF w Bolkowie.*

4 II 68 Mgr P. Gruszka: *Formy pracy z młodzieżą w kółkach krzewienia kultury antycznej.*
Mgr B. Mossakowska: *Praca z nowym podręcznikiem w kl. I.*
10 III 68 Mgr P. Gruszka: *Bliżej Pliniusza.*
Mgr J. Gruchała: *Sprawa łaciny i greki w Okręgu Szkolnym Gdańskim.*

Zebranie poprzedzone było recytacjami poezji i prozy łacińskiej wykonanymi przez uczniów klas I, X i XI oraz obejrzeniem wystawki zeszytów z sentencjami uczniów mgr. Gruchały.

6 IV 68 Spotkanie dyskusyjne po przedstawieniu szkolnym „*Trojanek*" Eurypidesa w reżyserii mgr. Gruszki.
22 IV 68 Mgr Z. Sikora: *Wychowanie patriotyczne na lekcjach języka łacińskiego.*
16 IV 68 Zebranie organizacyjne w związku z LXV Walnym Zgromadzeniem PTF i Międzynarodowym Zjazdem „EIRENE" w Warszawie.
10 XI 68 Mgr M. Wujtewicz: *O trudnościach w realizowaniu programu języka łacińskiego w klasie I.*

Działalność popularyzacyjna: Najaktywniej działa w tym kierunku mgr P. Gruszka. Jego zespół żywego słowa „Flos" w Technikum Ekonomicznym w Gdańsku wystawił w tym roku *Trojanki* Eurypidesa w przekładzie J. Łanowskiego w reżyserii P. Gruszki przy współudziale Redakcji Muzycznej Rozgłośni Polskiego Radia w Gdańsku i choreografii M. Żołędziowskiego, baletmistrza Opery Bałtyckiej. Premiera odbyła się 6 kwietnia br. i spotkała się z bardzo życzliwą oceną teatralnych krytyków Wybrzeża, S. Rafałowskiego w „Głosie Wybrzeża" i A. Żurowskiego w „Literach". Przedstawienie to powtarzane było 4 razy, obejrzało je przeszło 1000 widzów. Na wojewódzkim przeglądzie zespołów teatralnych w Sopocie 26 V 68 r. uzyskało nagrodę 10 000,— zł.

Koło Krzewienia Kultury Antycznej w II Liceum w Gdańsku, prowadzone również przez mgr. P. Gruszkę, po *Chmurach* i *Ptakach* Arystofanesa opracowuje obecnie *Braci* Plauta. Koło to obchodziło 28 września swój 5-letni jubileusz. Z tej okazji odbyło się sympozjum naukowe, w którym uczestniczyło 100 osób, w tym absolwenci, dawni aktorzy Koła. Na tym spotkaniu mgr Gruszka podzielił się *Uwagami o kształceniu woli i charakteru w pismach Seneki.*

Redakcja czasopisma „Vita Latina" wychodzącego w Paryżu utrzymuje z mgr. Gruszką żywy kontakt.

W innych szkołach urządzano wystawki, kąciki antyczne, konkursy znajomości przysłów łacińskich, słownictwa i gramatyki. Odbywano wycieczki do Muzeum Archeologicznego w Gdańsku. Koło podjęło starania o wprowadzenie od września 1968 r. języka greckiego jako nadobowiązkowego w II Liceum Ogólnokształcącym w Sopocie. Jednakże dyrektor tego liceum, mgr J. Gruchała, otrzymał odmowną odpowiedź Kuratorium.

W Wyższej Szkole Pedagogicznej w Gdańsku odbywa się kurs języka greckiego pod kierunkiem mgr. F. Wujtewicza.

2. Sprawozdanie Katowickiego Koła

W okresie sprawozdawczym praca Koła Katowickiego, nie mającego oparcia o bazę uniwersytetu, nie dała zaplanowanych wyników na odcinku popularyzacji kultury antycznej tak wśród uczniów i ich rodziców, jak też i na szerszym forum. Główną przyczyną słabszych, niż się spodziewano, wyników pracy było zarządzenie KOS, by urządzać wspólne konferencje przedmiotowe nauczycieli języka łacińskiego z nauczycielami języka francuskiego, i to na powrót w trzech rejonach. Stąd też fizyczną niemożliwością było sprowadzenie dla paru zaledwie nauczycieli danego rejonu poważnych prelegentów z Krakowa, Wrocławia czy Warszawy. Trzeba było zatem wrócić do dawnej formy organizowania zebrań w niedzielę. Frekwencja była jednak dość słaba (przyjeżdżało około 50—60% członków Koła), gdyż nie zawsze wszyscy dysponowali wolną niedzielą i koszty podróży były zbyt duże ze względu na duże odległości do Katowic (Cieszyn 94 km, Częstochowa 88 km, Lubliniec 74 km).

Mimo tych trudności w okresie sprawozdawczym Zarząd Koła zorganizował następujące wykłady:

25 X 67 Doc. dr M. Strzałkowska: *Antyk we współczesnej literaturze francuskiej* — w Mielcu na konferencji rejonowej. Obecnych 49 słuchaczy.
17 XI 67 Mgr Małeszczyk-Zysko: *Mity grecko-rzymskie* — w Cieszynie.
24 XI 67 Mgr Małeszczyk-Zysko: *Mity grecko-rzymskie* — w Cieszynie. Obecnych 118 słuchaczy.
22 XI 67 Dr W. Wałek: *Wpływ kultury rzymskiej na kulturę polską* — w Rydułtowach.
25 V 68 Prof. dr M. Plezia: *Co dała filologia polska nauce światowej* — w Katowicach. Obecnych 37 członków Koła.

Ponadto bardzo aktywnie pracuje na terenie Częstochowy kol. Żak-Katlarska, która wyreżyserowała w swoim liceum i wystawiła dnia 18 V 68 *Antygonę* Sofoklesa. Bardzo aktywnie pracuje kol. Chrzan-Dubeńska również w Częstochowie, kol. Ufnalska w Pszczynie i kol. D. Żak w Bielsku-Białej.

Niestety koleżanki z różnych miejscowości meldują o dziwnych i nieprzemyślanych zarządzeniach (oczywiście nieoficjalnych) niektórych podinspektorów d/s szkół średnich. Np. polecono kol. Ufnalskiej, uczącej języka łacińskiego jako przedmiotu nadobowiązkowego, przerwać nauczanie, i to nawet z datą wsteczną; kol. Olszowskiej polecono prowadzić naukę języka łacińskiego w ramach kółka zainteresowań, zabraniając równocześnie wystawiania ocen z języka łacińskiego na świadectwach. W miesiącu wrześniu język łaciński był prowadzony jako przedmiot nadobowiązkowy.

Trudno naprawdę w to uwierzyć, lecz niestety jest to prawdziwe. Takie poczynania są niezgodne z zarządzeniami Ministerstwa Oświaty. Te nieprzemyślane zarządzenia pojedynczych podinspektorów wywołują duże niezadowolenie i wśród nauczycieli, i wśród rodziców dzieci, które uczyły się języka łacińskiego z myślą o dalszych studiach. Niezrozumiałe jest takie utrącanie nauki języka łacińskiego a forytowanie esperanto. W jednym np. liceum w Sosnowcu normalne lekcje esperanto prowadzone były dla jednego ucznia z klasy XI. Czy nie jest to przegięcie pałki ze strony KOS?

Zarząd Koła będzie interweniował w tej sprawie w KOS po otrzymaniu pisemnych zeznań koleżanek, których dotknęły te zarządzenia, i będzie się domagał od KOS równego traktowania języka łacińskiego z innymi językami.

Fakt otwarcia od 1 X 68 r. na Śląsku Uniwersytetu wywołał bardziej optymistyczne nastroje wśród filologów. Zarząd Koła nawiązał już kontakt z rektorem Uniwersytetu Śląskiego, prof. dr. Popiołkiem, który przyrzekł dla Koła możliwie najdalej idącą pomoc i opiekę. Sprawa ta będzie przedmiotem narady, która ze względów technicznych odbędzie się dopiero pod koniec listopada br.

W okresie sprawozdawczym Zarząd Koła PTF odbył 5 posiedzeń. Tematem obrad były następujące sprawy:

1. Organizowanie odczytów, referatów i innych akcji popularyzujących kulturę antyczną.
2. Analiza składek członkowskich.
3. Werbunek nowych członków.
4. Akcja popularyzacyjna nauki języka łacińskiego wśród uczniów klas VIII-mych i I-ch klas liceów ogólnokształcących.
5. Przygotowanie do walnego zebrania sprawozdawczo-wyborczego członków Katowickiego Koła PTF.
6. Sprawy bieżące.

Według stanu z dnia 31 XII 67 Koło Katowickie liczyło 30 członków. Wszyscy opłacili składkę członkowską. Obecnie koło liczy 35 członków, z których składkę członkowską za rok 1968 opłaciło 32. Koło ma tendencję rozwojową. Zarząd Koła postanowił wciągnąć do Koła koleżanki i kolegów, którzy nie pracują w szkole, a zatrudnieni są jako bibliotekarze, kierownicy internatów itp.

Wykaz nauczycieli języka łacińskiego Zarząd Koła prześle do KOS, by wytrącić argument, że brak jest nauczycieli języka łacińskiego. Zarząd Koła będzie się domagał, by KOS — zgodnie

z zarządzeniem Min. Oświaty — wprowadziło naukę języka łacińskiego jako przedmiotu obowiązkowego w tych liceach, w których jest nauczyciel o pełnych kwalifikacjach do nauczania języka łacińskiego. W tej chwili na terenie KOS katowickiego zaledwie 1/3 filologów uczy języka łacińskiego, i to w większości w liceach medycznych, a 2/3 uczy innych języków lub zatrudnieni są na innych stanowiskach.

Zarząd Koła planuje na rok szkolny 1968/69:

1. Rozwinąć akcję odczytów popularno-naukowych z zakresu kultury antycznej.
2. Propagować wśród rodziców uczniów klas VIII i I liceów ogólnokształcących celowość uczenia się języka łacińskiego.
3. Do końca roku 1968 zwiększyć liczbę członków Koła do 38.
4. Nawiązać ścisłą współpracę z Uniwersytetem Śląskim.
5. Nawiązać współpracę z TWP w Katowicach, by tą drogą dotrzeć do miejscowych środowisk z referatami z zakresu kultury klasycznej.
6. Wdrażać kolegów do większego udziału w akcjach popularyzacyjnych.

3. Sprawozdanie Kieleckiego Koła

Do dnia 20 X 68 r. wpłaciło składki 19 członków.

Skład Zarządu Koła: przewodniczący — Adam Miętus, sekretarz i skarbnik — Zofia Siedlecka, członkowie Zarządu — Eugenia Żukowa (Jędrzejów), Janusz Daniewski (Busko).

W okresie sprawozdawczym odbyło się 8 posiedzeń z 10 referatami:

21 X 67 (razem z konferencją WODKO): a) Z. Sadowska: Lekcja w kl. I Liceum Ogólnokształcącego im. J. Słowackiego — *Vox Latina* VII—VIII. b) Dyskusja nad lekcją i zagadnieniami nauki łaciny jako przedmiotu nadobowiązkowego. c) Z. Sadowska — referat o odczycie A. Daabowej: *Aktywizacja ucznia.* d) Dr J. Daniewski: *Sprawozdanie z LXIV Walnego Zgromadzenia PTF w Bolkowie.* e) A. Miętus — informacja bibliograficzna.

24 XI 67 A. Miętus — o niemieckim podręczniku *Ianua linguae Latinae*; Pisma Zarządu Głównego; Jubileusz prof. K. Kumanieckiego.

19 XII 67 *Trud życiowy i światowa sława prof. K. Kumanieckiego w świetle poświęconych mu 2 zeszytów „Meandra" (7—8 i 9—10/1967).*

9 II 68 A. Miętus: *Jerzy Krókowski. Wybór poezji Horacego.*

29 III 68 A. Miętus: *Życie i działalność prof. Jana Sajdaka na podstawie artykułu prof. Steffena i własnych wspomnień*; A. Miętus: *Dwa pierwsze zeszyty Meandra z r. 1968*; Z. Siedlecka: *Notatka „Sztandaru Młodych" — o sytuacji łaciny jako przedmiotu nadobowiązkowego.*

18 V 68 (razem z konferencją WODKO): A. Miętus: a) *Wybór poezji Horacego J. Krókowskiego — książka piękna i pożyteczna.* b) *O podręczniku niemieckim „Ianua linguae Latinae"*; Dyskusja o realizacji programu nauki języka łacińskiego w kl. I.

26 IX 68 Z. Siedlecka i A. Miętus: *O książce A. Krawczuka „Perykles i Aspazja"*; Informacje o nauce języka łacińskiego w nowym roku szkolnym; Sprawy organizacyjne.

14 X 69 Omówienie z kierownikiem Ośrodka Metodycznego S. Gawrońskim planu pracy na rok 1968/69.

4. Sprawozdanie Krakowskiego Koła

Skład Zarządu: przewodniczący — prof. dr Mieczysław Brożek, zastępca przewodn. — dyr. mgr Danuta Zazulowa, sekretarz — mgr Józef Korpanty, skarbnik — dr Jan Kołtowski.

Dnia 13 X 68 liczyło Koło 63 członków, w okresie sprawozdawczym ubył 1, przybyło 2.

W okresie sprawozdawczym Koło odbyło 12 zwyczajnych zebrań naukowych oraz Walne

Zgromadzenie. Przeciętna obecność na zebraniach wynosiła 25 osób; brała w nich udział młodzież studiująca filologię klasyczną oraz goście. Wygłoszono następujące odczyty:

28 X 67 Dr J. Kołtowski: *Flologia klasyczna w Związku Radzieckim w okresie ostatniego 50-lecia.*
25 XI 67 Dr W. J. Dobrowolski: *Minos i Kreta u Tirso de Moliny.*
16 XII 67 Mgr K. Korus: *Michał Konstanty Bogucki — tłumacz Lukiana.*
13 I 68 Mgr J. Korpanty: *Początki Rzymu w świetle najnowszych badań.*
17 II 68 Prof. dr M. Plezia: *Grzegorz Knapiusz wielki nauczyciel języków klasycznych.*
16 III 68 Dyr. mgr D. Zazulowa: *Realizacja nowego programu języka łacińskiego.*
6 IV 68 Prof. dr M. Brożek: *Historia Polskiego Towarzystwa Filologicznego.*
20 IV 68 Prof. dr M. Brożek: *Metoda wykładu historii literatury łacińskiej.*
1 VI 68 Prof. Z. Cierniakowa: *Jeszcze o wygnaniu Owidiusza.*
15 VI 68 Dr K. Weyssenhoff: *O nowym wydaniu fragmentów listów Cycerona.*
12 X 68 Prof. dr M. Brożek: *75 lat Krakowskiego Koła Filologicznego.*

Koło gościło prof. dr. J. Łanowskiego (Wrocław), który wygłosił odczyt pt. *Portret uczonego greckiego* (11 V 68). Prof. dr M. Plezia wygłosił w Kole Katowickim odczyt pt. *Wkład filologii polskiej w naukę światową* (26 V 68) oraz w Liceum im. Jana Sobieskiego pogadankę pt. *Wiersz polski i łaciński* (23 V 68).

Na Walnym Zgromadzeniu PTF, które odbyło się w Bolkowie w dniach 16—18 X 67, udział wzięło 7 delegatów Koła oraz 4 członków Koła z ramienia Katedry. Odczyty wygłosili prof. dr M. Brożek: *Petroniana* oraz mgr S. Stabryła: *Mit w dramacie Romana Brandstaettera.*

Na zebraniach Koła podawano nadal komunikaty o życiu filologii klasycznej w Polsce i świecie (prof. dr M. Brożek), prowadzono systematyczną informację bibliograficzną z zakresu filologii klasycznej z obszerniejszym omówieniem wybranych najnowszych pozycji (mgr J. Korpanty), informowano również o nabytkach Biblioteki Jagiellońskiej w zakresie nauk o antyku (mgr M. Ścibora). Dyr. mgr D. Zazulowa omawiała na zebraniach artykuły o tematyce antycznej ukazujące się w bieżących czasopismach krajowych.

W okresie sprawozdawczym odbyły się 3 zebrania Zarządu Koła (13 I 68; 1 VI 68; 12 X 68), na których omawiano bieżące sprawy związane z działalnością Koła. Koło podjęło starania o uzyskanie zezwolenia Kuratorium na zorganizowanie w jednym z liceów krakowskich nauki języka greckiego. Ministerstwo wyraziło zgodę, jednakże ze względu na zbyt małą ilość zgłoszeń w stosunku do wymaganej przez Kuratorium jako minimum mające tworzyć klasę licealną (25 osób) Zarząd postanowił podjąć akcję nauczania języka greckiego w ramach pracy Koła, zwrócić się do liceów z prośbą o powiadomienie o tej akcji uczniów, którą po takim przygotowaniu uda się być może przenieść w przyszłym roku już na teren licealny.

Koło zainicjowało sprawę reaktywowania Koła Przemyskiego.

Na wniosek prof. dr. M. Plezi Zarząd Koła postanowił na przyszłym Walnym Zgromadzeniu, które odbędzie się w Krakowie, poświęcić kilka referatów historii filologii klasycznej w Polsce.

5. Sprawozdanie Lubelskiego Koła

Koło liczy 34 członków. Wszyscy członkowie wpłacili składki. Koło nie ma żadnego zadłużenia.

Skład osobowy Zarządu: — przewodnicząca — prof. dr Janina Pliszczyńska, wiceprzewodniczący — prof. dr Stanisław Łoś, sekretarz — mgr Seweryna Kunicka, skarbnik — dr Henryk Wójtowicz.

Lubelskie Koło PTF w okresie sprawozdawczym odbyło 10 posiedzeń, na których wygłoszono 9 odczytów, w tym 5 odczytów publicznych:

11 XI 67 Dr H. Myśliwiec: *Lukrecjusz — poeta atomu* (odczyt publiczny).
Dr H. Myśliwiec: *Z zagadnień onomastyki starożytnej* (posiedzenie zamknięte).
29 XI 67 Prof. dr J. Irmscher: *August Boeckh und seine Bedeutung für die Entwicklung der Altertumswissenschaft* (odczyt publiczny).

11 XII 67 Prof. dr J. Łanowski: *Portret greckiego uczonego* (odczyt publiczny).
18 XII 67 Doc. dr A. Sadurska: *Wpływ polityki dynastycznej Augusta na sztukę epoki* (odczyt publiczny).
16 I 68 Dr K. Zarzycka: *Pieśni Horacego — zagadnienia wybrane.*
19 II 68 Dr E. Zwolski: *Świat egipski u Ajschylosa.*
25 III 68 Doc. dr B. Filarska: *Wpływ Wschodu na sztukę grecką okresu archaicznego* (odczyt publiczny).
31 V 68 Prof. dr J. Pliszczyńska: *Z rozważań nad ks. VIII i IX Etyki Nikomachejskiej Arystotelesa.*
10 VI 68 Zebranie Koła poświęcone wyborowi delegatów na Zjazd PTF.

6. Sprawozdanie Łódzkiego Koła

Łódzkie Koło PTF liczy 23 członków.

Skład Zarządu Koła: przewodniczący — doc. dr Tadeusz Błaszczyk, zastępca przewodniczącego — mgr Tamara Simla, sekretarz — mgr Ryszard Danka.

W okresie sprawozdawczym Koło zorganizowało 7 zebrań, na których wygłoszone zostały następujące referaty:

9 XI 67 Doc. dr B. Nadel: *Inskrypcja z Tanais z 230 r. n. e.*
30 XI 67 Mgr S. Grzelakowska: *Sprawozdanie z Walnego Zgromadzenia PTF w Bolkowie.*
Mgr Ł. Macherowa: *Wykorzystanie literatury popularno-naukowej przy lekturze autorów w kl. XI oraz lekcji w kl. XI.*
7 XII 67 Mgr R. Danka: *Pierwotny charakter Artemidy.*
22 I 68 Doc. dr A. Szulc: *Językoznawcze podstawy nauczania języków obcych.*
14 V 68 Doc. dr J. Horowski: *Realizacja założeń nowego programu języka łacińskiego w podręczniku „Vox Latina".*
Doc. dr J. Horowski: *Amerykańska próba zastosowania strukturalizmu w podręcznikach języka łacińskiego.*
3 VI 68 Mgr R. Danka: *Pochodzenie Apollina.*
17 X 68 Mgr W. Nalepa: *Echa klasyczne w „Marii" A. Malczewskiego.*

W ramach akcji popularyzatorskiej wygłoszono 7 odczytów dla młodzieży szkolnej. Referentami byli: mgr N. Filutowicz, mgr Ł. Macherowa, mgr H. Rogozińska, mgr J. Trzankowska, mgr T. Simla. Członkowie Koła starali się wychodzić naprzeciw życzeniom młodzieży pragnącej pogłębić swoją znajomość świata antycznego, czego dowodem jest akcja popularyzatorska w szkołach, przejawiająca się w różnych formach, np. w fakcie nauczania języka greckiego w jednej ze szkół.

Koło Łódzkie utrzymywało współpracę z innymi Kołami PTF. Owocem takiej współpracy były odczyty doc. dr. J. Horowskiego z Koła Poznańskiego.

Koło współpracowało nadal ściśle z sekcją języka łacińskiego Okręgowego Ośrodka Metodycznego KOS m. Łodzi. Zorganizowano konkurs znajomości słownictwa łacińskiego dla uczniów klas I, postanowiono bowiem kontynuować tę formę pracy, mimo przesunięcia języka łacińskiego do grupy przedmiotów nadobowiązkowych. W pierwszym etapie wzięli udział wszyscy uczniowie z jedenastu klas I, które przystąpiły do konkursu. Wyższy aniżeli w latach ubiegłych poziom konkursu i jego doskonałe wyniki świadczą o zainteresowaniu uczniów i o zaangażowaniu się nauczycieli w nauczanie języka łacińskiego.

Wobec napływających wiadomości o projektach dalszego ograniczania nauki języka łacińskiego w szkołach średnich delegacja Koła udała się do Kuratorium w celu omówienia perspektyw nauki tego języka w szkołach łódzkich. W Kuratorium wyjaśniono, że ograniczenie klas łacińskich spowodowane jest poważnymi trudnościami budżetowymi w bieżącym roku. Obiecano, że w następnych latach ilość grup łacińskich będzie zwiększona.

7. Sprawozdanie Piotrkowskiego Koła

Koło liczy 12 członków. Wszyscy członkowie zapłacili składki.

Zarząd Koła stanowią: przewodniczący — Adam Trybus, sekretarz — Irena Kmiecik, skarbnik — Zofia Rosenbach.

Piotrkowskie Koło PTF kończy siódmy rok działalności. Zostało bowiem założone dnia 25 X 1961 r. Nie mamy wprawdzie efektywnych osiągnięć jak inne Koła w ośrodkach uniwersyteckich, ale trzeba pamiętać, że członkowie Koła pracują w kilku miastach województwa łódzkiego, co utrudnia częstsze kontakty. Staramy się jednak pielęgnować naukę o kulturze antycznej na terenie szkół w warunkach coraz bardziej niepomyślnych wobec zepchnięcia łaciny na pozycję marginesową przedmiotu nadobowiązkowego w liceach ogólnokształcących.

W okresie sprawozdawczym odbyło się 6 zebrań, w tym 3 przy zmniejszonej frekwencji. Tematyka zebrań związana była przede wszystkim z pracą w szkole i działalnością PTF w kraju. Trzech członków Koła wzięło udział w akcji odczytów pedagogicznych. Odczyty opracowali i złożyli w Kuratorium Okręgu Łódzkiego:

1. Mgr W. Adamski: *Integracja w procesie nauczania i wychowania.*
2. Mgr R. Paś: *Aktywne metody wprowadzania na lekcjach łaciny zapożyczeń łacińskich w języku polskim.*
3. Mgr A. Trybus: *Jak pomagam młodzieży licealnej w ścisłym rozumieniu zwrotów łacińskich w języku radia, prasy i telewizji.*

Odczyty te zostały wyróżnione nagrodami przez Jury OOM Kuratorium. Z inicjatywy i przy pomocy naszego Koła OOM Kuratorium Okręgu Szkolnego Łódzkiego urządziło konkurs ze znajomości słownictwa łacińskiego. Konkursem objęta była młodzież z klas X liceów ogólnokształcących województwa łódzkiego. Nagrody książkowe ufundowało Kuratorium i Piotrkowskie Koło PTF.

Dla Zarządu Głównego PTF przygotowano dane o stanie nauczania łaciny w liceach oraz propozycje zmierzające do polepszenia pozycji języka łacińskiego w czteroletnim liceum zreformowanym. Temu samemu problemowi poświęcone były wnioski uchwalone z inicjatywy Koła na konferencji przedmiotowej nauczycieli języka łacińskiego w województwie łódzkim (dnia 14 maja 1968 r.). Wnioski złożono w OOM Kuratorium.

Na podstawie doświadczeń w roku szkolnym 1967/68 i analizy danych liczbowych z terenu województwa łódzkiego wynika, że jedynym racjonalnym wyjściem jest wprowadzenie łaciny jako trzeciego języka obowiązkowego przynajmniej w jednym oddziale klasy pierwszej. Tylko to może dać możliwości pełnej realizacji programu języka łacińskiego. Natomiast praca w grupach złożonych z dwóch, a nawet trzech równoległych oddziałów jest bardzo trudna i odbywa się najczęściej na siódmej godzinie lekcyjnej.

Ilość grup i młodzieży uczęszczającej na lekcje łaciny topnieje. I tak w województwie łódzkim ilość grup i liczba młodzieży zmniejszyła się w ciągu roku prawie o połowę.

Zarząd Koła przystąpił do zorganizowania biblioteczki, której zalążek stanowi dar Zarządu Głównego PTF w ilości 101 tomów. Mieści się ona w II Liceum Ogólnokształcącym.

Urządzono wystawę wykonanych przez uczniów pomocy szkolnych do nauki języka łacińskiego (plansze, lalki w strojach rzymskich, tablice gramatyczne, albumy, zeszyty przedmiotowe, mapy, plany).

Staraniem Koła zorganizowano w województwie jedną klasę z obowiązkową łaciną (z zastrzeżeniem, że może to być tylko klasa żeńska).

Kol. Kmiecik wygłosiła pogadankę w szkolnym kółku historycznym o nauce łaciny w okresie okupacji (była to część referatu o tajnym nauczaniu).

8. Sprawozdanie Poznańskiego Koła

Liczba członków Koła wynosi 53, ubył 1, przybyło 3. Składki za rok 1968 opłaciło 38 członków; aktualne zadłużenie Koła wynosi 880,— zł.

Skład Zarządu Koła: przewodniczący — prof. dr Jan Wikarjak, zast. przewodniczącego — doc. dr Irena Zawadzka, sekretarz — mgr Ignacy Lewandowski, skarbnik — dr Kazimierz Liman.

W okresie sprawozdawczym odbyło się 9 zebrań naukowych i cztery zebrania Zarządu. Na zebraniach naukowych wygłoszono następujące referaty i recenzje oraz komunikaty:

29 IX 67 Prof. dr J. Wikarjak: *Siedem wielkich dni Cycerona.*
Doc. dr I. Zawadzka: *Nowe teorie w badaniach nad słownictwem greckim.*

17 XI 67 Dr B. Bujałowska: *Recepcja Hipokratesa w Polsce w epoce odrodzenia.*
Prof. dr J. Wikarjak: *Przekład R. Grodeckiego „Kroniki polskiej" Anonima tzw. Galla poprawiony i wydany przez M. Plezię.*
Mgr M. Wikarjakowa: *Sprawozdanie z Walnego Zgromadzenia PTF w Bolkowie.*

1 XII 67 Doc. dr M. Swoboda: *Biografia literacka Tibulla.*

12 I 68 Prof. dr W. Steffen: *Nowa ocena twórczości Teognisa.*

8 III 68 Dr J. Horowski: *Echa Herodota w „Maratonie" Kornela Ujejskiego.*
Prof. dr J. Wikarjak: *M. Leumann — I. Hofmann — A. Szantyr: „Lateinische Grammatik".*

9 V 68 Prof. dr K. Kumaniecki: *Consolatio Cycerona.*
Prof. dr M. Plezia: *Nowo odkryty arabski fragment Pindara.*

28 V 68 Mgr J. Danielewicz: *Przeżycie i jego wyraz artystyczny w liryce subiektywnej Safony.*
Mgr I. Lewandowski: *Florus Polonicus Joachima Pastoriusa.*

28 VI 68 Prof. dr J. Łanowski: *Medea z Mbongo.*

27 IX 68 Dr A. Wójcik: *Rola elementów bukolicznych w IV eklodze Wergiliusza.*

Koło współdziałało ze Związkiem Nauczycielstwa Polskiego w zorganizowaniu narady lektorów języka łacińskiego w Poznaniu w dniu 26 II 68 r. W naradzie tej wzięło udział ponad 50 lektorów ze wszystkich ośrodków Polski. Referaty wygłosili członkowie Koła: dr K. Liman, prof. dr W. Steffen i mgr M. Wikarjakowa, a lekcję pokazową przeprowadziła mgr Z. Wójcikowa.

Ponadto dr J. Horowski wygłosił w dniu 14 III 68 r. na konferencji nauczycieli języka łacińskiego w Łodzi referaty: *Realizacja założeń metodycznych nowego programu języka łacińskiego na przykładzie podręcznika „Vox Latina I"* oraz *Amerykański podręcznik do języka łacińskiego „Sweet Latin"*.

9. Sprawozdanie Toruńskiego Koła

Liczba członków Koła wynosi 50 osób, przybyły 2. Za rok 1967 wpłaciły składki 33 osoby, za rok 1968 — 29 osób. Zadłużenie Koła (bez 1968 r.) wynosi 410,— zł.

Skład osobowy Zarządu Koła: Prezes — doc. dr Leon Witkowski, wiceprezes — doc. dr Zofia Abramowicz, sekretarz — mgr Maria Mołodcówna, zast. sekretarza — mgr Maria Witkowska, skarbnik — mgr Leonard Jarzębowski.

W okresie sprawozdawczym odbyło się 7 zebrań naukowych z następującymi referatami:

15 XI 67 Doc. dr B. Józefowiczowa: *Mit o Herkulesie w Rzymie.*

12 XII 67 Mgr W. Wróblewski: *Z problemów „arete" w „Politei" platońskiej.*

8 I 68 Doc. dr M. Jaczynowska: *Kongres epigrafików w Londynie.*
Prof. dr M. Biskup: *Komunikat o badaniach naukowych w Australii.*

22 I 68 Mgr E. Makowiecka: *Wykopaliska polskie w Aleksandrii.*

21 II 68 Prof. dr J. Irmscher: *Die weltgeschichtliche Bedeutung des Byzantinischen Reiches.*

9 V 68 Prof. dr J. Łanowski: *Portret greckiego uczonego.*

17 VI 68 Doc. dr L. Witkowski: *Nauka łaciny i greki w Akademickim Gimnazjum Toruńskim w XVI—XVIII w.*

W okresie sprawozdawczym wygłoszono 13 odczytów popularnonaukowych:

20 X 67 Mgr M. Szarmach: *Greckie malarstwo wazowe* (w Lic. Med.-Pielęg. w Sztumie).
24 X 67 Mgr M. Szarmach: *Teatr grecki* (w Pow. Domu Kultury w Sztumie).
27 X 67 Doc. dr L. Witkowski: *Przechadzka po starożytnych Pompejach* (w Internacie Liceum Pedagog. w Toruniu).
16 XII 67 Mgr W. Wróblewski: *Filozofia grecka od Talesa do Arystotelesa* (w IV Liceum Ogólnokształcącym w Toruniu).
19 XI 67 Mgr W. Wróblewski: *Dramat antyczny* (w IV Lic. Ogólnokształcącym w Toruniu).
21 XII 67 Doc. dr L. Witkowski: *Przechadzka po starożytnych Pompejach* (w IV Lic. Ogólnokształcącym w Toruniu).
5 III 68 Mgr M. Szarmach: *Kobieta w sztuce starożytnej* (w Pow. Domu Kultury w Sztumie).
14 III 68 Mgr M. Szarmach: *Kobieta w tragedii greckiej* (w Pow. Domu Kultury w Sztumie).
7 IX 68 Mgr M. Szarmach: *Nauki lekarskie w starożytności* (w Lic. Med.-Pielęg. w Sztumie).
14 IX 68 Mgr M. Szarmach: *Olimpiady starożytne* (w Lic. Med.-Pielęg. w Sztumie).
15 X 68 Doc. dr L. Witkowski: *Igrzyska olimpijskie w starożytności i dzisiaj* (w IV Lic. Ogólnokształcącym w Toruniu).
17 X 68 Doc. dr L. Witkowski: *Igrzyska olimpijskie w starożytności i dzisiaj* (w V Lic. Ogólnokształcącym w Toruniu).

W dniu 6 lutego br. delegacja Koła (prezes i wiceprezes) odbyła w Bydgoszczy konferencję z kuratorem Okręgu Szkolnego Bydgoskiego, mgr. W. Bachowskim, i z wizytatorami, mgr. W. Pawlakiem i mgr. L. Kociurskim, w sprawie wprowadzenia obowiązkowej nauki łaciny oraz przynajmniej w jednym liceum greki w liceach ogólnokształcących na terenie województwa. Zarówno kurator, jak i wizytatorzy ustosunkowali się życzliwie do naszych postulatów, uzależniając jednak ich realizację od władz ministerialnych i od ilości zgłoszeń kandydatów na naukę tych przedmiotów. Po tej wizycie wysłaliśmy jeszcze pismo w tej sprawie do Kuratorium, w którym zawarte były tezy w sprawie nauczania łaciny, uchwalone na Walnym Zgromadzeniu PTF w Bolkowie.

W marcu br. zwrócił się Zarząd naszego Koła do przedstawicieli trzech gazet ukazujących się w naszym województwie: „Gazety Pomorskiej", „Ilustrowanego Kuriera Polskiego" i „Nowości" z prośbą o umieszczenie odpowiednich artykułów, mających uzasadnić nauczanie języków klasycznych w liceach oraz potrzebę tych języków na studiach wyższych i w wielu zawodach. Mimo pozytywnego ustosunkowania się wspomnianych publicystów i redaktorów do naszych dezyderatów dotychczas nie ukazały się w prasie odnośne artykuły. W jednym wypadku tłumaczono to faktem, że stołeczna, a nie regionalna prasa podała wiadomość, że już w 104 liceach wprowadzono naukę łaciny i że wobec tego sprawa jest już załatwiona.

W dniu 3 października br. Zarząd naszego Koła wysłał ponownie do Kuratorium Okręgu Szkolnego Bydgoskiego — poprzez Dyrekcję I Liceum Ogólnokształcącego w Toruniu — pisemną prośbę o wprowadzenie w tym liceum, mającym 400-letnią tradycję, nauczania języków klasycznych, obowiązkowej nauki łaciny i greki, a w kilku innych liceach województwa bydgoskiego obowiązkowej nauki łaciny jako trzeciego języka obcego.

10. Sprawozdanie Warszawskiego Koła

Koło Warszawskie liczy 103 członków. Składki za rok 1967 zapłaciły 44 osoby, za rok 1968 — 24 osoby.

Skład Zarządu: prezes — prof. dr Kazimierz Kumaniecki, wiceprezes — dr Gabriela Pianko, sekretarz — doc. dr Hanna Szelest, skarbnik — dr Maria Pąkcińska.

Sekcja Popularyzacji Wiedzy o Antyku: przewodnicząca: — mgr B. Drewniewska.

I. Działalność naukowa Koła

W okresie sprawozdawczym odbyło się 10 posiedzeń naukowych, na których wygłoszono 10 referatów oraz 2 komunikaty:

5 X 67 Prof. dr K. Kumaniecki: *„Antibarbari" Erazma z Rotterdamu.*
3 XI 67 Mgr M. Grzesiewski: *Polemika Cycerona z Epikurem w dialogu „De amicitia".*
30 XI 67 Prof. dr St. Borzsák (Węgry): *Zum Fortleben der Heldenschau in Vergils „Aeneis" VI.*
12 I 68 Mgr E. Sarnowska: *K. M. Sarbiewskiego „Traktat o mitologii antycznej".*
23 II 68 Doc. dr M. Cytowska: *Gramatyki łacińskie w Polsce XVI w.*
22 III 68 Prof. dr L. Winniczuk: *Pliniusz młodszy a poezja.*
26 IV 68 Dr G. Pianko: *W kręgu teatru greckiego* (rec. książek: Lamberto di Gregorio, *Le scene d'annuncio nella tragedia greca,* i A. Komornickiej, *Quelques remarques sur la parodie dans les comédies d'Aristophane).*
Doc. dr H. Szelest; *„Dygresje i ich rola w zbiorze" Historia Augusta.*
31 V 68 Mgr K. Paulo de Silva: *Humanitas rzymska.*
Prof. dr L. Winniczuk: *Słowo o Tedaldich w Polsce* (komunikat).
Prof. dr L. Winniczuk: *Aenigma — Gellius XII 6.*
4 X 68 Doc. dr M. Cytowska: *Cyceronianizm Erazma z Rotterdamu.* W zebraniach uczestniczyło przeciętnie 20—25 osób.

II. Sekcja Popularyzacji Wiedzy o Antyku

W okresie sprawozdawczym odbyło się 13 pogadanek dla młodzieży szkolnej o następującej tematyce:

28 IX 67 Mgr E. Makowiecka: *Galeria Sztuki Starożytnej w Muzeum Narodowym.*
4 X 67 Koło Naukowe Młodych Klasyków: *Śpiewamy po łacinie* (muzyka w starożytności).
16 X 67 Doc. dr A. Świderkówna: *Pogadanka o papirusach.*
25 X 67 Prof. dr L. Winniczuk: *Grecja nie zaczyna się od Aten.*
30 X 67 Doc. dr A. Sadurska: *Archeologia, archeolodzy, wykopaliska.*
8 XI 67 Prof. dr L. Winniczuk: *Wędrówka szlakiem mitów greckich.*
7 XII 67 Odczyt o Paras w Muzeum Narodowym.
24 I 68 Dr M. Pąkcińska: *Homer i jego epoka.*
21 II 68 Prof. dr L. Winniczuk: *Wojna peloponeska i Tukidydes.*
30 III 68 Prof. dr L. Winniczuk: Spotkanie z kandydatami na filologię klasyczną.
3 IV 68 Dr M. Pąkcińska: *Ateny w czasach Peryklesa.*
12 V 68 Mgr B. Drewniewska: *Aulus Gellius.*
18 IX 68 Prof. dr L. Winniczuk: *Ogólne wiadomości o Grecji i Rzymie.*

W pogadankach brało udział przeciętnie około 25 osób.

Kurs języka greckiego dla początkujących prowadził mgr Stanisław Kalinowski. W porozumieniu z Kołem Naukowym Młodych Klasyków została zorganizowana grupa czytania autorów i kurs języka łacińskiego. W miesiącach luty—maj 1968 odbyła się kolejna olimpiada łacińska. Do I etapu zgłosiło się 39 osób, do II etapu 26 osób, do III etapu 20 osób. Wśród uczestników rozdano 13 nagród, w tym 3 pierwsze, 4 drugie i 6 trzecich. Książki na nagrody ofiarowała dla Sekcji p. dr Gabriela Pianko, za co serdecznie dziękujemy. W olimpiadzie wzięli udział uczniowie z siedmiu szkół: Liceum im. Reytana 20 osób, Liceum im. Słowackiego 5 osób, Liceum im. R. Barbosa 2 osoby, Liceum im. Żmichowskiej 5 osób, Liceum im. Konopnickiej 4 osoby, Liceum im. Hoffmanowej 4 osoby, Liceum im. Czackiego 1 osoba.

W pracach sekcji brali udział: mgr Stanisław Kalinowski i mgr Elżbieta Wellenger.

Dnia 25 IX 68 rozpoczęła się nauka języka greckiego i łacińskiego. Na naukę języka łacińskiego zgłosiło się około 350 osób. Kursy języka łacińskiego dla początkujących odbywają się w 7 grupach (6 grup 40-osobowych i 1 grupa 20-osobowa). Zajęcia w grupach dla początkujących prowadzą

członkowie Koła Warszawskiego PTF: prof. dr Lidia Winniczuk (dla pracujących), mgr Irmina Lichońska, mgr Mieczysław Grzesiewski, mgr Elżbieta Piotrowska oraz członkowie Koła Naukowego Młodych Klasyków: Helena Cichocka (IV rok), Małgorzata Kamińska (IV rok), Andrzej Jaźnicki (III rok). Kursy języka łacińskiego dla zaawansowanych odbywają się w 2 grupach sześcioosobowych. Zajęcia prowadzą: mgr Krystyna Paulo de Silva i Helena Cichocka (stud. IV r.). Kursy języka greckiego dla początkujących odbywają się w 2 grupach po 25 osób. Zajęcia prowadzą: mgr Krystyna Turska i mgr Stanisław Kalinowski. Kurs języka greckiego dla zaawansowanych prowadzi mgr Stanisław Kalinowski.

W okresie sprawozdawczym odbyły się dwa posiedzenia Zarządu Koła. Omawiano na nich sprawy bieżące oraz sprawy związane ze Zjazdem PTF. W związku z Walnym Zgromadzeniem PTF mającym odbyć się w Warszawie 20 X 68 utworzono Komitet Organizacyjny, który zajmie się sprawami związanymi ze Zjazdem.

Na Walnym Zebraniu Koła w dniu 4 X 68 wybrano nowy Zarząd w następującym składzie: Prezes — prof. dr Kazimierz Kumaniecki, wiceprezes — dr Gabriela Pianko, sekretarz — doc. dr Hanna Szelest, skarbnik — dr Maria Pąkcińska; członkowie Zarządu: mgr Krystyna Kreyser, mgr Krystyna Paulo de Silva, mgr Krystyna Popławska, prof. dr Lidia Winniczuk, dr Jerzy Wojtczak.

Komisja rewizyjna: dr Katarzyna Augustyniak, mgr Helena Gesztoft, doc. dr Beniamin Nadel, zastępca członka Komisji mgr Irena Berzymińska.

Przewodnicząca Sekcji Popularyzacji: mgr Krystyna Turska.

11. Sprawozdanie Wrocławskiego Koła

Koło Wrocławskie liczy 68 członków. W okresie sprawozdawczym przybyło 5 członków. Składki za rok 1968 opłaciło 41 członków.

Skład Zarządu Koła do dnia 16 X 1968 r.: przewodniczący — prof. dr Jerzy Łanowski, zast. przewodniczącego — dr Herbert Myśliwiec, skarbnik — mgr Janina Gajda.

Komisja popularyzacji wieczy o antyku: Przewodnicząca — mgr Zofia Stein.

Na Walnym Zebraniu Koła, które odbyło się dnia 16 X 1968 r., wybrano nowy Zarząd Koła w następującym składzie: przewodnicząca — doc. dr Ludwika Rychlewska, zast. przewodniczącego — dr Herbert Myśliwiec, sekretarz — mgr Janina Gajda, zast. sekretarza — mgr Maria Lange, skarbnik — mgr Stanisław Wilczyński.

Komisja popularyzacji wieczy o antyku: przewodniczący — prof. dr Jerzy Łanowski.

Posiedzenia Koła odbywają się w dalszym ciągu w każdą trzecią środę miesiąca. W okresie sprawozdawczym odbyło się 10 zebrań z następującą tematyką:

8 XI 67 Posiedzenie żałobne poświęcone pamięci zmarłych profesorów: Jerzego Krókowskiego i Władysława Strzeleckiego. Wspomnienie o prof. Krókowskim wygłosił dr S. Zabłocki, o prof. Strzeleckim doc. dr L. Rychlewska.

20 XII 67 Prof. dr J. Baszkiewicz: *Demokracja ateńska — obrona i krytyka.*

24 I 68 Prof. dr E. Konik: *Wspomnienia z pobytu w Italii.*

21 II 68 Mgr J. Rostropowicz: *Ostatnia królowa hellenizmu — Kleopatra.*

20 III 68 Prof. dr M. Wyszyński: *Prawo naturalne w stosunku do etyki i ustawodawstwa rzymskiego.*

7 V 68 Prof. dr M. Plezia: *Najstarsze epitafium w katedrze wawelskiej.*

22 V 68 Prof. dr J. Łanowski: *„Medea" Kyrklunda.*

5 VI 68 Dr J. Ławińska-Tyszkowska: *„Plutos" Arystofanesa.* Na posiedzeniu tym wybrano też delegatów na Zjazd PTF.

14 VI 68 Mgr Halina i mgr Adam Skurowie: *Najciekawsze starodruki klasyczne Biblioteki Uniwersyteckiej we Wrocławiu.*

16 X 68 Walne Zebranie Koła poświęcone wyborom nowego Zarządu. — Dr Alicja Szastyńska-Siemion: *Gawęda o koszalińskim „Plutosie".*

Przeciętna frekwencja na zebraniach: 30 osób.

Dnia 9 X 68 odbyło się posiedzenie Zarządu Koła, na którym omawiano sprawy organizacji Walnego Zebrania. Obecnych było 9 członków Zarządu.

Ponadto członkowie Koła Wrocławskiego wygłosili następujące odczyty:

Na Walnym Zjeździe PTF w Bolkowie:

17 X 67 Dr S. Zabłocki: *Poetyka renesansowego epicedium.*

18 X 67 Prof. dr J. Łanowski: *USA i antyk. Marginalia polemiczne.*

Doc. dr H. Rosenstrauch: *Organizacja pracy na lektoratach języka łacińskiego.*

Na Kongresie Filologów Klasycznych Krajów Demokratycznych „EIRENE" w Görlitz 13 X 67 prof. dr J. Łanowski: *Einige Bemerkungen zu den Übersetzungen des Euripides.*

Na posiedzeniu Pracowni Łaciny Średniowiecznej PAN w Krakowie 30 I 68 dr S. Zabłocki: *Wczesny renesans a klasycyzujący prąd u schyłku średniowiecza w w. XII i XIII.*

Na posiedzeniu naukowym sekcji filologii klasycznej w Lublinie 11 XI 67 dr H. Myśliwiec: *Z zagadnień onomastyki starożytnej.*

W innych Kołach PTF członkowie naszego Koła wygłosili następujące odczyty: w Lublinie 11 XI 67 dr H. Myśliwiec: *Lukrecjusz — poeta atomów*; w Toruniu 9 V 68 i w Krakowie 11 V 68 prof. dr J. Łanowski: *Portret greckiego uczonego*; w Poznaniu 27 VI 68 prof. dr J. Łanowski: *Medea z Mbongo.*

W dniu 18 V 68 Koło Wrocławskie wspólnie z Oddziałem Wrocławskiego Związku Literatów Polskich zorganizowało Sesję Arystofanejską z następującym programem:

Dr A. Szastyńska-Siemion: *Inscenizacja Arystofanesa.*

Dr A. Komornicka z Warszawy: *Publiczność arystofanejska dawniej i dziś.*

Dr J. Ławińska-Tyszkowska: *Propozycje tłumacza.*

Uczestnicy Sesji obejrzeli ostatnie przedstawienie *Sejmu kobiet* Arystofanesa na scenie Teatru Kameralnego we Wrocławiu.

Działalność popularyzacyjna:

Na konferencji nauczycieli języka łacińskiego w liceach ogólnokształcących w Jeleniej Górze w dniach 5—6 IV 68 członkowie Koła Wrocławskiego PTF wygłosili następujące odczyty:

Prof. dr J. Łanowski i dr A. Szastyńska-Siemion: *Dookoła igrzysk olimpijskich.*

Dr H. Myśliwiec: *Wergiliusz, Ekloga I 64—66 — interpretacja.*

Mgr W. Jamroz: *Przejście od dydaktyki szkoły średniej do uniwersyteckiej.*

Mgr K. Żeglińska: *Z doświadczeń nauczania języka greckiego w I kl. IX Liceum Ogólnokształcącego we Wrocławiu.*

W ośrodku Kursów Nauczycielskich w Bielsku-Białej 13 V 68 prof. dr J. Łanowski: *Idee olimpijskie*, w Wiejskim Klubie Prasy i Książki w Wyszewie woj. koszalińskie 7 X 68 prof. dr J. Łanowski: *O sporcie antycznym.*

Prof. dr J. Łanowski prowadził też dnia 15 I 68 w Klubie Dziennikarzy we Wrocławiu program estradowy pt. „Srogi bóg Eros" z udziałem aktorów wrocławskich, powtórzony w Klubie Rzemieślnika 31 I 68.

W ramach Powszechnych Wykładów Uniwersyteckich członkowie Koła wygłosili następujące odczyty:

24 X 67 Prof. dr J. Łanowski: *Greccy uczeni i grecka nauka.*

7 XI 67 Dr H. Myśliwiec: *Nauka o ziemi w Grecji i Rzymie.*

21 XI 67 Doc. dr L. Rychlewska: *Narodziny romansu.*

5 XII 67 Prof. dr J. Łanowski: *Korzenie olimpijskiej idei* (powtórzony w Klubie „Odnowa" w Toruniu 8 V 68 i w Międzynarodowym Klubie Prasy i Książki we Wrocławiu 21 V 68).

28 V 68 Dr A. Szastyńska-Siemion: *Grecka pieśń obrzędowa.*

4 VI 68 Prof. dr J. Łanowski: *Starożytna magia miłosna.*

Ponadto prof. dr J. Łanowski był konsultantem naukowym przedstawienia Arystofanesa *Sejmu kobiet* we Wrocławiu, a dr A. Szastyńska-Siemion autorem programu przedstawienia *Plutos*

na scenie Teatru Bałtyckiego w Koszalinie i biuletynu informacyjnego. Przekładu obu sztuk Arystofanesa dokonała dr J. Ławińska-Tyszkowska. W przedstawieniu *Sejmu kobiet* wykorzystano agon z *Żab* w przekładzie Artura Sandauera, a w przedstawieniu *Plutosa* fragment Hezjoda *Prac i dni* w przekładzie Wiktora Steffena. *Sejm kobiet* miał 52 spektakle na scenie Teatru Kameralnego, *Plutos* wchodzi w aktualny repertuar Teatru Bałtyckiego.

W ramach sekcji tłumaczenia autorów greckich zespół członków Koła (mgr J. Gajda, prof. dr J. Łanowski, dr J. Ławińska-Tyszkowska, mgr M. Samocka, mgr W. Siwakowska dr A. Szastyńska-Siemion, mgr W. Tyszkowski, mgr K. Żeglińska) dokonał przekładu wybranych tekstów do historii sportu w starożytności dla Instytutu Naukowego Kultury Fizycznej w Warszawie. Były to: Filostrata *O gimnastyce* oraz wyjątki z Kwintusa ze Smyrny, Diodora, Diona Chryzostoma, Polluksa, Zosimosa i epigramy z *Antologii Palatyńskiej.*

Od września 1967 r. prowadzona jest w IX Liceum Ogólnokształcącym we Wrocławiu nauka języka greckiego (nadobowiązkowo). W bieżącym roku szkolnym rozpoczęła naukę języka greckiego druga grupa uczniów I kl. Liceum. Pierwsza grupa liczy 10 uczniów, druga 20. Lekcje języka greckiego prowadzą mgr Krystyna Żeglińska (2-gi rok nauczania) i mgr Wacława Siwakowska (1 rok nauczania).

Koło Wrocławskie było organizatorem poprzedniego Walnego Zgromadzenia PTF w dniach 16—18 X 67 w Bolkowie.

Gośćmi zagranicznymi Koła i Instytutu Filologii Klasycznej byli: prof. dr R. Verdière 2 XII 67, który interpretował fragment późnej bukoliki rzymskiej; prof. dr J. Irmscher 20 II 68 wygłosił odczyt o Teodorze Prodromosie, prof. agrégé André Réau 3 IV 68 przedstawił sytuację filologii klasycznej w uniwersytetach francuskich.

C

Sprawozdanie Redakcji „EOS"

W okresie sprawozdawczym ukazały się drukiem: tom LV zesz. 2, 1965, objętość 17,5 ark. wyd., tj. 2-gi zeszyt rocznika poświęconego prof. Władysławowi Strzeleckiemu; tom LVI zesz. 1, 1966 (rocznika jubileuszowego prof. Kazimierza Kumanieckiego), objętość 17,05 ark. wyd. Zeszyt 2 tego rocznika jest już w składzie drukarskim i w najbliższych tygodniach otrzymamy pierwsze korekty, w roku bieżącym spodziewamy się ukazania tego zeszytu.

Redakcja zamknęła i opracowała tekę obu zeszytów tomu LVII datowanego latami 1967/68, a poświęconego pamięci prof. dr. Jerzego Krókowskiego. Zeszyt pierwszy tego tomu został już po opracowaniu redakcyjnym przekazany Wydawnictwu Ossolineum do redakcji technicznej, zeszyt drugi jest w redakcji Wydawnictwa Ossolineum.

Zeszyty wydane w roku ubiegłym zawierają 48 prac 50 autorów, w zeszytach przygotowanych ukaże się 65 prac 66 autorów o przewadze prac w językach obcych, kongresowych.

Rocznik LV i LVI opracowywał lub zamierzał opracować nieodżałowanej pamięci redaktor Jerzy Krókowski.

Sekretarzami Redakcji byli: dr Alicja Szastyńska-Siemion, dr Józef Mantke.

Redakcja pragnie wyrazić wdzięczność redaktorowi zeszytów z ramienia wydawnictwa, mgr Zofii Myśliwiec, i wyśmienicie prowadzącym korektę mgr Krystynie Mielczarkowej, a obecnie Marii Czabanowskiej, członkom PTF, za wyjątkowo troskliwą i sumienną pracę nad Eosem.

D

Protokół Głównej Komisji Rewizyjnej PTF

Komisja rewizyjna w składzie: przewodniczący — doc. dr Stefan Oświecimski, dr Maria Pąkcińska, doc. dr Jan Horowski sprawdzając w dniu 19 X 1968 r. stan zapisów w księgowości (księgę

-dziennik główną oraz raporty kasowe i wyrywkowo analityczne karty kontowe, jak również wyrywkowo dowody księgowe) za okres od 15 X 67 do 19 X 68 stwierdziła celowość wydatków pod względem merytorycznym i zgodność zapisów z przedstawionymi dokumentami.

Komisja zwraca uwagę, że szereg kół PTF zalega ze składkami członkowskimi i nie rozlicza się w terminie z pobranych dotacji.

Komisja przedkłada Walnemu Zgromadzeniu PTF wniosek o udzielenie absolutorium Zarządowi Głównemu.

CONSPECTUS MATERIAE EUS LVIII UTRIUSQUE FASCICULI

Paginae

Abramowiczówna Zofia, Toruński komentarz F. Tidicaeusa z 1607 r. do poematu lekarza Andromacha o driakwi (De F. Tidicaei commentario Thorunensi in Andromachi medici carmen de theriaca anno 1607 conscripto) . . . . . 253—266
Axer Georgius, Ad Ciceronis *De oratore* I 95 observatio 231
Cytowska Maria, *Ciceronianus* — manifest literacki Erazma z Rotterdamu w pięćsetną rocznicę urodzin wielkiego Holendra (1469—1969) (*De Ciceroniano* Erasmi Roterodami observationes) . . . . . 125—134
Danielewicz Jerzy, Experience and its Artistic Aspect in Sappho's Subjective Lyrics 163—169
Dworacki Silvester, The Role of Scenic Accessories in the Comedies of Menander 201—217
Gzella Stanisław, The Competition among the Greek Choral Poets . . . . . 19— 32
Gzella Stanisław, Self-publicity and Polemics in Greek Choral Lyrics . . . . . 171—179
Komornicka Anna M., Quelques remarques sur le caractère comique des personnages scéniques d'Aristophane . . . . . 181—199
Kowalczykówna Maria, Jagellońskie rękopisy Liwiusza z marginaliami Jana Długosza (De Livii libris manuscriptis qui Ioannis Dlugossii notis marginalibus instructi in Bibliotheca Iagellonica Cracoviae asservantur) . . . . . 219—230
Lewandowski Ignacy, Florus und das polnische Schulwesen . . . . . 233—247
Niemirska-Pliszczyńska Janina, Analyse structurale du chant XXII de l'*Iliade* . . . . 145—162
Plezia Marian, Die Geburtsurkunde des Hellenismus . . . . . 51— 62
Schnayder Georgius, Solitudinis auctoritas apud veteres quae fuerit . . . . . 67— 82
Steffen Victor, De versibus qui in Theognidis reliquiis iterantur . . . . . 5— 18
Steffen Wiktor, August Wannowski, filolog i pedagog poznański XIX w. (August Wannowski, ein Posener Philolog und Pädagog des XIX Jahrhunderts) . . . . . 267—280
Swoboda Michał, Autorzy trzeciej księgi tzw. Corpus Tibullianum (De corporis Tibulliani libri tertii elegiarum auctoribus) . . . . . 99—114
Szelest Hanna, Ekskursy i ich rola w zbiorze *Historia Augusta* (De digressionibus apud scriptores *Historiae Augustae* obviis . . . . . 115—123
Świderek Anna, The Reponsibility in Corn-Transport to Alexandria: σιτολόγοι, ἐπίπλοοι δειγματοκαταγωγεύς (P. Berol. inv. 1419 and 7441) . . . . . 63— 66
Wikarjak Jan, The Editions of *Sphygmica Ars* of Iosephus Struthius . . . . . 135—138
Wikarjak Ioannes, Ad Herbordi *Dialogum de vita Ottonis episcopi Babenbergensis* observationes criticae . . . . . 249—251
Wolski Józef, Les Grecs et les Ioniens au temps des guerres médiques . . . . . 33— 49
Wójcik Andrzej, Wergiliuszowa koncepcja nieszczęśliwej miłości w trzech eklogach: II, VIII, X (*De amore infelici* in tribus eclogis Vergilianis (II, VIII, X) descripto) . 83— 98

CENSURAE LIBRORUM

Horowski Jan: Studia Hellenistyczne. Janina Ławińska-Tyszkowska, Elementy dramatyczne idylli Teokryta; Alicja Szastyńska-Siemion, Liryka archaiczna w zwierciadle poezji aleksandryjskiej. Wrocław 1967 . . . . . 141—143
Steffen Wiktor; D. A. van Groningen, Théognis. Le premier livre édité avec un commentaire. Amsterdam 1966. 139
Steffen Wiktor: Nova fragmenta Euripidea in papyris reperta, edidit Colinus Austin. Berlin 1968. . . . . 140—141

INDEX AUCTORUM

Paginae

Abramowicz Zofia (Torunii) 253
Axer Georgius (Varsaviae) 231
Cytowska Maria (Varsaviae) 125
Danielewicz Jerzy (Posnaniae) 163
Dworacki Silvester (Posnaniae) 201
Gzella Stanisław (Obkas ad Chojnice) 19, 171
Komornicka Anna M. (Varsaviae) 181
Kowalczykówna Maria (Cracoviae) 219
Lewandowski Ignacy (Posnaniae) 233
Niemirska-Pliszczyńska Janina (Lublini) 145
Plezia Marian (Cracoviae) 51
Schnayder Georgius (Cracoviae) 67
Steffen Victor (Posnaniae) 5, 139, 140, 267
Swoboda Michał (Posnaniae) 99
Szelest Anna (Varsaviae) 115
Świderek Anna (Varsaviae) 63
Wikarjak Ioannes (Posnaniae) 135, 249
Wolski Józef (Cracoviae) 33
Wójcik Andrzej (Posnaniae) 83

CONSPECTUS MATERIAE

	Paginae
Niemirska-Pliszczyńska Janina, Analyse structurale du chant XXII de l'*Iliade*	145—162
Danielewicz Jerzy, Experience and its Artistic Aspect in Sappho's Subjective Lyrics . .	163—169
Gzella Stanisław, Self-publicity and Polemics in Greek Choral Lyrics	171—179
Komornicka Anna M., Quelques remarques sur le caractère comique des personnages scéniques d'Aristophane	181—199
Dworacki Silvester, The Role of Scenic Accessories in the Comedies of Menander . .	201—217
Kowalczykówna Maria, Jagiellońskie rękopisy Liwiusza z marginaliami Jana Długosza (De Livii libris manuscriptis qui Ioannis Dlugossii notis marginalibus instructi in Bibliotheca Iagellonica Cracoviae asservantur)	219—230
Axer Georgius, Ad Ciceronis *De oratore* I 95 observatio	231
Lewandowski Ignacy, Florus und das polnische Schulwesen	233—247
Wikarjak Ioannes, Ad Herbordi *Dialogum de vita Ottonis episcopi Babenbergensis* observationes criticae	249—251
Abramowiczówna Zofia, Toruński komentarz F. Tidicaeusa z 1607 r. do poematu lekarza Andromacha o driakwi (De F. Tidicaei commentario Thorunensi in Andromachi medici carmen de theriaca anno 1607 conscripto)	253—266
Steffen Wiktor, August Wannowski, filolog i pedagog poznański XIX w. (August Wannowski, ein Posener Philolog und Pädagog des XIX Jahrhunderts)	267—280
LXV Sprawozdanie z czynności Polskiego Towarzystwa Filologicznego za czas od 15 X 1967 r. do 20 X 1968 r.	281—297

Cena zł 45.—

INDEX AUCTORUM

	Paginae
Abramowicz Zofia (Torunii)	253
Axer Georgius (Varsaviae)	231
Danielewicz Jerzy (Posnaniae)	163
Dworacki Silvester (Posnaniae)	201
Gzella Stanisław (Obkas ad Chojnice)	171
Komornicka Anna M. (Varsaviae)	181
Kowalczykówna Maria (Cracoviae)	219
Lewandowski Ignacy (Posnaniae)	233
Niemirska-Pliszczyńska Janina (Lublini)	145
Steffen Wiktor (Posnaniae)	267
Wikarjak Ioannes (Posnaniae)	249

WARUNKI PRENUMERATY:

Przedpłaty na prenumeratę przyjmowane są do 10 grudnia na rok następny.

Cena 1 prenumeraty rocznej wynosi zł 100,—

Przedpłaty na prenumeratę krajową dla czytelników indywidualnych przyjmują urzędy pocztowe oraz listonosze. — Czytelnicy indywidualni mogą dokonywać przedpłat również na konto PKO nr 1-6-100020 Centrala Kolportażu Prasy i Wydawnictw „Ruch", Warszawa, ul. Towarowa 28. — Wszystkie instytucje państwowe i społeczne mogą zamawiać prenumeratę wyłącznie za pośrednictwem Oddziałów i Delegatur „Ruch" znajdujących się we wszystkich miastach powiatowych i wojewódzkich. — Prenumeratę ze zleceniem wysyłki za granicę, która jest o 40% droższa od krajowej, przyjmuje Biuro Kolportażu Wydawnictw Zagranicznych „Ruch", Warszawa, ul. Wronia 23, tel. 20-46-88, konto PKO nr 1-6-100024. — Egzemplarze archiwalne można nabyć w Punkcie Wysyłkowym Prasy Archiwalnej „Ruch" — Warszawa, ul. Nowomiejska 15/17 na miejscu lub na zamówienia za zaliczeniem pocztowym.

SUBSCRIPTION

Subscription fees should be sent not later than the 10th of December for the comming year. — One-year subscription rate is 100 złoty. — Subscription orders from abroad (40% dearer) can be placed with Biuro Kolportażu Wydawnictw Zagranicznych „Ruch", Warszawa, ul. Wronia 23, tel. 20-46-88; konto PKO nr. 1-6-100024. — Copies out of print can be bought at: Punkt Wysyłkowy Prasy Archiwalnej „Ruch" — Warszawa, ul. Nowomiejska 15/17 or ordered C.O.D.